BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
A
35
NAPOLI

XXV
A
35

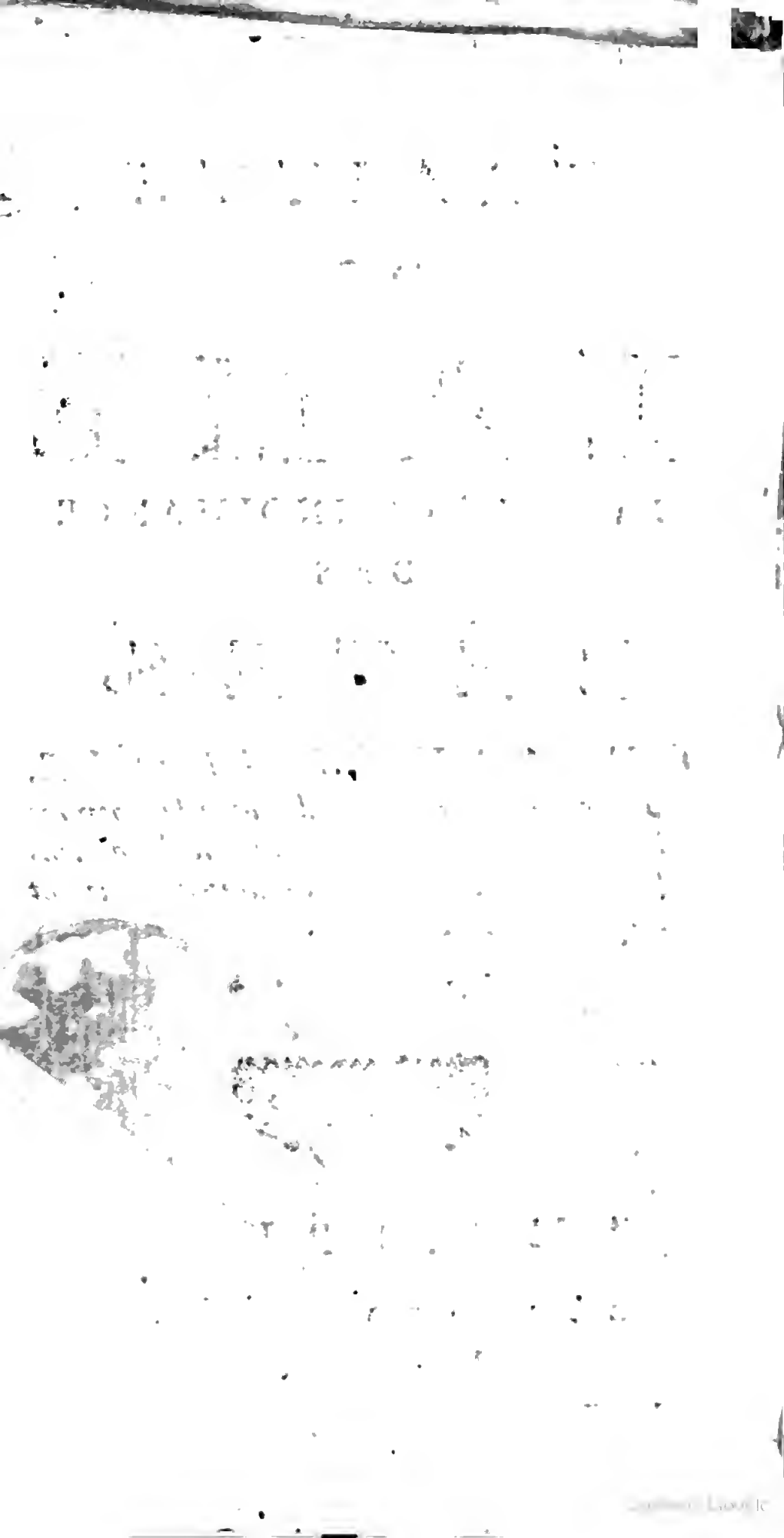
TRAITTE'
DE
L'AME
ET DE LA CONNOISSANCE
DES
BÊTES.

OU APRE'S AVOIR
demontré la ſpiritualité de l'ame de l'homm
l'on explique par la ſeule machine, les action
les plus ſurprenantes des animaux, ſuivan
les principes de Deſcartes.

Par A. D*****
— Dilly —

A AMSTERDAM
Chez GEORGE GALLE
le Keyſers Graft
M. DC. LXXXXI

Google



PREFACE.

CEux *qui ne cherchent* *que la nouveauté dans* *s livres ſeront aſſurément* *tisfaits de la lecture de ce-* *y-cy. Je crois qu'il n'y a* *mais eu qu'un Auteur* *ſpagnol dans le ſiecle paſſé,* *iait traité expreſſement de* *tte matiere: il l'a même fait* *ec tant de brieveté & de* *nfuſion que quoy qu'il ait le* *emier avancé que les Bêtes* *connoiſſent point du tout* *e nous a pourtant pas* *uvert les raiſons d'*

principes d'où cette verité devoit estre déduite.

Nous en avons l'obligation à Descartes : luy seul, en nous aprenant à connoître la nature de nostre ame, nous a marqué le caractere veritable qui nous distinguoit des Bestes, & qui nous rendoit d'une condition infiniment plus relevée : neanmoins il n'a pas fait luy mesme l'aplication de ses principes à cette verité en particulier, il n'a pas mesme répondu à plusieurs choses qu'on pouvoit luy objecter, & enfin il n'a pas touché les suites dangereuses, & les consequences ridicules de l'opinion contraire à la sienne : de là

vient que cette verité n'eſt pas chez luy dans tout le jour où elle devroit eſtre.

Il eſt vray que le Pere Pardies dans le livre qu'il a composé de la connoiſſance des Bêtes, *rapporte avec beaucoup de force & d'élegance, quelques-unes des raiſons dont Deſcartes où ſes ſectateurs ſe ſont ſervis pour appuyer leur ſentiment : il y répond meſme d'une maniere aſſez foible, & ſoit au par impuiſſance, ou pour cauſe, les ſolutions qu'il apporte laiſſent dans leur entier les objections qu'il s'étoit faites.*

Neanmoins les raiſons qu'il a tâché de refuter ne

ſont pas ſuffiſantes pour eſtablir cette verité : on ne l'avoit pas tirée de ces veritables cauſes, & accompagnée des circonſtances qui la relevent, elle merite pourtant bien à cauſe de ſon importance, que pour l'appuyer on mette en œuvre tout ce qui peut luy eſtre en quelque façon favorable.

La connoiſſance de cette queſtion eſt abſolument neceſſaire pour la parfaite intelligence de la Philoſophie: car ſoit qu'on ſe range du coſté des Philoſophes qu'on appelle nouveaux, ou qu'avec le grand nombre & la foule on ſe tienne attaché à la Philoſophie des Anciens &

principalement à celle d'Aristote, on est obligé de s'en instruire à fond.

Ce devoir est indispensable à l'égard des premiers par la liaison estroite, que ce point particulier a avec les principaux fondemens de leur Metaphysique & de leur Physique ; & les autres doivent bien se donner la peine de comprendre l'estat d'une difficulté qu'ils ne manquent jamais de former contre leurs adversaires.

On s'est persuadé sur ces veuës qu'on pourroit peut-être obliger le public en luy faisant part de cet écrit l'Auteur ne l'avoit d'abo fait que pour son instru

particuliere & pour décharger ſa memoire de la pluſpart des choſes qu'il contient & qui luy eſtoient venuës dans l'eſprit à diverſes fois qu'il avoit medité ſur cette matiere.

De plus comme on a veu qu'il pouvoit contribuer en quelque façon pour faire ſentir les veritables raiſons qui prouvent la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, on s'eſt reſolu ſans peine à mettre au jour une choſe qui ſemble avoir un rapport eſſentiel avec la principale etude de l'homme.

En effet c'eſt une choſe ſurprenante de voir que les hommes employent tant de

soins & de veilles à des recherches inutiles & criminelles, & qu'ils croupissent cependant dans une profonde ignorance de ce qu'ils sont. Combien de gens estimez très-habiles ont consumé toute leur vie pour entendre ou pour faire entendre aux autres Plaute, Ovide, ou Petrone, sans jamais s'appliquer à la consideration de leur être.

L'étude de nous mesmes est la plus importante de toutes, & la morale qui doit nous occuper durant toute la vie n'est appuyée que sur cette connoissance. Car comment pouvoir regler nos passions sans les connoistre, si

nous n'avons auparavant pénetré dans la nature de noſtre ame, dans celle de noſtre corps, & dans la maniere dont il a plû à l'Auteur d'unir ces deux ſubſtances puiſque les paſſions ne ſont que des ſuites de cette union?

Nous pourrons encore moins nous bien comporter à l'égard des autres hommes, ſi nous ne ſçavons pas nous conduire nous mêmes : mais ce qui eſt de plus deplorable nous ne ſçaurions eſtre inſtruits de ce que nous devons à Dieu, ni le connoître autant qu'il en eſt beſoin, ſi nous ignorons ce que nous ſommes, & nous n'en

ſerons jamais informez que nous n'ayons découvert la veritable difference qu'il y a entre nos ames & celles des Beſtes : car avant cela, ou les élevant juſqu'à nous, ou nous abaiſſant juſques à elles, nous ignorons abſolument la nature de la plus noble partie de nous meſmes.

On ne penſe pas qu'il y ait des eſprits aſſez foibles pour ſe ſcandalizer de voir refuter les raiſons dont on ſe ſert dans les principes d'Ariſtote pour prouver la ſpiritualité de l'ame, car en premier lieu cette methode eſt pratiquée par tous

ceux qui traittent de Philoſophie ou de Theologie, leſquels pour l'ordinaire, avant que de prouver l'immortalité de l'ame, ou meſme l'exiſtence de Dieu, refutent les raiſons dont les autres ſe ſervent pour cela.

En ſecond lieu, l'on ſoûtient publiquement dans pluſieurs celebres Univerſitez, que l'on n'a point de demonſtration de la ſpiritualité de l'ame : ainſi dans ce ſentiment on peut nier raiſonnablement toutes les preuves qu'on apporte de cette verité : par conſequent la propoſition generale qui aſ-

ſure que l'on ne peut pas demontrer la ſpiritualité de l'ame eſt plus forte que celle qui ſoûtient ſimplement que les ſeuls argumens tirez des principes d'Ariſtote ne la demontrent pas, puiſqu'en meſme temps on tâche d'appuyer par là une raiſon que l'on croit demonſtrative avec beaucoup de ſujet.

On ne veut pas eſtre caution de la verité de tous les exemples que l'on explique : car il importe fort peu qu'ils ſoient faux ou veritables, les principes qui auront ſervi pour rendre raiſon des uns eſtant toûjours propres pour expliquer

les autres, pourveu qu'on les applique à propos. Toutefois on n'en a point inventé a plaisir, mais on les a crûs fort facilement sur le raport d'autruy.

APPROBATION
des Docteurs.

J'Ay leu le livre qui porte pour titre *de l'Ame des Bêtes, &c* dans lequel je n'ay rien trouvé qui ne ſoit tres-conforme aux veritez de la Religion Catholique & à la pureté des mœurs. C'eſt le temoignage que j'ay pû porter aprés en avoir fait une lecture tres-exacte. Fait à Paris le huitiéme Juillet mil ſix cens ſoixante & ſeize.

J. DU CHAILA
Docteur en Theologie.

J'Ay leu avec attention & plaisir cet ouvrage intitulé *de l'Ame des Bêtes*, dans lequel j'ay remarqué une penetration d'esprit & une force de raisonnement capable de détromper, ou du moins de faire douter les curieux sur quantité de préjugez & de principes qu'on a coûtume de nous inculquer dans la Philosophie ordinaire : sur tout puis qu'il ne contient rien d'opposé à la foy, ni aux bonnes mœurs. A Lyon ce 3. Juin 1676.

F. FELIX BUY *de S. Etienne, Prieur des Carmes de Lyon, & Docteur en Theologie.*

TABLE
DE CE QUI EST contenu dans ce Livre suivant l'ordre des Chapitres.

CHAP. I. *De la mauvaise methode qu'on a obſervée en traitant de cette matiere.* pag. 1.

CHAP. II. *De la nature de la penſée, & qu'elle nous eſt clairement connuë.* pag. 6.

CHAP. III. *De la nature de ce*

qui penſe en nous, & que ſon eſſence conſiſte dans la penſée. p. 13

CHAP IV. *De la diſtinction de l'Ame & du corps, & que ce qui penſe ne peut être étendu.* p. 20.

CHAP. V. *Où l'on montre la meſme verité d'une autre façon.* p. 26

CHAP. VI. *Où l'on fait voir la fauſſeté de l'opinion de la plus-part des Philoſophes, touchant la nature de l'ame.* p. 38

CHAP. VII. *Confirmation du ſentiment que l'on a avancé touchant la nature de l'ame par des raiſons tirées de S. Auguſtin.* p. 44

DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *Où l'on demontre que l'ame des Bêtes ne connoît pas.* p. 53

CHAP. IX. *Autre preuve, que les Bêtes ne connoissent pas tirée de la puissance de Dieu.* p. 56

CHAP. X. *Où l'on montre la foiblesse de la reponse du Pere Pardies à la raison precedente.* p. 60

CHAP. XI. *Autre raison de la même verité tirée de la bonté de Dieu.* p. 73

CHAP. XII. *Que la réponse des Epicuriens aux raisons precedentes introduit le Pyrrhonisme: & la refutation de quelques autres réponses.* p. 77

CH. XIII. *Où l'on répond aux*

raiſons du P. Pardies, allegnées dans ſon Livre de la connoiſſance des Bêtes. p. 87.

CHAP. XIV. *Où l'on fait voir qu'il eſt impoſſible de donner aucune difference entre nos ames & celles des Bêtes dans l'opinion comune* p. 104

CHAP. XV. *Des machines admirables que les hommes ont faites.* p. 135

CHAP. XVI. *Des operations merveilleuſes que nous faiſons independemment de l'ame.* p. 142

CHAP. XVII. 1. *La deſcription de quelques parties principales d'un animal.* 2. *De la circulation du*

ſang. 3. *De pluſieurs autres actions.* p. 150
CHAP. XVIII. *Où l'on explique la diſcipline des Animaux.* p. 173
CHAP. XIX. *De l'inſtinct des Animaux.* p. 177
CHAP. XX. *De la nature des paſſions dans les hommes & de ce qu'elles ont de commun avec celles des Beſtes.* p. 191
CHAP. XXI. *Où l'on donne l'explication de quelques actions ſurprenantes des Animaux.* p. 203
CHAP. XXII. *De la ſagacité des Animaux.* p. 212
CHAP. XXIII. *Des connoiſſances qui nous manquent ſur cette matiere.* p. 228

TABLE

CHAP. XXIV. *Explication & refutation du ſentiment des Peripateticiens ſur ce ſujet.* p. 233

CHAP. XXV. *Réponſe à une objection conſiderable.* p. 248

CHAP. XXVI. *De la liaiſon, qu'il y a entre l'organe de l'ouïe & celuy de la parole.* p. 253

CHAP. XXVII. *Du grand nombre des choſes auſquelles nous avons legerement attribué de la connoiſſance.* p. 262

CHAP. XXVIII. *Quelques autoritez qui favoriſent cette doctrine.* p. 266

TRAITE DE L'AME DES
BESTES

DE L'AME DES BÊTES.

CHAPITRE I.

De la mauvaiſe methode qu'on a obſervée en traittant de cette matiere.

LA queſtion que l'on examine dans ce Traité eſt tres-propre pour faire connoître la force que les préjugez ont ſur nous, & le penchant naturel qui ſe rencontre dans

dans tous les hommes à decider avec precipitation des matieres les plus difficiles & les plus éloignées de la portée de leur eſprit.

Peu de perſonnes ont douté juſques à preſent, que les Bêtes n'euſſent une ame capable de connoiſſance & ſemblable à la nôtre en beaucoup de choſes, quoy que de tous les jugemens que les hommes ont porté par préoccupation, il n'y en eut aucun qui demandât un plus long examen & une étude plus ſerieuſe.

Ce defaut n'eſt pas ſeulement commun à tous les ignorans qui jugent ordinairement ſans connoiſſance ; mais ce qui eſt de plus eſtonnant, ceux meſme qui paſſent dans le monde pour ſçavans ; ſoit qu'ils le ſoient en effet, ſoit que leur profeſſion & leur employ obligent le public de les croire tels, n'ont pas eu aſſez de force d'eſprit pour ſuſpendre leur jugement un ſeul moment, mais eſtant emportez par le torrent de la multitude & par la violence des préjugez, ils ont prononcé hautement qu'il étoit abſurde de douter que les Bêtes ne connuſſent pas, & que la lumiere naturelle nous demontroit qu'elles voyoient

voyoient, qu'elles entendoient, & qu'elles imaginoient comme nous.

Cependant on peut aſſûrer qu'entre ces derniers il y en a tres-peu qui ayent examiné cette matiere à fond. Les lumieres qui ſont abſolument neceſſaires pour ce ſujet manquent à pluſieurs, & lors qu'il s'en trouve quelques-uns qui les poſſedent toutes, la mauvaiſe methode, dont ils ſe ſervent en cette occaſion pour découvrir la verité, rend toutes ces connoiſſances inutiles.

La plus-part des autheurs qui ont traitté de la nature de l'ame des Bêtes, n'ont jamais mis en queſtion, ſi elles ne connoiſſoient pas, mais ſuppoſant comme indubitable qu'elles avoient des connoiſſances, les uns ſe ſont ſeulement occupez à vouloir prouver qu'elles raiſonnoient, & que leur ame étoit entierement ſemblable à la nôtre, comme pluſieurs des anciens ; & les autres n'ont tâché qu'à donner quelque difference entre les hommes & les Bêtes, & à nous diſtinguer d'avec elles.

On ne doit pas s'étonner aprés cela ſi cette maniere de raiſonner ſi peu juſte a répandu de la confuſion & de

l'obſcurité dans toute cette matiere: car donnant d'abord une authorité abſoluë aux préjugez, on n'eſt jamais entré en défiance d'aucun de ces jugemens anticipez que nous avons faits dans l'enfance, dans leſquels nous nous ſommes affermis autant de fois que nous les avons reïterez, & qu'un long uſage nous a rendus ſi familiers, que nous croyons que la nature nous les a dictez elle meſme. De là vient qu'ayant établi ſur eux, comme ſur des fondemens fort certains, tous les raiſonnemens que l'on a fait dans la ſuite, on ne doit pas s'étonner ſi toutes les conſequences que l'on a tirées d'un faux principe, ou qui du moins n'eſt pas connu clairement, ſont ou manifeſtement fauſſes, ou au moins tres-confuſes & tres-obſcures.

Pour tâcher d'éviter cet inconvenient, il faut nous reſoudre dés l'entrée de ce traitté à ne rien avancer dont tout le monde ne doive tomber d'accord: & nous défiant le plus que nous pourrons des préjugez, ne former aucun jugement dont nous n'ayons une raiſon claire & évidente.

C'eſt pourquoy dans ce deſſein,

l'authorité n'aura aucun pouvoir ſur nôtre eſprit, nous ne conſidererons en aucune maniere ce que les autres ont penſé, & nous ne ferons que nous conſulter nous-mêmes, & les idées naturelles que nous avons des choſes.

L'on tâchera auſſi d'obſerver l'ordre le plus naturel qu'il ſera poſſible, commençant par les propoſitions les plus ſimples & les plus aiſées à connoître, pour nous en ſervir comme de dégrez pour monter aux plus compoſées & aux plus difficiles.

Ainſi puiſque nôtre fin principale eſt de découvrir s'il y a dans les brutes quelque choſe de ſemblable à ce que nous appellons nôtre ame, nous ſommes obligez de commencer par l'examen de la nature de cette meſme ame, laquelle nous étant une fois connuë, l'on tâchera en ſuite de découvrir s'il y a quelque choſe de ſemblable ou d'analogique dans les Bêtes.

Mais s'il arrive que par la ſuite de nos raiſonnemens nous ſoyons obligez de conclurre qu'il n'y peut avoir aucun principe qui connoiſſe dans les animaux, pour lors on expliquera mechaniquement un grand nombre d'operations qui nous ſurprennent le plus

dans les brutes, & qui nous inclinent d'avantage à leur attribuer une ame capable de choix & de diſcernement, obſervant preſque toûjours de n'avancer aucune explication qu'on ne l'appuye par l'exemple de quelque autre effet que tout le monde tombe d'accord eſtre produit immediatement ſans le ſecours d'aucune connoiſſance.

Tellement que ſi nous pouvons venir à bout de donner des raiſons de tout ce qui arrive de plus ſurprenant dans les animaux, tirées de la ſeule action d'un corps ſur un autre corps, on aura une demonſtration par les effets d'une verité déja connuë par ſes principes *

* *à priori & à poſteriori.*

CHAPITRE II.

De la nature de la penſée, & qu'elle nous eſt clairement connuë.

TOus les hommes ſont convaincus par leur propre experience

qu'ils penſent : Cette propoſition eſt une de celles dont on ne ſçauroit douter, puiſque le doute même eſt une penſée.

Penſer, c'eſt avoir des operations de l'exiſtence deſquelles on eſt certain immediatement par elles meſmes dans le moment qu'on les a : ainſi quand je connois un triangle, cette connoiſſance ſe fait appercevoir & m'aſſûre de ſon exiſtence au moment meſme que je la forme ; ſi je doute, ſi je veux, ſi j'aime, ſi je hais, ſi j'entens, ſi je vois, ſi je goûte, &c. il eſt aſſûré que la meſme choſe s'y rencontre, & que toutes ces differentes façons de penſer m'avertiſſent par elles meſmes de leur exiſtence ; de ſorte que je n'ayme point ſans ſentir que j'ayme, je ne veux point que je ne le ſçache, je ne vois point ſans m'apercevoir que je vois, & ainſi de toutes mes autres penſées.

D'ailleurs il eſt tres-certain que les penſées que nous experimentons en nous-mêmes, & de l'exiſtence deſquelles perſonne en ſon particulier n'a jamais douté, ne peuvent venir du neant, & partant elles doivent avoir un principe qui les produiſe ; ſi

bien que chacun eſt convaincu qu'il eſt au moins une choſe qui penſe.

Si je fais enſuite reflexion qu'il eſt de la nature de la penſée de ſe découvrir d'abord qu'elle commence à naiſtre, je verray qu'il n'eſt rien que je puiſſe mieux connoiſtre que mes penſées, car je les vois immediatement par elles meſmes, & je n'aperçois les choſes du dehors que par leur moyen : de ſorte qu'il ſe pourra bien faire que leur objet me paroiſſe confuſement & obſcurement, mais pourtant la penſée qui me le repreſentera de cette ſorte, me ſera connuë avec certitude & avec evidence: ainſi quoy-que la connoiſſance que j'ay d'un cercle ſoit tres-claire, & que le ſentiment de chaleur que me cauſe le feu quand j'en aproche la main, ſoit fort obſcur, dans le ſentiment de bien de gens, il eſt tres-vray pourtant qu'on n'aperçoit cette clarté & cette obſcurité dans ces deux penſées que par raport à leurs objets, ſçavoir au cercle, & à la chaleur qu'on imagine dans le feu; mais d'autre part, n'eſt-il pas tres-veritable que je ſuis auſſi certain d'avoir un ſentiment de chaleur quand je le ſens, que je ſuis

assûré d'avoir la connoissance d'un cercle quand je pense à cette figure ; si bien que ces deux pensées ne sont differentes que par raport à leurs objets & par la maniere de les representer : elles ne sont outre cela semblables que dans cét avertissement secret & intime qu'elles donnent de leur presence : & comme dans toutes mes pensées je ne remarque que ces deux raports, le premier à moy qui les produis, & à qui elles se découvrent immediatement, & le second à l'objet qu'elles me presentent, je puis dire avec assurance que toute leur nature consiste en ces deux choses, puisque je n'y aperçois que cela seul qui m'y paroit tres-clairement, & que je me suis proposé de ne rien avancer qui ne me parut evident.

C'est pourquoy il me semble clair, qu'il n'est rien que je connoisse mieux que ma pensée, car on ne dit que quelques-unes d'entre elles sont obscures, que parce qu'elles ne nous donnent pas une instruction assez ample & assez claire de leur objet, d'où il est constant que ce sont les objets seuls que nous connoissons avec obscurité : mais pour l'essentiel de la pen-

ſée, c'eſt à dire pour tout ce que les penſées ont en particulier qui les rend ſemblables les unes aux autres, & qui fait le caractere par lequel elles ſont diſtinguées de toutes les autres operations qui ſont en nous, tout cela, dis-je, ne conſiſtant que dans ce ſentiment qu'elles donnent de leur preſence, nous eſt connu neceſſairement: ainſi nous ſçavons tres-bien la nature de la penſée, puiſque nous connoiſſons tout ce qu'elle a de propre & de particulier, quoy-qu'il arrive aſſez ſouvent que nous ſoyons peu inſtruits de la nature de ſon objet, à quoy il eſt bon de faire une grande reflexion, car de meſme qu'on connoit auſſi-bien un miroir qui repreſente mal, qu'un autre qui repreſente au naturel, de meſme à l'égard des penſées, celles qui nous offrent des portraits les plus reſſemblans ne ſont pas mieux connuës, que celles qui ne nous preſentent que de traits informes & une peinture confuſe.

On m'objectera ſans doute que je confonds l'idée de l'exiſtence avec celle de l'eſſence, car il eſt bien vray, dira-t-on, que nous ſommes certains de la preſence de nos penſées

mais nous ne le ſommes nullement de leur nature.

Il eſt aiſé de répondre à cela, que puiſqu'il eſt commun à toutes les penſées de ſe faire apercevoir d'abord qu'on les forme, & puiſqu'elles n'ont aucune autre choſe qui leur ſoit commune à toutes & particuliere à elles ſeules, il eſt vray de dire que la nature de la penſée en general ne conſiſte qu'à nous rendre immediatement certains d'elle meſme dés qu'elle eſt produite.

Il eſt donc tres-evident que la notion de la penſée qu'on vient de donner eſt la veritable, & que cette definition, *Les penſées ſont des operations, de l'exiſtence deſquelles on eſt certain immediatement par elles meſmes d'abord qu'on les a*, eſt à l'épreuve de toute la rigueur de l'écôle.

Il eſt encore tres-aſſuré que nous connoiſſons la nature de châque penſée en particulier : car, n'eſt-ce pas connoiſtre une choſe, que de pouvoir la diſtinguer de toute autre, ſans qu'il ſoit poſſible de nous tromper ; or cela nous arrive à l'égard des penſées, puiſqu'il n'eſt perſonne qui n'avoüe qu'il ſçait auſſi-bien qu'un ſen-

timent de chaleur n'eſt pas un ſentiment de froid, de lumiere, de ſon, &c. comme il connoit qu'un triangle n'eſt pas un quarré. Avons nous jamais confondu une penſée d'amour avec une penſée de haine, ou avec un jugement? & quoy-que la cauſe, ou l'objet de cette haine, ou de cet amour, &c. nous ſoient quelquefois inconnus, en connoiſſons-nous moins la penſée d'amour ou de haine, &c. & laiſſons-nous de ſentir la difference qu'il y a entre elle & toutes nos autres penſées? ſi-bien qu'il me ſemble certain que nous ſommes pleinement inſtruits, non ſeulement de la nature de la penſée en general, mais encore de celle de châque penſée en particulier, ce qu'on appelle dans l'écôle, connoître *le genre & la difference*.

Si quelqu'un apres cela nous demandoit de quelle couleur eſt la penſée? ſi elle eſt dure, molle, longue, large, quarrée? &c. il auroit moins de raiſon, que ſi apres avoir demonté une montre qui ne fit que marquer les heures, & avoir aſſeuré que c'eſt une machine qui ne fait que marquer les heures, il nous demandoit, comment nous ſçavons qu'elle ne pen-

ſe point ? qu'elle ne chante point ? &c. Car nous n'aurions pas d'autre réponſe à faire, ſi ce n'eſt que nous n'y avons rien veu de tout cela apres l'avoir bien conſiderée, & qu'ainſi nous ſommes certains qu'elle n'a que ce que nous y avons découvert. De meſme & avec plus de raiſon nous avons ſujet d'aſſeurer que nous connoiſſons la penſée, & que toute ſa nature eſt contenuë dans ce que nous en avons dit : car quoy-qu'elle nous ſoit beaucoup plus preſente que la montre, nous n'y avons pourtant veu que ce qu'on vient d'avancer & qu'un chacun ſçait aſſez par ſa propre experience.

CHAPITRE III.

De la nature de ce qui penſe en nous, & que ſon eſſence conſiſte dans la penſée.

APres avoir ſuffiſamment expliqué la nature de la penſée, il ſemble que l'on n'ait qu'un pas à faire pour découvrir la nature du principe qui penſe en nous.

Et pour ce ſujet je vois qu'une

penſée en particulier (un doute par exemple, ou un jugement) n'eſt qu'une façon ou maniere d'être, ſi bien qu'il faut neceſſairement qu'elle ſoit attachée à quelque être qu'elle determine & qu'elle modifie : car il eſt abſolument impoſſible de concevoir une viſion, un jugement, un doute, &c. ſans concevoir en meſme temps quelque choſe qui voye, qui juge, & qui doute : d'où il eſt clair que ce qui penſe en nous eſt un être ou une ſubſtance qui a le pouvoir de penſer de toutes les façons differentes que nous experimentons : car c'eſt par la ſeule experience qu'on peut les connoître toutes. J'ay dit être ou ſubſtance, parce que c'eſt la meſme choſe, n'ayant aucune idée, ou ne connoiſſant rien qui ne ſubſiſte par ſoy-meſme, ce que l'on appelle être ou ſubſtance, ou qui ne determine & ne faſſe être les ſubſtances d'une certaine maniere, & c'eſt ce qu'on appelle façon ou maniere d'être.

Enſuite quand je conſidere qu'on appelle l'eſſence ou la nature d'une choſe, ce qui s'offre le premier à l'eſprit quand on cherche à la connoître, & par le moyen dequoy l'on dé-

couvre toutes les autres proprietez, qui n'en doivent être que des ſuites & des dependences, je n'ay pas beaucoup de peine à conclurre que la nature de ce qui penſe en moy conſiſte dans la ſeule faculté de penſer : car il eſt manifeſte que je ne veux, que parce que j'ay la faculté de penſer, je ne connois que pour la même raiſon, je ne vois, je n'admire, &c. que par cela ſeul, ou, ce qui revient au même, mon amour, mes connoiſſances, mes deſirs, mes admirations ne ſont que des ſuites de ma penſée.

Ainſi la penſée eſtant ce qui ſe preſente le premier à l'ame quand elle cherche à ſe connoître, & tout ce que nous y découvrons avec certitude n'étant que des ſuites de cette penſée, l'on peut aſſeurer que toute la nature de ce qui penſe en nous, conſiſte dans la penſée : car n'eſt-il pas certain, que 4. unitez priſes enſemble ſont l'eſſence du nombre de 4. parce que c'eſt ce qui s'offre le premier à l'eſprit, & dont toutes les proprietez qui conviennent à ce nombre ſont des ſuites, puiſqu'il n'eſt le tiers de 12. que parce qu'il contient

4. unitez, il n'eſt la racine de 16. que pour la même raiſon, il n'eſt les deux tiers de 6. que pour cela, il n'a même raiſon à huit, que ſix à douze, que pour ce ſujet : & ainſi d'une infinité d'autres proprietez.

Propoſons encore cette verité dans un autre exemple. L'on aura aſſeurement découvert la nature de l'eau en diſant qu'elle eſt compoſée de petites parties longues, pliantes & fort polies, qui gliſſent les unes contre les autres, & qui ſe meuvent en tout ſens, ſi l'on ne remarque aucune proprieté dans l'eau, qui ne ſoit une ſuite de ce que l'on vient de dire ; perſonne apparemment ne le conteſtera.

L'eau donc en premier lieu ne reſiſte pas au toucher, mais elle luy cede facilement, parce que ſes parties qui ſont déja en mouvement ſe ſeparent ſans peine, & quittent aiſément une place qu'elles ſont toûjours en diſpoſition d'abandonner.

En ſecond lieu cette liqueur eſt facilement reduite en vapeurs par une chaleur mediocre, parce que ſes parties recevant plus d'agitation qu'il n'en faut pour ne faire que gliſſer les unes ſur les autres, elles doivent ne-

ceſſairement ſe meſler avec les parties de l'air, afin de pouvoir continuer le mouvement qu'elles ont acquis de nouveau.

En troiſiéme lieu, ces vapeurs reprenant aiſement leur premiere forme, car le moindre froid diminuant la grande agitation qu'elles ont, leur ôte la force de ſe tenir écartées les unes des autres, ſi bien que ſe raprochant peu à peu elles s'amaſſent pluſieurs enſemble, & forment de cette maniere quelque choſe de ſenſible, comme une goute que ſa peſanteur fait tomber à terre.

En quatriéme lieu, l'eau diſſout certains corps durs, tels que ſont le ſel, le ſucre, &c. parce que ſes parties pliantes & polies s'inſinuant avec facilité à travers les pores de ces corps, comme autant de petits coins, elles écartent & détachent leurs parties, autour deſquelles elles ſe roulent, & les entraînent par ce moyen.

En cinquiéme lieu, l'eau ne diſſout pas toute ſorte de corps, car ſes parties ſont bien ſouvent trop groſſieres pour pouvoir paſſer à travers les pores de ces corps, qui les ont beaucoup ſerrez.

En ſixiéme lieu, l'eau ſe durcit en glace pendant l'hiver à cauſe que le froid de cette ſaiſon fait perdre à cette liqueur preſque tout le mouvement qui l'entretenoit dans ſa fluidité ; de là vient que ſes parties ne continuant plus de gliſſer les unes ſur les autres demeurent en repos & compoſent un corps dur.

En ſeptiéme lieu, on ſe ſert de l'eau pour ôter toute ſorte de taches, car ſes parties gliſſant facilement par tout entraînent ſans peine ce qui ſe rencontre dans leur paſſage : elle n'eſt pourtant d'aucun uſage pour les taches d'huile & la plûpart de celles des liqueurs graſſes, parce que leurs parties branchuës s'étant entrelaſſées avec les parties des corps ſur leſquels elles ſont tombées, l'eau qui ne fait que gliſſer ne ſçauroit les dégager, & les enlever.

En dernier lieu, l'eau de la mer eſt douce dans les fontaines, parce que ſes parties pliantes gliſſent facilement dans toute ſorte de pores dont les ſinuoſitez arrêtent les parties roides & inflexibles du ſel qui eſtoient meſlées avec l'eau.

L'on pourroit encore expliquer plu-

ſieurs proprietez de l'eau, mais les precedentes ſuffiſent à noſtre deſſein ; ſi-bien que l'on croit pouvoir inferer que la nature de l'eau conſiſte à avoir ſes parties menuës, polies & pliantes, & dans un mouvement continuel les unes à l'égard des autres, puiſque l'on a fait voir que toutes les proprietez de l'eau en ſont des ſuites neceſſaires.

A plus forte raiſon peut-on conclurre que la nature de ce qui penſe en nous conſiſte dans la ſeule faculté de penſer, puiſque c'eſt la penſée que l'on y a découvert la premiere, & que toutes les autres proprietez que nous y reconnoiſſons n'en ſont que des dépendences.

CHAPITRE. IV.

De la distinction de l'Ame & du Corps, & que ce qui pense ne peut être étendu.

SI je considere que quand je parle de corps ou de matiere, & que je ne veux parler que de ce qui m'est connu, l'étenduë en longueur, largeur, & profondeur s'offre d'abord à mon esprit ; si bien qu'il m'est impossible de penser au corps, ou à la matiere, sans que l'étenduë, ou le raport à l'étenduë (pour éviter toute dispute) me viennent en pensée, & d'autre part si je prens garde que tout ce que je connois avec clarté dans le corps est une suite de l'étenduë, je conclus sans peine que la matiere est une substance étenduë, en longueur, largeur, & profondeur ; de sorte que je vois que son essence consiste dans l'étenduë, ou dans l'exigence de l'étenduë *.

Considerant ensuite ce qui convient

* *Exigentia extensionis.*

à la matiere à cauſe de ſon eſſence, c'eſt-à-dire, à cauſe de l'étenduë, je trouve qu'elle eſt impenetrable & diviſible, qu'elle a une diſpoſition à toute ſorte de figures, & qu'elle eſt capable de mouvement, de repos & de toute ſorte d'arrangement de parties : ſi-bien que quand je ne porte point mal à propos mon jugement au delà de ma connoiſſance, me renfermant dans mes idées claires & diſtinctes, il n'y a rien à l'ame prés, que je conçoive plus diſtinctement qu'une ſubſtance étenduë dans ſes trois dimenſions, impenetrable, diviſible, & par conſequent figurable, propre au mouvement, & au repos, & dont les parties ſont capables de toute ſorte de differens arrangemens.

De ſorte que je forme deux idées tres claires, & tres differentes pourtant, l'une d'une ſubſtance qui penſe, c'eſt à dire qui aperçoit, qui juge, qui doute, qui raiſonne, qui oit, qui odore, qui voit, qui toûche & qui goûte, qui imagine, qui admire, qui veut, qui aime, qui fait, qui deſire, qui a de la joye, de la triſteſſe, de la douleur, &c. L'autre idée que je forme eſt celle d'une ſubſtance

longue, large, profonde, impenetrable, diviſible, figurable, mobile, capable de repos & de toute ſorte d'arrangement & de ſituation dans ſes parties.

Aprés avoir porté la vûë ſur tout ce que je viens de dire, il n'y a perſonne qui n'aſſûre que la ſubſtance qui penſe, & la ſubſtance eſtenduë ſont deux êtres d'une nature differente, & que ce qui convient à l'un ne ſçauroit convenir à l'autre: de ſorte que ni l'eſtre qui penſe ne peut avoir d'eſtenduë, ni la ſubſtance eſtenduë avoir de penſée.

Il eſt bon de remarquer icy, pour éviter toute equivoque, que par eſtenduë j'entens une choſe qui eſt meſurable, & où l'on peut concevoir diverſes parties, d'un pié, par exemple, d'un pouce, d'une ligne, &c. tellement que ſi par le mot d'eſtenduë l'on veut entendre quelqu'autre choſe, (ce que je ne crois pas) j'avouë de bonne foy que je n'y comprens rien, & que ce n'eſt pas ce dont je parle.

Aprés cela il ne ſera pas difficile de demontrer à ceux, qui n'en ſeront pas déja convaincus, la verité de la

propoſition qu'on vient d'avancer, que ce qui penſe en nous ne peut avoir d'étenduë, ni la matiere avoir de penſée.

Premierement je ſçay déja que le pouvoir de penſer fait toute l'eſſence de ce qui penſe en moy, & que l'étenduë contient toute l'eſſence de la matiere : en ſuite dequoy il eſt aiſé de voir que l'être qui penſe, & l'eſtre eſtendu ne dependent pas dans leur exiſtence l'un de l'autre : car la ſeule marque que nous avons pour connoiſtre qu'une choſe ne peut pas exiſter ſans une autre, eſt quand nous voyons qu'elle y eſt tellement renfermée qu'il nous eſt impoſſible de la concevoir diſtinctement ſans elle.

Lors que je penſe, par exemple, au nombre de 4. & à ce que c'eſt qu'eſtre la moitié de 8. je ne puis que je ne voye qu'eſtre la moitié de 8. eſt renfermé dans le nombre de 4. & qu'il eſt impoſſible que ce nombre n'ait cette proprieté : ſi au contraire conſiderant en meſme temps ce que c'eſt qu'eſtre la moitié de 8. & ce que c'eſt que le nombre de 4. l'on ne voyoit pas que l'un renfermât l'autre, & que bien loin de là on peut

dire que le nombre de 4. n'eſt point la moitié de 8. n'auroit-on pas raiſon d'aſſûrer que le nombre de 4. peut eſtre abſolument ſans faire la moitié de 8.

Si j'ay donc en même temps deux idées claires & diſtinctes, l'une de ce qui penſe en moy & l'autre de ce qui eſt eſtendu, & que meſme je puiſſe dire, ce qui penſe en moy n'eſt ni diviſible ni rond, ni quarré, ni en mouvement, ni en repos &c. & au contraire, la ſubſtance eſtenduë n'a pas le pouvoir de connoiſtre, d'aimer, de ſentir, &c. ſans que pourtant je ceſſe de concevoir ces deux choſes auſſi clairement, & meſme plus diſtinctement qu'auparavant, il me ſemble demonſtratif que ce qui penſe en moy peut eſtre ſans ce qui eſt eſtendu; & par conſequent, que mon ame (car c'eſt ainſi que j'appelle le principe de ma penſée) eſt diſtinguée & entierement differente du corps: elle en eſt diſtinguée, parce qu'elle peut exiſter ſans le corps, & elle en eſt differente, parce que toutes les proprietez que j'ay trouvées dans ces deux ſubſtances ſont diverſes, & qu'on ne peut juger de la di-

verſité

verſité de deux eſtres, que par celle des proprietez qui leur conviennent, comme tout le monde tombe d'accord

De là il eſt facile de conclurre que l'Ame ne peut avoir aucune étenduë, ni le corps aucune penſée: car la faculté de penſer fait tonte l'eſſence de l'ame, & l'étenduë toute celle de la matiere, ſi-bien que ſi l'Ame eſtoit eſtenduë, elle ſeroit en meſme temps deux ſubſtances differentes, ce que jamais perſonne de bon ſens n'avoüera. Par la meſme raiſon il ſenſuit que la matiere ne peut penſer ſans devenir ame & corps, qui ſont (comme nous avons veu) deux ſubſtances diverſes, car le corps ſeroit le principe de la penſée, en quoy conſiſte l'eſſence de l'ame, & il auroit de plus (ainſi qu'on le ſuppoſe) l'eſtenduë qui conſtitue la nature de la matiere.

Si quelqu'un vouloit aſſûrer qu'il eſt encore douteux, ſi l'ame eſt eſtenduë, ou ſi le corps penſe, ce ſeroit avec auſſi peu de raiſon, que de vouloir ſoûtenir qu'en expliquant la nature du nombre de 4. & celle de l'eau, on n'a pas prouvé que ce nombre n'eſt point liquide, qu'il n'a pas des

parties pliantes, polies &c. ou que l'eau n'eſt pas la meſure commune de 20. & de 40. l'on pourroit ſoûtenir cela avec autant de fondement : car il eſt certain qu'on ne voit pas plus de diſproportion entre le nombre de 4. & être liquide, qu'on en remarque entre le principe de la penſée, & la ſubſtance étenduë : & de même que perſonne ne s'eſt jamais aviſé de dire que le nombre de 4. fût liquide, parce qu'on n'a jamais vû de proportion entre l'un & l'autre, de même l'on ne devroit jamais avoir crû que l'ame eût de l'étenduë, ou que l'être étendu pût penſer, ainſi qu'on n'a jamais crû que l'eau pût être la meſure commune de 20. & de 40. parce qu'on n'a jamais pû concevoir de quelle maniere cela pourroit être.

CHAPITRE V.

Où l'on montre la même verité d'une autre façon.

NOus appellons un être abſolu ou uue ſubſtance, ce que nous pou-

vons concevoir exiſter independemment de l'appuy de tout être créé, & ſans nul raport neceſſaire à quelqu'autre choſe : nous appellons façon, maniere d'être, ou mode dans le langage de l'écôle, ce dont toute la nature conſiſte à déterminer la ſubſtance à être d'une certaine maniere plûtôt que d'une autre ; de là vient qu'on ne ſçauroit concevoir un mode ſans le raport qu'il a à ſa ſubſtance, car c'eſt en cela que conſiſte toute ſa nature. Cela étant ainſi lorſque je conſidere une penſée particuliere, comme un doute, ou un jugement, je vois qu'elle eſt un mode ; mais quand je fais reflexion à l'étenduë, je n'aperçois point que la penſée luy convienne, & l'on peut en retenant l'idée claire & diſtincte qu'on a de la penſée, nier qu'elle convienne à l'étenduë : d'où je conclus que la penſée n'eſt pas une maniere d'être du corps : elle eſt pourtant une façon d'être ; donc elle l'eſt de quelqu'autre ſubſtance : & ainſi la ſubſtance à laquelle la penſée eſt attachée, & la ſubſtance étenduë, ſont deux êtres differens : de ſorte que par cette voye je conçois que la penſée ne ſçauroit

convenir au corps.

A ce raiſonnement qui me paroit tres clair, je n'ay jamais oüy donner qu'une réponſe, ſçavoir qu'en effet la raiſon precedente prouve bien que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la matiere, puiſqu'elle peut eſtre conceuë ſans le corps ; mais elle ne prouve point que ce n'eſt pas un mode commun qui puiſſe convenir à l'ame & au corps ; & qui par conſequent ne ſoit attaché neceſſairement ni à l'un ni à l'autre.

La penſée (dit-on) eſt accidentelle au corps ; donc ni dans l'idée de l'eſtenduë ni dans celle de la matiere, l'on ne doit appercevoir aucun raport neceſſaire de l'une à l'autre.

Il eſt vray qu'on ne devroit pas y voir un raport & une liaiſon neceſſaire, ſuppoſé qu'elle n'y fût pas, mais au moins on remarqueroit dans la matiere de la proportion, ou de la capacité à penſer, comme auſſi il faudroit que l'on vit dans la penſée quelque choſe qui la rendit propre & capable de convenir à l'eſtenduë, ce qu'on n'aperçoit en aucune façon: donc la penſée ne ſçauroit convenir à l'étenduë.

La raiſon de cela eſt qu'une façon d'eſtre ne doit paſſer pour commune à l'ame & au corps, que parce qu'on voit en la conſiderant qu'elle peut ſe trouver également dans les eſprits & dans les corps, ce qui pourtant n'arrive pas dans cette rencontre : car quelque veuë que l'on porte ſur la penſée, & quelque régard qu'on jette ſur la matiere, il eſt impoſſible de rien découvrir dans la penſée qui la rende propre à ſe trouver dans le corps, ni de rien voir dans la matiere qui la rende capable d'avoir une penſée.

Il eſt bon de remarquer icy, que c'eſt la même raiſon qui nous fait dire que le nombre de 4. n'eſt point liquide, ou que l'eau n'eſt pas le tiers de 12. &c.

Pour eſtre convaincus entierement de cette verité, examinons quelques-uns de ces modes qui peuvent convenir à l'eſprit & au corps, car en les conſiderant nous y trouverons cette diſpoſition.

La durée, par exemple, ſi l'on ne la regarde que comme une perſeverance dans l'être, ou une continuation d'exiſtence, convient ſans doute aux eſprits & aux corps : de ſorte

qu'on peut apercevoir qu'elle leur convient en examinant en meſme temps la durée, l'eſprit & le corps : & il eſt certain que nous ceſſerions d'en avoir la même idée, ſi aprés avoir conſideré la nature de l'eſprit, celle du corps, & celle de la durée en meſme temps, nous pouvions dire que le corps ou l'eſprit ne peuvent point avoir de durée.

De meſme ſi la penſée étoit une façon d'eſtre commune à l'eſprit & au corps, nous verrions qu'elle peut convenir à l'un & à l'autre, & nous ceſſerions d'en avoir la même idée d'abord que nous voudrions le nier : or cela n'arrive pas puiſque de quelque côté qu'on enviſage la penſée, il eſt impoſſible de pouvoir jamais découvrir de quelle façon elle peut eſtre dans la matiere ; car que l'imagination s'épuiſe pour donner aux parties d'un corps tel mouvement, telle figure, tel arrangement & telle groſſeur que l'on voudra, la matiere en ſera-t'elle moins matiere ? & comment eſt-il concevable qu'une penſée puiſſe reſulter de tout cela ? Qu'on épure un corps, qu'on le décraſſe, & qu'on le ſubtiliſe autant qu'il ſera poſſible, en

ſera-t'il moins corps, & cette ſubtilité qu'il aura aquiſe eſt-ce autre choſe qu'une diviſion de ſes parties ? leſquelles pour petites qu'elles ſoient, quand meſme on les eût diviſées juſques à les rendre indiviſibles, elles ſeront toûjours auſſi-bien matiere que les plus lourdes maſſes, & il ſera auſſi impoſſible à l'eſprit humain de concevoir que ces parties ainſi ſubtiliſées puiſſent penſer comme celles d'une grandeur prodigieuſe, car elles ne laiſſeront pas d'être auſſi-bien étenduës, impenetrables & capables de mouvement & de repos que les plus groſſes: & pour moy je n'aurois pas plus de peine à concevoir que la terre toute entiere peut penſer comme le plus delicat & le moins groſſier de tous les atômes, puis qu'entre celle-là & celle-cy il n'y a d'autre difference qu'en ce que la terre a plus d'étenduë, qu'elle a peut-eſtre une figure differente, & plus ou moins de mouvement ; voilà toute la diverſité qu'on peut trouver entre ce qu'on appelle corps groſſier, peſant, terreſtre, materiel, &c. Et ce qu'on nomme corps volatil, delicat, ſubtil, & en un mot *degagé de la matiere*, ce qui

eſt une façon de parler aſſez plaiſante : car enfin une choſe peut-elle ſe dépoüiller de ſoy-meſme ? Il ſeroit beau voir un corps qui ne fût point materiel, & je m'imagine que ſi nos chymiſtes avoient trouvé le ſecret de tirer toute la matiere des corps, ils en ſeroient plus eſtimez que de nul autre.

Cette façon de parler & pluſieurs ſemblables ne ſont venuës apparemment que des prejugez de nôtre enfance ; dans laquelle nous n'avons jugé de l'exiſtence des corps, que par l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur nos ſens, & comme dans cét âge nous ne jugions que par leur rapport, on n'a attribué d'autre nature aux corps que d'être viſibles, reſonans, odoriferans, ſavoureux & palpables : tellement que ceux qui ont fait une impreſſion plus conſiderable ſur les yeux ou ſur les ſens du toucher principalement, nous ont fait juger qu'ils eſtoient plus corps & plus materiels (pour le dire ainſi) que les autres : ceux au contraire qui à cauſe de leur petiteſſe, n'ébranloient pas ſuffiſamment les organes de nos ſens pour ſe faire ſentir ont paſſé chez nous pour

rien, de là vient que ſi un corps, aprés s'eſtre fait appercevoir par quelqu'un de nos ſens a eſté enſuite ſi fort diviſé qu'il n'ait plus fait ſur nous aucune impreſſion notable, nous avons dit pour lors qu'il avoit eſté dégagé de la matiere, n'oſant pas tout-à-fait aſſeurer qu'il fût devenu rien, ce qui nous paſſe.

Il ne ſera pas hors de propos que nous reconnoiſſions dans un autre exemple la verité de ce que nous avons dit touchant les façons d'eſtre communes : prenons pour ce ſujet l'union, qui n'eſt autre choſe qu'une maniere d'être qui rend deux ſubſtances inſeparables & capables des meſmes determinations.

Il eſt certain que l'union priſe dans ce ſens peut convenir aux eſprits & aux corps : car on ne ſçauroit conſiderer la nature de deux eſprits, & celle de deux corps, qu'on ne voye premierement que les corps eſtant des ſubſtances étenduës, pourront eſtre en repos les uns auprés des autres, & tellement entrelaſſez à raiſon de leurs figures branchües & embarraſſantes, qu'ils ſeront inſeparables, & ſuivront tous deux les mêmes deter-

minations. Secondement ſi l'on regarde deux eſprits on connoîtra qu'étant capables d'amour, ils en pourront concevoir mutuellement l'un pour l'autre, de ſorte que la volonté de l'un ſera toûjours conforme à celle de l'autre, & leurs connoiſſances ſe découvriront reciproquement, ce qui les rendra inſeparables & toûjours preſens l'un à l'autre d'une ſorte de preſence bien plus intime & plus veritable que celle de deux corps ou d'un eſprit & d'un corps.

Il eſt clair qu'en examinant en meſme temps l'eſprit & le corps (car il faut que tout cela ſe faſſe) l'on apperçoit que l'union eſt un mode commun, parce qu'on voit qu'elle peut convenir aux eſprits & aux corps; & il eſt aſſûré qu'aprés qu'un homme a penſé à ce que je viens de dire, & qu'il l'a preſent à l'eſprit, il ne pourroit pas aſſûrer que deux corps ou deux eſprits ne peuvent pas eſtre unis, & conſerver pourtant toûjours la même idée de l'union de l'eſprit & du corps qu'il avoit auparavant.

Au contraire que l'on conſidere le plus attentivement que l'on voudra, la penſée & la matiere, il ne ſera

jamais poſſible de concevoir que celle-là puiſſe convenir à celle-cy, & par conſequent on pourra toûjours nier que la matiere puiſſe penſer, de même qu'on pourroit aſſeurer que deux corps ne ſçauroient eſtre unis : ou avoir quelque durée, ſi aprés avoir medité ſur la nature du corps, ſur celle de l'union, ou ſur celle de la durée, on ne concevoit pas de quelle façon ils pourroient eſtre unis ou durer.

Ce que l'on vient de dire eſt ſi raiſonnable, que j'ay bien de la peine à me perſuader qu'on y puiſſe faire une reflexion ſerieuſe, ſans tomber d'accord de la verité des propoſitions que l'on a avancées juſques icy, & leur verité me paroit ſi naturelle à l'eſprit qu'à peine comprendrois-je qu'on les eut pû revoquer en doute, ſi je ne ſçavois l'empire que les ſens prennent ſur nous depuis noſtre enfance : car les tenebres qu'ils repandent ſur la raiſon l'attachent ſi fort à l'imagination, qu'il eſt difficile d'en revenir, & de s'accoûtumer à concevoir les choſes qui ne ſont point imaginables, & qu'il eſt plus difficile d'imaginer que d'oüir des couleurs, ou de voir de ſons.

C'eſt pour cette raiſon que la plûpart des Philoſophes, ont ſuppoſé que l'ame, les Anges, & Dieu même avoient une êtenduë, & que ſur ce pié ils ont donné une figure aux ames ſeparées. L'on en a veu qui ont ſoûtenu qu'elles étoient rondes, & la choſe a été portée ſi loin qu'un moderne * d'ailleurs tres-habile, a dit que les Anges ſe pouvoient rendre impenetrables, de meſme que les corps le ſont. Aprés cela on laiſſe à penſer à tout homme de bon ſens, ſi ayant conceu une ſubſtance d'une certaine étenduë de 4. piez par exemple, ronde & impenetrable, ſi dis-je, il n'en aura pas la même idée que du corps : car enfin l'on conçoit fort bien comment un eſprit fait de cette maniere pourroit eſtre rouge, vert ou bleu, &c. puiſque par le moyen de cette pretenduë impenetrabilité, les rayons de lumiere qui tomberoient ſur cét Ange, ſe reflêchiroient, & nous feroient avoir un ſentiment de couleur proportionné à cette reflexion ; les demons apparemment ſeroient de couleur de feu & les Anges d'un bleu celeſte.

* *Fabri* in Metaph.

Des eſprits de cette ſorte ſeroient outre cela propres a un mouvement de meſme nature que celuy des corps, il eſt certain qu'ils ſeroient palpables, & que rien ne les empêcheroit d'être froids, chauds, durs, ou liquides, polis, ou raboteux. En verité ne ſont-ce pas là les veritables proprietez des corps? *Tangere enim & tangi niſi corpus nulla poteſt res.* †

L'eſtime que l'on a pour les perſonnes qui ont avancé ces propoſitions ſi éloignées de la raiſon, fait douter ſi elles ont parlé ſerieuſement, ou ſi ce n'a eſté que pour donner „ carriere à leur imagination : car, „ comme dit S. Auguſtin *, l'ame n'eſt „ nullement longue ni large, &c. tou„ tes ces choſes, s'il me ſemble, n'a„ partiennent, qu'au corps ; mais la „ grande habitude que nous avons „ de penſer aux ſubſtances corporel„ les, & d'imaginer, nous fait cher„ cher les mêmes choſes dans l'ame.

† Lucretius.

* *Non enim ullo modo aut longa, aut lata anima, &c. Corporea iſta ſunt ut mihi videtur, & de conſuetudine corporum ſic animam quarimus.* Auguſt. de quantitate animæ cap. 3.

CHAPITRE VI.

Où l'on fait voir la foibleſſe de l'opinion de la plus-part des Philoſophes touchant la nature de l'ame.

QUand on veut raiſonner de la nature de quelque choſe, & marquer ſon caractere veritable, il eſt hors de doute qu'il faut que ce qu'on aura aporté pour ſon eſſence nous ſerve à en découvrir les proprietez, ou du moins qu'aprés avoir aquis d'ailleurs la connoiſſance de ſes proprietez, on puiſſe voir la liaiſon & la dependance neceſſaire qu'elles ont avec l'eſſence qu'on a donné à cette choſe, puiſqu'elles n'en ſont que des ſuites.

Faiſons l'application de cette verité, & voyons en quoy la plus-part des Philoſopes font conſiſter la nature de l'eſprit? c'eſt à eſtre *penetrable* par ſa nature, ou à eſtre *immateriel*; l'eſprit donc ſelon eux eſt une ſubſtance naturellement penetrable ou

immaterielle, & c'eſt cette pretenduë penetrabilité ou cette immaterialité qui fait que l'eſprit eſt eſprit, & qu'il eſt d'un ordre ſuperieur à la matiere.

Sans m'amuſer à faire voir qu'être penetrable n'eſt peut-être pas une plus grande perfection qu'être impenetrable, & qu'être immateriel convient auſſi-bien au neant comme à l'eſprit ; voyons ſi l'on pourra déduire de cette eſſence connuë la moindre des choſes que l'on eſt aſſeuré que les eſprits poſſedent. Suppoſé par exemplé qu'on ne le ſçeut pas, oſeroit-on dire un eſprit eſt penetrable, donc il pourra apercevoir les objets (ſuppléez le meſme d'immateriel) il pourra ou porter ou ſuſpendre ſon jugement, il aura le pouvoir de s'unir de volonté à certains objets qui luy auront parû convenables, ou de s'éloigner de ceux qui luy ſembleront nuiſibles ; &c. l'on ne penſe pas que perſonne voulut l'aſſûrer.

Mais du moins aprés que l'experience nous a fait connoître que ces proprietez conviennent aux eſprits, peut-on voir la liaiſon neceſſaire qu'il y a entre une ſubſtance penetrable ou

immaterielle, & connoître, douter, vouloir? &c. ces choſes ont ſi peu de raport enſemble, que l'on ne croit pas que jamais perſonne ait eu la penſée de l'aſſeurer, quoy qu'on ait dit des choſes bien extraordinaires d'abord qu'on a abandonné les lumieres de la raiſon & les idées claires que nous avons des choſes, pour ſuivre les préjugez & le caprice: juſques là même qu'il s'en eſt trouvé qui ont traité fort au long, & avec appareil, s'il pouvoit y avoir une matiere ſpirituelle, pour moy j'aimerois autant demander ſi le nombre de 3. peut être celuy de 6. ou ſi un triangle peut avoir 4. côtez. Il n'eſt rien qui faſſe mieux voir la fauſſeté des principes de la Philoſophie d'Ariſtote, que ces ſortes de queſtions qu'on y fait à tout moment, & pour leſquelles on trouve toûjours le pour & le contre.

Les deux definitions que nous avons données de l'eſprit & du corps ſont tres claires, elles ne renferment rien que nous ne concevions fort diſtinctement: mais dés-que l'on voudra les changer, & attacher à l'idée de l'ame quelque eſtenduë, ou à celle du corps quelque penſée, l'on tom-

bera dans des difficultez inſurmontables, & dans des tenebres que les lumieres de l'eſprit humain ne peuvent jamais diſſiper : car on ſe trouvera obligé de dire que l'ame eſt indiviſible quoy qu'étenduë par tout le corps & appliquée à toutes ſes parties, il faudra ſouſtenir qu'elle eſt toute dans tout le corps & toute dans chaque partie, que quand nons croiſſons elle s'allonge juſques à cette nouvelle partie, que nôtre corps aquiert : on ſera encore contraint de dire que l'ame qui eſtoit par ſa ſubſtance & par ſon eſtenduë dans l'œil, qui y ſentoit, & qui y voyoit, ceſſe d'y eſtre lors qu'on arrache cette partie, ſans que pourtant elle ſe retire en aucun autre lieu : mais que devient-elle donc ; *Elle ceſſe d'eſtre là ſans être détruite & ſans ſe retirer ailleurs.*

Je ſuis perſuadé qu'il n'y a rien dans la foy qui ſoit plus inconcevable, & qui ait plus beſoin de cette aveugle, mais raiſonnable ſoûmiſſion qu'elle exige de nôtre raiſon laquelle dans ces occaſions doit recevoir le joug avec plaiſir : mais dans les choſes qui ſont de ſon reſſort elle ne peut & ne doit en aucune facon ſouffrir qu'on

luy faſſe violence & qu'on la tienne captive & enchainée, lors meſme qu'elle devroit commander & donner la loy.

Mais qu'arrivera-t-il ſi l'on fait penſer le corps, premierement on aſſûrera une choſe inconcevable, & il faudra en ſecond lieu faire des penſées diviſibles, figurées, &c. la moitié, le quart d'une connoiſſance, la vingtiéme partie d'une volonté, les trois quarts d'un jugement, un deſir rond, une penſée de triſteſſe quarrée, une perception triangulaire c'eſt de là apparemment qu'on dit des penſées creuſes.

Si l'on veut être de bonne foy l'on confeſſera que pour tirer des conſequences ſi oppoſées au bon ſens, les principes qui les contiennent doivent eſtre bien éloignez de la verité, le penchant auſſi que nous avons d'imaginer toutes choſes, doit eſtre violent pour nous ôter preſque tout-à-fait la liberté de nos jugemens, & nous attacher malgré nous à la matiere & à l'étenduë.

Saint Auguſtin a fort bien connû cette verité dans ſes confeſſions, où

„ il dit. * J'ay tourné mon attention „ ſur la nature de l'ame, mais la fauſ- „ ſe opinion où j'eſtois touchant l'eſ- „ ſence des eſprits me deroboit la veuë „ de la verité : elle avoit beau ſe pre- „ ſenter à moy avec éclat & avec évi- „ dence, je retirois ma penſée de la „ conſideration des choſes ſpirituelles „ pour ne la porter que ſur des traits & „ des couleurs, & quelque choſe de „ groſſier & de palpable : mais parce „ que je ne pouvois apercevoir aucu- „ ne de ces choſes dans mon eſprit, „ je m'imaginois qu'on ne pouvoit pas les connoiſtre.

Combien y a-t-il de gens qui ſont dans la même erreur où ſaint Auguſtin confeſſe qu'il a eſté ? les mêmes raiſons qui l'avoient trompé ſeduiſent

* *Converti me ad animi naturam, & non me ſinebat falſa opinio quam de ſpiritualibus habebam verum cernere, & irruebat in oculos meos ipſa vis veri & avertebam palpitantem mentem ab incorporeâ re ad lineamenta & colores & tumentes magnitudines, & quia non poteram ea videre in animo putabam me non poſſe videre animum meum.* Aug. lib. 4. confeſſ. c. 15.

encore la plûpart du monde ; mais ce qui n'a fait que l'abuſer pour un temps accompagne le plus grand nombre des Philoſophes juſques dans le tombeau.

CHAPITRE VII.

Confirmation du ſentiment que l'on a avancé touchant la nature de l'ame par des raiſons tirées de S. Auguſtin.

CE grand Docteur qui raiſonnoit ſans prevention, en eſtudiant ce que c'eſt que l'ame, découvre qu'elle eſt une choſe qui ſe cherche : * car, „ dit-il, l'ame qui ſe cherche, ſe „ cherche par tout ce qu'elle eſt, & ne

* *Cum enim quærit mens quid ſit mens, profectò novit quod ipſa ſit mens, quæ ſe ipſam quærit, nec aliunde ſe quærit quàm ſe ipſa : cum ergo quærentem ſe novit, ſe utique novit & omne quod novit totâ novit ; atque ita totam ſe novit : & ſi fortè parte inventâ non ſe totam quærat quia tamen ſe totâ quærit, tota ſibi præſto eſt : nihil enim ſibi ſe ipſâ præſentius eſſe poteſt.* Aug. lib. de ſpiritu & animâ.

va pas avec une moitié de ſoy même,, à la découverte de l'autre, ainſi ne ſe,, cherchant que parce qu'elle s'y dé-,, termine, c'eſt à dire qu'elle le veut,, & parce qu'elle a la faculté d'aperce-,, voir, il s'enſuit que toute ſa nature,, conſiſte à apercevoir & à vouloir.

Mais ce qui nous trompe ordinairement en cecy, eſt que l'ame ayant été occupée dés nôtre naiſſance à la conſideration des êtres exterieurs, & n'y ayant rien vû qui ne fût different d'elle même, nôtre eſprit a contracté une habitude pernicieuſe de chercher tout hors de ſoy même, & l'ame ne s'eſt trouvée remplie que des objets exterieurs ; de là vient que quand elle a voulu ſe connoître, elle eſt ſortie au dehors, & s'eſt attribué la nature de la plus-part des choſes qu'elle y avoit veuës par ſes ſens : ainſi elle s'eſt faite d'eau avec Thales, de feu avec Heraclite, Democrite, Hyparque, & les Stoïciens: elle a fait entrer le feu & l'eau dans ſa compoſition avec Hypocrate, la terre & l'eau avec Xenophanes, la terre & le feu avec Parmenides ; elle s'eſt paîtrie des quatre élemens avec Empedocle, de ſang avec Criſias ; elle s'eſt creuë corporelle avec S. Atha-

naſe, S. Baſile & Methodius, & enfin elle s'eſt fauſſement perſuadée avec Tertullien qu'elle ne ſeroit rien ſi elle n'étoit corporelle, &c.

Si au contraire nôtre eſprit avoit conſideré qu'il ne connoit ce qui eſt au dehors que par ſoy-meſme, & qu'ainſi il euſt diſtingué ſa connoiſſance d'avec ſon objet; nous n'aurions eu aucune peine de voir que la connoiſſance apartenoit uniquement à nôtre ame, mais que l'objet étoit au dehors; ſi-bien que nous aurions vû que toute la nature de nôtre eſprit ne conſiſte qu'à connoître & qu'à vouloir, ou pour mieux dire qu'à penſer.

S. Auguſtin dans un autre endroit meditant ſur la nature de l'ame raiſonne ainſi : † l'ame, dit il, croit „ & s'imagine eſtre de l'air, du feu, „ un vent ſubtil & delicat répandu par

† *Cum ergo mens aërem ſe putat, aërem intelligere putat, ſe tamen intelligere ſcit, aërem autem ſe eſſe non ſcit ſed putat, ſe cernat quod putat, cernat quod ſcit, hoc ei remaneat*, ex initio cap 10. lib. 10. de Trinitate.

„ tout le corps : elle penſe être * *un tiſſu d'atomes extraordinairement ronds & mobiles* : † *une ſubſtance penetrable, l'acte premier du corps organique qui a la vie en puiſſance.* Qu'elle ſe dépoüille, (pourſuit-il) de toutes ces „ choſes qu'elle s'attribuë fauſſement, „ & que l'eſprit n'incorpore pas dans „ l'idée de luy-meſme, ce qu'il croit „ & ce qu'il s'imagine ſeulement d'ê- „ tre, mais dont il peut pourtant dou- „ ter & qu'il ne voit pas avec clarté „ luy apartenir, aprés cela que l'eſ- „ prit ne tienne pour ſoy-meſme que „ ce qu'il eſt aſſûré d'eſtre & dont il „ luy eſt impoſſible de douter, & „ l'ame aura trouvé pour lors tout ce „ qu'elle eſt & tout ce en quoy con- „ ſiſte ſa nature : ſi-bien que puiſque nous pouvons au moins douter qu'elle ſoit étenduë, penetrable, ronde, l'acte premier du corps, &c. Il s'enſuit que nôtre ame ne ſera aucune de ces choſes, mais au contraire ſçachant d'une maniere ſi certaine qu'il luy eſt abſolument impoſſible d'en douter, qu'elle veut, qu'elle connoit, & en

* Epic. Lucret.
† Scholaſtici, Ariſtotel.

un mot quelle penſe, il eſt évident que toute ſa nature conſiſte dans la penſée.

Car enfin il eſt tres-raiſonnable de dire que l'eſprit, qui a la faculté de connoître ce qui eſt hors de luy, n'a rien en ſoy qu'il ne voye tres clairement, puiſque la ſeule raiſon pour laquelle il n'aperçoit pas tous les objets exterieurs, eſt qu'eſtant au dehors & differens de luy-meſme, il faut neceſſairement, afin que l'ame penſe à eux, qu'ils ſe preſentent à elle, ou par eux mêmes, ou par leurs idées qui en ſont comme les tableaux, de là vient la neceſſité de ces eſpeces intentionelles que l'écôle a inventés: * or il n'eſt rien de ſi preſent à l'ame que l'ame meſme; qu'eſt-il donc beſoin d'eſpece, de portrait, ou de tableau, qui tienne la place d'un objet abſent, puiſque nôtre ame a le pouvoir de connoître & de penetrer dans la nature des choſes du dehors, pourveu qu'elles luy ſoient preſentes? à plus forte raiſon

* *Nihil enim tam novit mens, quàm id quod ſibi præſto eſt; nec magis menti quicquam præſto eſt quàm ipſa ſibi.* Auguſt. lib. de ſpiritu & anima.

ne

ne s'éloignant jamais d'elle meſme, devra-t-elle connoître tout ce qu'elle eſt, & par conſequent ne renfermer dans ſa nature que les choſes qu'elle remarque clairement & certainement dans ſoy-même, & en exclurre celles dont elle a le moindre doute : or elle peut douter de tout, excepté de ſa penſée ; donc, &c.

Ce ſeul raiſonnement demontre que l'ame n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance qui penſe, laquelle ne fait & ne reçoit rien que par ſes volontez & par ſes connoiſſances ; ſi-bien qu'on ne ſera plus en peine de diſtinguer les facultez qui apartiennent au corps de celles qui ſont propres à l'ame ; l'on n'aura plus recours à la faculté de digerer & de cuire les alimens, les facultez de faire battre le cœur, de nourrir, de faire croître, & une infinité d'autres productions d'une ignorance orgueilleuſe n'auront plus de lieu. Car ne ſeroit-ce pas une choſe étonnante que l'ame éclairée & clairvoyante au dehors, fut aveugle au dedans ? que l'eſprit connût & meſurât les mouvemens des Cieux & des Aſtres, & qu'il ne ſçeût pas qu'il fait battre le cœur, comme on pré-

tend dans l'opinion des Peripateticiens qui attribuent ce battement à la faculté pulsifique de l'ame : enfin que l'ame toute intelligente qu'elle eſt ne ſçût elle même rien de ce qu'elle fait faire ? Il eſt impoſſible de concevoir que nous commandions au cœur de battre ſans le ſçavoir, ou que l'ame le faſſe mouvoir à ſon inſçû, & qu'en y penſant meſme avec application elle n'en puiſſe rien découvrir.

Il faudroit qu'il y eut des abîmes bien profonds & des recoins bien cachez dans l'eſprit, pour faire en ſorte que toutes ces pretenduës facultez fuſſent inacceſſibles à ſes lumieres.

Ne ſeroit ce point que l'étenduë de l'ame, quand nous la cherchons, ſe reduit en un point imperceptible ? qu'elle quitte ſa figure & ſa grandeur pour ſe derober à nôtre penetration à laquelle les plus petites parties d'un ciron n'échapent pas ?

Plus on penſe à ces choſes plus on eſt convaincu de la verité de ce que l'on a dit ; neanmoins pour ne rien oublier ſur ce ſujet, portons pour un moment la veuë ſur l'ame d'un de ces vers que l'on diviſe en tant de parties & qui ne laiſſent pas de ſe remuer encore.

Il eſt certain que ſi la matiere penſe, ce que l'on appelle ame dans ces petits animaux penſe auſſi, & eſt diviſible : car outre l'experience qui le fait voir, il eſt impoſſible de concevoir une ſubſtance materielle, longue, large, profonde, qui pourtant ne ſoit pas diviſible, cela paſſe l'eſprit de l'homme, quoy qu'en diſent les Epicuriens.

L'ame donc de ce ver eſt diviſible : ſuppoſons que dans le temps qu'il a quelque ſentiment ou qu'il imagine quelque choſe, on le coupe en deux, coupera-t-on auſſi ce ſentiment ou cette imagination ? pour moy je ne le ſçaurois comprendre.

Outre cela cette ame quand ce ver eſt diviſé fait encore mouvoir & ſentir chaque partie, de même qu'elle faiſoit tout l'animal, ſi bien qu'on doit neceſſairement avoir diviſé cette ame ſenſitive, laquelle aprés cette diviſion ne ſentira plus que la moitié de ce qu'elle ſentoit étant toute entiere, & ainſi toûjours en diminuant à meſure qu'on la diviſera.

L'on ne peut pas dire que l'ame de ce ver ſente autant qu'elle faiſoit avant qu'on l'eut coupée, car ſi cela

eſtoit vray elle ſeroit auſſi entiere que ſi elle n'avoit pas eſté diviſée, ce qui eſt beaucoup plus noble & plus incomprehenſible, qu'être toute dans le tout & toute dans chaque partie, comme l'on veut que ſoit l'ame raiſonnable; car cette ame du ver ſeroit non ſeulement toute dans le corps & toute dans chaque partie avant la diviſion, mais encore apres, ce qui ne convient qu'à l'exiſtence ſacramentale du corps adorable de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie.

De plus quand ce petit animal eſt encore tout entier, ſon ame qui penſe peut ſe dire à elle meſme, c'eſt moy qui penſe maintenant, qui vois du rouge, qui touche quelque choſe de chaud, &c. Lors qu'on l'a coupé en deux ce qui apercevoit dans luy ne manque pas de ſentir cette diviſion, & chaque moitié doit dire en ſuite, moy qui ne ſuis plus que la moitié de ce que j'étois un moment auparavant, moy qui ſuis en partie icy & en partie là, en un mot moy qui ſuis ſeparée de moy-même. Ne faut-il pas avoüer qu'il y a peu de myſteres qui approchent de l'incomprehenſibilité de celuy-là? Ce moy eſt quelque cho-

ſe de ſi indiviſible, que nous ne pouvons point, quelque effort que nous faſſions, le concevoir ni étendu, ni diviſible: & qu'eſt-ce que ce moy, ſi ce n'eſt l'ame qui ſe parle & qui s'interroge elle même?

CHAPITRE VIII.

Où l'on demontre que l'ame des Bêtes ne connoit pas.

SUppoſons preſentement comme une choſe tres-claire que nous avons l'idée de deux ſubſtances, dont l'une penſe & l'autre eſt étenduë, leſquelles ſont tout-à fait differentes, & n'ont preſque rien de commun que d'être des ſubſtances, ſi-bien que ce qui penſe en moy ne peut eſtre étendu, ni ce qui eſt étendu penſer. Diſons en ſuite que nous appellons ame ou eſprit ce qui penſe, & donnons le nom de corps ou de matiere à ce qui eſt étendu.

Aprés cela conſiderant que la Foy nous enſeigne qu'il n'y a aucun principe immortel & par conſequent ſpi-

rituel dans les Bêtes, & que la raiſon nous a convaincu que tout ce qui penſe eſt eſprit, ou (pour ne pas faire une queſtion de nom) que tout ce qui penſe conſtitue une ſubſtance entierement differente du corps, nous conclurrons évidemment qu'il n'y a rien qui penſe dans les animaux. Et comme le mot d'ame eſt fort équivoque, & qu'on l'a pris au moins en trois ſens differens. Premierement pour ce qui eſt dans nous le principe de la penſée. 2. Pour ce qui fait que l'on ſe nourrit & que l'on croît. 3. Pour la cauſe de tous les mouvemens, ſoit volontaires, ſoit involontaires, qui ſont en nous ; je détache le mot d'ame de ces deux derniers ſens, & le determinant à ne ſignifier que ce qui eſt le principe de nos penſées, je dis qu'il n'y a point d'ame dans les Bêtes, c'eſt-à-dire qu'elles n'ont aucun principe qui connoiſſe.

Cette propoſition paroit d'abord un paradoxe à la plus-part des gens qui ne jugent des choſes que par les apparences, pour ſe delivrer de la peine d'examiner les matieres, & de reſiſter à la force & à la violence des préjugez ; cela fera que j'auray une

foule de difficultez à resoudre, car dans cette question principalement chacun se mêle d'en proposer, & il n'est pas un ignorant qui ne pretende avoir poussé un homme à bout si l'on ne luy fait comprendre la cause de quelque action des Bêtes qu'il aura creuë inexpliquable sans connoissance: mais ce qui est digne de remarque, ces personnes tout ignorantes qu'elles sont de l'Anatomie, des Mechaniques, de la Physique, & de la Metaphysique, veulent qu'on les satisfasse d'abord sans parler d'aucune de ces choses, & font les plaisans si tost qu'on parle d'esprits animaux, de nerfs, de muscles, de fibres, &c.

Neanmoins avant que d'entrer dans les difficultez & avant que les resoudre nous appuyerons nostre sentiment de quelques autres raisons, aprés quoy nous refuterons les réponses que l'on donne à nos preuves, passant en suite dans les consequences facheuses de l'opinion contraire, pour expliquer aprés cela les actions les plus remarquables des brutes, qui semblent le plus dependre d'une ame qui connoit, & enfin nous confirmerons par quelques authoritez de grand poids tout ce que nous aurons avancé. C iiij

CHAPITRE IX.

Autre preuve, que les Bêtes ne connoiſſent pas, tirée de la puiſſance de Dieu.

IL eſt certain en premier lieu que nous devons reconnoître dans Dieu le pouvoir de produire au moins toutes les choſes dont l'idée ne renferme pas avec évidence l'être & le non être en même temps, c'eſt-à-dire, qui (pour parler dans les termes de l'école) n'impliquent pas contradiction.

En ſecond lieu je ne penſe pas qu'on puiſſe avancer aucune raiſon qui nous perſuade que Dieu ne peut pas faire un corps tout-à fait ſemblable à celuy d'un ſinge par exemple, qui ſe meuve, & qui faſſe tout ce que nous remarquons de plus ſurprenant dans les ſinges, par la ſeule diſpoſition de ſes organes, & par la force des reſſorts qui entreront dans la compoſition de la machine de ſon corps.

En troiſiéme lieu, ſi Dieu le peut, il s'enſuivra qu'il l'a fait, premiere-

ment parce qu'il ne fait rien ſans neceſſité, c'eſt à dire qu'il agit toûjours par la voye la plus courte, & n'employe jamais quatre où deux ſuffiſent; ſi bien que le corps ſeul avec un certain arrangement de ſes parties ayant eſté ſuffiſant pour la production des actions les mieux ſuivies des animaux, il faut conclurre qu'ils n'ont aucune ame connoiſſante.

En quatriéme lieu quand il s'agit des ouvrages de Dieu, nous en devons penſer le plus avantageuſement & le plus à ſa gloire qu'il nous eſt poſſible: car enfin il ne les fait que pour la manifeſtation de cette gloire: or il eſt conſtant que nous concevons que la conſtruction d'un Automate ſemblable à une Bête, dans lequel il n'y ait aucune ame connoiſſante, demande plus d'artifice, plus de ſageſſe, & plus de puiſſance dans l'ouvrier pour l'arrangement de tant de parties differentes, pour la proportion des unes à l'égard des autres, & enfin pour la production de tant de divers mouvemens ſi conformes à la conſervation de l'Automate, que non pas ſi l'on ſuppoſe que les actions de cette machine ſoient conduites par

ſes lumieres d'un principe pourvû de connoiſſance, qui remedie à ſes beſoins en l'éloignant de ce qui peut luy eſtre nuiſible, & en l'approchant de ce qui peut luy être utile.

Ainſi nous formerions une idée beaucoup plus grande de l'ouvrier d'un vaiſſeau, qui ſe diſpoſeroit de la maniere la plus propre pour prendre le vent ſans le ſecours d'aucun Pilote, dont les voiles s'abaiſſeroient d'elles meſmes quand il ſeroit neceſſaire, qui éviteroit les écueils & les bancs de ſable, & qui feroit enfin mille autres choſes neceſſaires pour achever un grand voyage; nous ferions, dis-je, plus d'eſtime de cét ouvrier, que de celuy qui n'auroit baſti qu'un navire ordinaire, au gouvernail duquel il faut un Pilote qui le conduiſe & qui en dirige les mouvemens.

L'on ne donne communement que deux réponſes à cette raiſon, dont la premiere eſt qu'effectivement Dieu peut faire un Automate tel que nous l'avons décrit, & que l'on pourroit dire qu'il l'a fait, ſi l'experience ne faiſoit appercevoir évidemment qu'il y a une ame dans les brutes.

S'il eſt vray que l'experience nous

fait voir que les Bêtes connoiſſent, ce ne peut eſtre que par certaines actions qu'elles font, ſemblables à celles que quelque penſée precede, accompagne ou ſuit ordinairement dans nous; mais ſi toutes ces actions quelque ſurprenantes que l'on les ſuppoſe peuvent eſtre produites par la ſeule diſpoſition des organes dont la machine des animaux eſt compoſée, comme on l'a accordé, ce ne ſera pas d'aucun des mouvemens que l'on voit dans les Beſtes que l'on pourra inferer legitimement l'exiſtence d'une ame qui connoiſſe dans elles; car quand un effet peut naiſtre de deux cauſes differentes, par la ſeule conſideration de cet effet, on ne peut pas conclurre l'exiſtence de l'une de ces cauſes pluſtoſt que de l'autre : or toutes les actions des animaux peuvent eſtre produites par la ſeule machine de leurs corps, comme l'on ne peut le nier, & par une ame connoiſſante, comme on le pretend, donc la ſeule conſideration de ce que font les animaux ne pourra pas nous ſervir d'antecedent legitime pour en inferer que les brutes connoiſſent, de ſorte qu'il faudra qu'une raiſon tirée d'ailleurs

que des effets nous découvre laquelle des deux cauſes precedentes les produit veritablement. J'ay déja fait voir que ce devoit eſtre la ſeule machine, & ainſi ſuppoſé ce que j'en ay dit, il eſt certain que les Beſtes n'ont aucune penſée.

CHAPITRE X.

Où l'on montre la foibleſſe de la reponſe du Pere Pardies à la raiſon precedente.

LA ſeconde réponſe eſt celle du Pere Pardies dans le livre qu'il a fait de la connoiſſance des Bêtes, où il pretend que Dieu n'a pas pû compoſer un Automate qui fit ſans ame tout ce que nous admirons dans les Bêtes, parce que, dit-il, Dieu ne peut pas nous tromper, & il nous tromperoit dans cette occaſion : ſi bien que ſuivant luy la choſe eſt poſſible abſolument parlant, & ſuppoſé qu'il n'y eut aucun homme dans le monde ; mais elle ne l'eſt pas preſentement qu'il y a des hommes.

Pour refuter cette réponſe il ne faut qu'examiner pourquoy Dieu ne peut pas nous tromper, & dans quelles circonſtances il le feroit.

Nous ſommes certains que nôtre ame aperçoit differentes choſes, & qu'un de ſes principaux avantages eſt celuy de connoître, c'eſt-à-dire, d'avoir toûjours quelque idée qui luy ſoit preſente, car j'appelle de ce nom la notion, la connoiſſance, ou l'apercevance que nous avons de quelque choſe, ſoit que cette connoiſſance ſoit claire & diſtincte, ſoit qu'elle ſoit confuſe & obſcure : ainſi quand je penſe à Dieu, la notion que j'ay d'un être ſouverainement parfait, eſt ce que j'appelle idée de Dieu laquelle eſt effectivement bien differente de Dieu même, puiſque ce n'eſt qu'une façon d'être de mon ame ; de même quand je penſe à un quarré la connoiſſance qui me le repreſente eſt ce que j'appelle l'idée d'un quarré.

Il eſt évident par ce que nous venons de dire que nous n'apercevons les choſes que par leurs idées, c'eſt-à-dire, par le moyen des notions que nous en avons, & il eſt impoſſible à mon avis de les concevoir autrement.

Aprés que noſtre ame a aperceu quelque choſe, un quarré par exemple & un triangle, elle eſt portée par la connoiſſance qu'elle a de ces deux choſes, c'eſt-à-dire par l'inſpection de leurs deux idées, à confeſſer qu'un triangle eſt different d'un quarré, ou, ce qui eſt le même, qu'un triangle n'eſt pas un quarré; cet aveu, ce conſentement, ou cette approbation que l'ame donne, eſt-ce qu'on appelle jugement: il eſt aiſé de voir que dans cette occaſion l'ame aprés avoir conſideré les idées qu'elle a d'un triangle, & d'un quarré, voit la difference qu'il y a de l'une à l'autre, & agiſſant pour lors veritablement, elle avoüe qu'un triangle eſt different d'un quarré, & ſe dit à ſoy-même, pour ainſi parler, qu'un triangle eſt different d'un quarré.

Cette action de l'ame neanmoins dans ces rencontres eſt ſi prompte, & elle ſuit ſi immediatement la perception évidente des choſes, que l'on ne ſent preſque pas que l'on agiſſe, ce qui fait que la plus-part ſe perſuadent fauſſement qu'on ne fait qu'appercevoir.

On ſera pourtant convaincu du con-

traire, ſi l'on examine ce qui nous arrive quand nous doutons. Lors que je regarde le ſoleil par exemple, & que la veuë que j'en ay me le repreſente dans le mouvement, cela me fait juger qu'il ſe meut, & ſi d'ailleurs je fais reflexion que ſuppoſé que je me mûſſe avec la terre, je le verrois de meſme maniere, encore bien qu'il fuſt arrêté, comme il arrive à ceux qui s'eſtant embarquez croient de voir fuïr le rivage à meſure qu'ils s'en éloignent; pour lors je m'abſtiens de juger, & ne donnant aucun conſentement je ſuſpens toute ſorte d'action. Que ſi l'on ſuppoſoit que je n'euſſe point d'autre moyen que la veuë pour découvrir ſi le ſoleil ſe meut, ou bien ſi c'eſt la terre, ou qu'aprés avoir examiné la choſe autant qu'il me ſeroit poſſible, je viſſe des raiſons égales de part & d'autre, mon ame ceſſeroit à la verité de s'agiter & d'aprofondir davantage cette matiere, je ne confeſſerois pas pourtant que la terre ſe meut, ou qu'elle eſt en repos, au contraire je retiendrois mon aveu & mon conſentement: ce qui fait voir que toute ſorte de jugement eſt *une action veritable de l'ame par laquelle nous*

aſſûrons, ou nous nions que les choſes ſont, ou ne ſont pas. Apres cela comme les êtres ont du rapport à l'ame, non ſeulement en ce qu'ils peuvent en eſtre connûs, mais encore en ce que quelques-uns d'entr'eux luy ſont convenables, & ſont capables de nous perfectionner, l'eſprit aprés avoir aperçû cette convenance en juge, c'eſt à dire, avoüe que ces choſes luy ſont utiles, & en ſuite ordinairement il les aime, & ſe porte vers elles par une ſeconde action. On a appellé volonté, *la force que l'ame a de ſe porter vers les objets qu'elle a jugé convenables:* Et l'on a nommé entendement, *cette faculté de l'ame par laquelle elle aperçoit & juge tant de ce que les objets ſont en eux-mêmes, que de ce qu'ils ſont à nôtre égard*, c'eſt-à-dire, tant de la verité, que de la bonté des choſes.

Si l'on s'eſtoit arrêté là, il n'y auroit eu point d'inconvenient, car les definitions de nom ſont arbitraires: mais cette diviſion d'entendement & de volonté a donné occaſion à quelques Philoſophes de diſtinguer effectivement ces deux facultez de l'ame, qu'ils ont appellée le tronc, duquel l'entendement & la volonté ſont comme

deux branches : ils ont encore donné des rameaux à ces branches, comme ſont le ſens commun, la phantaiſie, l'appetit ſenſible, le raiſonnable, &c.

Pour éviter cette erreur ne parlons ni d'entendement, ni de volonté : retenons le ſeul mot d'ame, & il eſt aſſûré que nous developerons cette queſtion que les ſeules façons de parler embroüillent : comme quand on dit que l'entendement éclaire la volonté qui eſt aveugle, que la volonté commande à l'entendement, &c. car commander eſt un terme de relation, & perſonne ne ſe commandant à ſoy-meſme, il eſt certain que ce langage nous incline à croire que ces deux facultez ſont deux choſes differentes.

L'ame donc aperçoit les choſes, c'eſt à dire, elle en a des idées, des notions ou des connoiſſances, car c'eſt le même, enſuite elle en juge ſur le raport & ſur l'inſpection de ces idées, & quand il arrive que les êtres ne ſont pas effectivement en eux-mêmes, comme nous l'aſſeurons, pour lors nous nous trompons.

Nôtre experience nous convaine

que nous pouvons porter nôtre jugement ſur des choſes que nous ne connoiſſons pas pleinement : ainſi dans l'exemple que j'ay déja propoſé, où l'on ne voit point évidemment, comme je le ſuppoſe, que la terre ſe meuve, ou qu'elle ſoit en repos, je ne m'abſtiens pas pour cela d'en juger & de dire, la terre ne ſe meut point, quoy que je n'en aye pas d'idée claire & diſtincte.

Cette meſme experience nous aſſeure que nous pouvons nous empeſcher de juger dans les occaſions où nous ne voyons pas bien clairement ; ſi-bien que nous ſommes libres dans quelques-uns de nos jugemens, ſi l'on entend par ce mot de liberté le pouvoir d'agir d'une certaine façon ; comme de juger que la terre ſe meut, & de s'empêcher d'agir, comme de ſuſpendre ſon jugement, ou d'agir d'une maniere contraire comme de juger que la terre ne ſe meut pas.

L'experience nous fait voir auſſi que nous n'avons pas cette liberté à l'égard des choſes que nous connoiſſons clairement & diſtinctement, car

apres avoir porté la veuë * que nous avons de 2. ſur celle de 4. je ne puis m'empêcher de juger que le nombre de 2. eſt la moitié de 4.

Si je conſidere en-ſuite que je n'ay rien, que je n'aye receu de Dieu, que c'eſt luy qui m'a fait ce que je ſuis, & qui m'a donné la faculté d'appercevoir & celle de juger, je ſeray forcé d'avoüer, que je ne puis pas me tromper dans les jugemens que je porte ſur les choſes qui me ſont clairement connuës : car comme dans ces occaſions, je ne puis pas ſuſpendre mon jugement, & m'abſtenir de croire que les choſes ſont de la maniere que mes idées me les repreſentent, il s'enſuivroit que ce ſeroit Dieu luy même qui m'auroit attaché à l'erreur, & qu'ainſi ce ſeroit luy qui me tromperoit, & à qui par conſequent mes erreurs devroient eſtre imputées : or la connoiſſance que j'ay de ſa bonté m'empeſche d'avoir ce ſentiment : d'où je conclus que je ne me trompe jamais quand je ne juge que de choſes dont j'ay des idées claires & diſtinctes.

Non ſeulement je ſuis convaincu de cette verité quand je penſe à la

* *Supl.* l'idée.

bonté de Dieu, mais encore lors que je conſidere qu'il ne peut pas porter témoignage, & interpoſer ſon authorité pour nous perſuader & nous faire accroire une fauſſeté; ce qui ſeroit en luy une imperfection d'autant plus grande que c'en eſt une parmy nous: or il eſt aſſeuré que les idées & les notions que nous avons des choſes nous viennent immediatement de Dieu, puiſque ces idées nous repreſentent que ces choſes ſont d'une certaine façon; donc il eſt ſeur que ſi elles étoient fauſſes, c'eſt à dire ſi leurs objets étoient autrement qu'elles ne nous les font voir, Dieu mentiroit en cette occaſion. Car les idées qui nous repreſenteroient les êtres autrement qu'ils ne ſont, venant de luy, s'addreſſant directement à nous, & nous repreſentant les choſes, il faut avoüer que ce ſont ſes paroles & les ſignes dont il ſe ſert pour nous informer de la nature de ces choſes & de la maniere dont il les conçoit, puiſqu'il ſçait tout: ſi-bien que comme c'eſt Dieu qui nous aſſeure que 2. & 2. ſont 4. par exemple, & qu'il ne peut pas porter témoignage d'une choſe qui n'eſt pas, nous devons

être convaincus que 2. & 2. ſont 4. & ainſi de toutes les autres idées claires & évidentes.

Quand je penſe que mon ame n'aperçoit pas tout, & qu'elle n'eſt pas infinie dans ſes connoiſſances, mais qu'elle peut juger des choſes qu'elle ne connoit pas, comme aſſûrer par exemple que la terre eſt en repos, quoi que les idées qu'elle en a ne le luy faſſent pas voir, je connois que ſi je me trompe tres ſouvent dans les rencontres, où mon ame ne ſe regle pas ſur ſes connoiſſances claires & evidentes, mais où elle va plus loin, quoy qu'elle puiſſe s'arreſter, je connois dis-je, que les erreurs où je tombe pour lors ne doivent eſtre attribuées qu'à moy ſeul, & nullement à Dieu qui dans ces occaſions ne m'aſſeure de rien; ainſi l'erreur à mon égard eſt une veritable privation qui conſiſte dans le mauvais uſage que je fais de ma liberté, c'eſt à dire, en ce que j'agis & je juge quand il ne faudroit pas le faire, ſi bien que c'eſt à moy, qui m'y determine & qui m'y porte de moy-meſme lors que je pourrois bien m'en empeſcher, ſur qui tout le blâme de cette action, ou pour mieux

dire toute l'erreur doit tomber.

Si je veux maintenant appeller entendement, *l'ame quand elle ne fait que recevoir, que connoiſtre, ou qu'appercevoir*, qui ſont de termes ſynonymes: & volonté, *l'ame en tant qu'elle agit, ſoit en jugeant de ce que les choſes ſont, ou en elles mêmes, ou à ſon égard, ſoit en ſe portant vers celles qu'elle a jugées convenables à ſa nature*; je diray que l'entendement ne ſe trompe jamais, mais que c'eſt la ſeule volonté qui ayant plus d'eſtenduë que luy, va plus loin & ſe trompe en jugeant des choſes que l'entendement n'a pas aperceuës.

Sçachant donc que Dieu ne peut pas tromper; & ſçachant les rencontres auſquelles il ſeroit veritable de dire qu'il me tromperoit; voyons, ſi au cas que les Bêtes n'euſſent point d'ame, l'erreur où tombent ceux qui ſe perſuadent le contraire devroit luy eſtre imputée.

Il eſt aſſûré par ce qu'on vient de dire, qu'il nous tromperoit ſi nous connoiſſions clairement que les Bêtes ont une ame, apres nous être dépoüillez de tous nos préjugez, & avoir ſerieuſement examiné la choſe: or

qui pourra ſe flatter d'avoir cette connoiſſance ? au contraire quel eſt le Philoſophe qui n'avoüe qu'il eſt tres-difficile de comprendre, & meſme inconcevable, comment la matiere peut penſer, & comment de quelque choſe inſenſible il ſe fait quelque choſe qui ſente? L'unique lien qui retient tous les Philoſophes dans le ſentiment commun, n'eſt-ce pas la peine qu'ils ont d'expliquer toutes les actions des Bêtes par la ſeule mechanique? & cette difficulté ne provient-elle pas en partie du peu de lumiere qu'ils ont dans cette ſcience, & dans l'anatomie, dans leſquelles plus on eſt verſé moins a-t-on de peine à ſe convaincre de la verité que je ſoûtiens?

Outre que quand même l'on n'expliqueroit pas par la ſeule machine du corps tous les mouvemens des Bêtes, cette inſuffiſance pourroit-elle nous faire douter d'une verité deja connuë par ſes principes? & ne devrions nous pas au contraire penſer que cette ignorance ne provient que de celle où nous ſommes de tous les tuyaux inſenſibles, & de tous les reſſorts innombrables dont la machine du corps des Bêtes

eſt compoſée ? comme quand nous ne pourrions pas donner des cauſes ſenſibles de toutes les proprietez de l'aymant, ſeroit-ce avec raiſon que nous aurions recours à des facultez *attractrices*, *directrices*, *&c.* que le bons ſens ne peut goûter, & qui ne ſont que des productions de l'ignorance des hommes ? au contraire n'aurions nous pas ſujet de dire que nôtre ignorance naît de celle où nous ſommes, touchant la groſſeur, la figure & l'arrangement des parties dont l'aymant eſt compoſé, comme auſſi touchant la diſpoſition que les corps, dont l'univers eſt fait, ont les uns à l'égard des autres ?

CHAPITRE. XI.

Autre raiſon de la même verité tirée de la bonté de Dieu.

QUand nous ne conſiderons que la puiſſance infinie de Dieu, & l'empire abſolu qu'il a ſur toutes les choſes auſquelles il luy plait de donner l'eſtre, nous comprenons aſſez facilement qu'elles dependent de luy d'une telle maniere qu'il ne manque jamais de raiſon pour en diſpoſer conformement à ſa divine volonté telle qu'elle puiſſe eſtre : de ſorte que dans cette veuë, nous concevons qu'il peut produire des creatures qui connoiſſent, & quelque pures qu'elles ſortent de ſes mains, ſeront neanmoins aſſujeties à la mort & à un grand nombre de douleurs, & de ſouffrances que leurs fautes n'auront jamais meritées. Mais lors que détournans noſtre attention de ce domaine ſouverain & de cette puiſſance infinie nous la portons ſur la bonté incomprehenſible

de Dieu, nous chancelons & nous n'avons pas des ſerres aſſez fortes pour nous tenir dans noſtre premier ſentiment : car enfin eſt-il croyable que Dieu ſi bon & ſi juſte puiſſe ne vouloir donner à quelques uns de ſes ouvrages que la miſere en partage, ſans que les ſouffrances auſquelles ils ſont condamnez puiſſent leur ſervir pour meriter un état plus heureux & tranquille?

Il eſt conſtant que ſi les Bêtes connoiſſent, elles ſont dans cet état, miſerables, expoſées à des douleurs tres cruelles & ſujettes mal-heureuſement à la mort, ſans qu'elles ayent jamais merité cette condition deplorable, & ſans avoir attiré la haine & l'indignation de leur createur par la moindre deſobeïſſance.

S'il n'eſt pas aſſûré par les principes de Saint Auguſtin (comme quelques ſçavans pretendent qu'il l'eſt) que Dieu ne pourroit pas faire l'homme, ni aucune autre creature connoiſſante ſujette comme nous à ce grand nombre de foibleſſes & d'infirmitez, qu'en punition de quelque crime & de quelque deſordre. Il me ſemble au moins évident qu'il n'en

pourroit pas faire une, ſans qu'elle fût capable d'une beatitude & d'une felicité naturelle, qui fût la fin & le terme bien-heureux de toutes ſes peines, & dans laquelle Dieu ſe découvrit à elle ſuffiſamment pour en eſtre aimé ſur toutes choſes avec une joye tres ſenſible, tellement que cette connoiſſance & cet amour duraſſent pendant toute l'eternité, dans laquelle par une protection particuliere de Dieu, cette creature eût eſté exempte de toutes les miſeres auſquelles ſa nature ſemble l'aſſujettir.

Mais pour les Bêtes nous ſommes obligez d'avoüer qu'elles ſouffrent ſans l'avoir merité, & ſans aucune eſperance de ſortir jamais de l'état mal-heureux où elles ſont, ſi ce n'eſt par la perte la plus épouvantable qu'on puiſſe concevoir, c'eſt à dire par l'aneantiſſement. Eſt-il bien poſſible que leur ame miſerable, toute innocente qu'elle eſt, reſſente des douleurs tres cuiſantes, & n'ait point d'autre jour pour les voir finir que celuy auquel elle ceſſera d'être, ce qui eſt le comble de tous les mal-heurs?

De plus il eſt inconcevable que Dieu puiſſe créer une ſubſtance ca-

pable de connoître & d'aimer que pour s'en faire connoître & aimer; ſi bien que ſi les animaux ſont capables de connoiſſance & d'amour, nous devons dire que Dieu les tourne inceſſamment vers luy pour s'en faire aimer, & pour s'en faire connoître: ce qui ſemble avoir des ſuites un peu fâcheuſes.

Enfin quel droit eſt-ce que nous avons nous autres hommes ſur les Bêtes, pour les mal-traiter & pour diſpoſer ſouverainement, comme nous faiſons, de leur vie & de leur mort? n'eſt-ce pas une cruauté bien grande de les tourmenter ſans ſujet, & de les priver bien ſouvent des plaiſirs innocens qu'elles ſont capables de goûter? On peut répondre que l'homme eſt le Roy des animaux, qu'il en peut diſpoſer comme bon luy ſemble, & que Dieu luy a donné ce droit. Il eſt vray que l'homme innocent en étoit le ſouverain legitime, mais nous en ſommes les tyrans, & l'innocence que nous avons perduë nous prive du juſte pouvoir que nous avions ſur toutes les creatures ſenſibles: ainſi je ne vois pas des raiſons qui puiſſent juſtifier nôtre conduite à l'égard des Bêtes, & de quelque côté que

j'enviſage la choſe, ſoit de celuy de Dieu, ſoit du nôtre, je trouve par tout de nouveaux ſujets de m'affermir dans ma penſée, & de me perſuader que les Bêtes n'ont point d'ame.

CHAPITRE XII.

Que la réponſe des Epicuriens aux raiſons precedentes introduit le Pyrrhoniſme : & la refutation de quelques autres réponſes.

LEs Epicuriens qui croient que les animaux connoiſſent, ſe tirent facilement d'affaire en diſant qu'à la verité on ne peut pas concevoir que la matiere penſe, & que de quelque choſe d'inſenſible, il s'en faſſe quelque choſe de ſenſible : mais pourtant quoy que cela les paſſe, les Bêtes (à leur avis) ne laiſſent pas de connoître, & la matiere de penſer.

Cette défaite eſt aiſée, & de cette façon les plus grandes difficultez s'évanoüiſſent d'abord & perdent toute leur force. De ſorte qu'un Peripate-

ticien qu'on preſſera ſur la production impoſſible des formes ſubſtantielles materielles, avoüera (comme il eſt vray) qu'il ne ſçait pas comment cela ſe peut faire ; mais que neanmoins la choſe arrive. Un opiniâtre auquel on voudra prouver l'exiſtence d'un principe commun dans tous les êtres materiels, en diſant que rien ne ſe fait de rien naturellement, & que quelque choſe ne devient jamais rien, confeſſera qu'il ne conçoit pas que par les forces de la nature une choſe puiſſe eſtre faite de rien : mais il ne laiſſera pas de ſoûtenir que cela arrive, quoy qu'il ne le puiſſe pas concevoir. Enfin ſi l'on reçoit ce principe, nous n'avons plus de certitude dans la ſcience humaine, les Pyrrhoniens ont gagné, & il n'eſt point de propoſition ſi éloignée du bon ſens, que l'on ne puiſſe impunement ſoûtenir : la raiſon de cela eſt que comme nous ne jugeons des choſes que par les idées claires & diſtinctes que nous en avons, nos jugemens ne peuvent paſſer pour faux ou pour veritables, qu'entant qu'ils ſont contraires ou conformes à ces idées, car par exemple, pourquoy eſt-ce que nous diſons

que le tout eſt plus grand que la partie, ſi ce n'eſt parce que nous le voyons évidemment dans les idées que nous avons du tout & de la partie, & qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'un tout puiſſe être moindre que ſa partie?

Je ſçay que l'on dira qu'il eſt facile de prouver cette derniere propoſition par la contradiction qui s'enſuivroit ſi elle n'étoit pas veritable.

Je veux qu'elle renferme une contradiction, mais pourquoy diſons-nous qu'on ne doit pas admettre deux propoſitions contradictoires? on ne ſçauroit répondre autre choſe, ſi ce n'eſt, parce-que nous ne pouvons pas concevoir que cela ſe puiſſe faire: donc nous aſſeurons qu'une choſe eſt impoſſible quad nous ne pouvons pas comprendre qu'elle puiſſe être: & ce principe eſtant renversé, il n'y a plus aucune certitude: or par l'aveu des Gaſſendiſtes nous ne concevons pas que la matiere puiſſe penſer, au contraire cela ſuppoſé elle ſeroit en même temps corps & eſprit, ce qui implique contradiction: donc il faut avoüer, ou qu'il eſt impoſſible d'être aſſûré de quelque choſe, ou que la matiere ne peut penſer, ni par conſequent les

Bêtes connoître : car enfin quel Geometre s'eſt-il jamais aviſé de ſoûtenir que le triangle eût une certaine proprieté que l'on remarquât, bien que l'on ne peut pas concevoir comment elle pourroit convenir à cette figure : au contraire à cauſe ſeulement qu'on ne pourroit pas voir qu'elle convient au triangle nous dirions qu'il ne l'a point. Car ſi les êtres ont une infinité de raports que nous ignorons, cela arrive parce que nous n'en avons aucune idée ; mais quand d'une part nous connoiſſons une proprieté, & de l'autre une ſubſtance, il faut, ſi elle convient à cette ſubſtance, que nous l'apercevions, puiſque le ſeul moyen que nous avons pour juger qu'un certain attribut ne ſe trouve pas dans une ſubſtance, eſt lors qu'en les examinant enſemble, nous ne voyons aucun raport de l'un à l'autre.

Le Pere Pardies dit encore que c'eſt une choſe indigne de la ſageſſe de Dieu d'avoir donné des yeux, des oreilles, un nez, une langue, &c. aux animaux pour ne leur ſervir que de parade, & que ce ſeroit mal juger de la providence admirable & de la ſageſſe profonde de l'ouvrier, de ſe

perſuader qu'il n'ait employé tant d'induſtrie & tant de juſteſſe dans la formation des organes de leurs ſens, que pour un vain ornement; ſi bien qu'il ne ſemble pas moins certain que les Bêtes voyent & entendent, qu'il l'eſt qu'elles ont des yeux & des oreilles: car à quoy bon cette ſtructure admirable de l'œil, ces tuniques & ces humeurs diſpoſées ſuivant toutes les regles de l'optique pour la formation de la viſion, ſi ce n'eſt pour faire que les brutes viſſent par les yeux comme nous, entendiſſent de meſme par les oreilles, dont la compoſition n'eſt pas moins divine que celle des yeux.

Il n'eſt pas moins faux de dire que les ſens exterieurs dans les Bêtes ne ſervent que de parade, ſuppoſé qu'elles ne connoiſſent point, qu'il le ſeroit d'aſſeurer que le reſſort d'une montre ou les contrepoids d'une horloge, ne ſont que des ornemens exterieurs & inutiles à cette machine, car comme au contraire ces parties ſont des plus eſſentielles à la montre & à l'horloge, de même les ſens extérieurs ſont des organes tres-neceſſaires pour l'entretien de la vie dans les animaux;

puiſque c'eſt par leur moyen que les objets exterieurs agiſſent ſur leur cerveau, & le determinent à s'en aprocher, ou à s'en éloigner, ſuivant qu'ils ſont utiles ou nuiſibles. Mais quoy repliquera-t-on, les Bêtes ont des yeux & ne voyent point, des oreilles & n'entendent point, &c.

L'on ne dit pas abſolument cela: parce que ces mots, voir, ouïr & les autres, ſont fort equivoques; ſi-bien que l'on diſtingue quatre ſignifications differentes dans leſquelles on a pris ce mot de ſentir: ce qu'il faut bien remarquer pour la ſuite.

Premierement ce mot de viſion dans le premier ſens ne ſignifie autre choſe que la peinture de l'objet qui ſe fait ſur la retine. 2. L'on prend ce mot pour ce qui eſt tranſmis dans le cerveau à l'occaſion de divers ébranlemens que l'objet ſuivant ſa difference a imprimé ſur les filets de la retine. 3. On le prend pour les mouvemens qui peuvent eſtre excitez dans le corps à l'occaſion d'un cours que les eſprits animaux peuvent prendre en diverſes parties, ſuivant les endroits où le cerveau aura eſté ouvert par l'impreſſion que l'objet a fait paſ-

ſer juſques à luy. L'on avoüe qu'en ces trois premieres façons les animaux voyent, qu'ils entendent, & en un mot qu'ils ſentent : mais comme du mouvement qui eſt porté juſques dans le cerveau, il en reſulte dans nous une apercevance & une penſée confuſe de l'objet, l'on dit que cette perception ne ſe trouve pas dans les Bêtes, & qu'en ce ſens elles ne ſentent point.

Une réponſe encore qui eſt dans la bouche de tout le monde, & qui marque admirablement bien l'imprudence de la plus-part des gens dans les jugemens precipitez qu'ils portent indifferemment ſur toutes ſortes de matieres, eſt que l'opinion qui prive les Bêtes de connoiſſance a des ſuites dangereuſes dans la foy & conduit inſenſiblement à faire nier que l'ame de l'homme ſoit ſpirituelle : car ſi l'on aſſûre que toutes les actions qui nous ſurprennent le plus dans les animaux ſont produites uniquement par la diſpoſition des reſſors & des parties qui compoſent la machine de leurs corps, on en viendra enfin juſques à l'extravagance de dire que la meſme choſe arrive dans nous, &

qu'un peu plus de delicateſſe dans nos organes & d'artifice dans leur arrangement cauſe toute la difference que l'on voit entre nos actions & celles des brutes.

Ce raiſonnement eſt ſi pitoyable qu'on n'auroit jamais penſé à le raporter, ſi tout le monde ne le propoſoit d'abord. De bonne foy on n'en ſçauroit faire qui marque plus viſiblement de la part de ceux qui le propoſent, ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaiſe foy.

Premierement quiconque ſçait l'eſtat de la queſtion, ou qui a la moindre teinture des principes ſur leſquels cette opinion eſt établie n'aura jamais la moindre penſée de former cette réponſe, car il s'agit de ſçavoir ſi dans les animaux il y a quelque choſe de ſemblable à ce que noſtre experience nous fait éprouver. Si bien que je ne vois pas qu'il puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme un peu raiſonnable, d'apprehender que l'on diſe un jour, que tout ſe fait dans l'homme par pure mechanique comme dans les Bêtes, puiſque ce ſeroit la meſme choſe que d'aſſeurer que l'homme ne penſe point, ce qu'on

ne dira jamais ſans penſer, & partant qu'on ne pourra jamais dire.

Si l'on ſçavoit encore qu'avant nous être mis en peine de chercher s'il y avoit des Bêtes au monde, nous avons reconnu en nous l'exiſtence de deux ſubſtances differentes, l'une deſquelles nous avons appellée eſprit, & l'autre corps; & que nous avons eſté convaincus que toute la nature de l'eſprit conſiſtoit à penſer, & toute celle de la matiere à eſtre étenduë: ſi bien que quand nous ſommes ſortis en ſuite hors de nous-meſmes, ſçachant d'ailleurs qu'il n'y avoit aucun principe ſpirituel dans le corps des Bêtes, nous avons conclu ſans peine qu'il n'y avoit auſſi aucune penſée, puiſque tout ce qui penſe eſt eſprit: & nous avons été d'autant plus confirmez dans ce ſentiment; qu'ayant examiné tout ce qui ſe paſſoit dans les brutes, nous n'y avons rien veu qui ne pût être produit par le ſeul corps; de ſorte que quand même nous n'euſſions pas ſceu que les Bêtes ne pouvoient aucunement penſer; nous euſſions neanmoins dit que puiſque tout ce qu'elles font, pouvoit être une ſuite de la ſeule machine de leurs

corps, il ne falloit pas recourir ſans neceſſité à une penſée, de l'exiſtence de laquelle rien ne nous aſſûroit.

Il me ſemble que ceux qui ſçavent tout ce qu'on vient de dire, ou touchant l'état de la queſtion, ou touchant nôtre ſentiment, n'ont pas le moindre ſujet de craindre que l'on pouſſe un jour la choſe juſques à nier l'ame de l'homme : & il faut aſſeurement que ce procedé parte d'un eſprit de calomnie qui tâche de rendre une opinion ſuſpecte & odieuſe, lors qu'il ne peut pas l'affoiblir par la force du raiſonnement, qui eſt la ſeule voye legitime de combatre un ſentiment en bonne Philoſophie.

Il eſt conſtant enfin que ſi l'on ne ſçait ni l'état de la queſtion, ni nôtre ſentiment, on eſt obligé d'avoüer que c'eſt être bien temeraire que d'oſer decider d'un point que l'on n'entend pas, & dont il eſt par conſequent difficile de parler ſans dire bien des choſes contre la raiſon & contre le ſens commun.

CHAPITRE XIII.

Où l'on répond aux raiſons du pere Pardies, alleguées dans ſon Livre de la connoiſſance des Bêtes.

LE Pere Pardies dans ſon traité de la connoiſſance des Bêtes établit pour fondement de toutes les raiſons qu'il avance & de toutes les réponſes qu'il donne aux objections qu'il s'étoit faites, qu'il y a deux ſortes de connoiſſances, les unes ſpirituelles & les autres materielles. Il dit que les premieres renferment, non ſeulement la perception de leur objet, mais qu'elles font encore que nous nous apercevons de cette même perception : tellement que chaque connoiſſance ſpirituelle eſt eſſentiellement reflexive ſur elle meſme.

Les materielles au contraire, dit-il, ne renferment aucune reflexion ſur elles mêmes, & nous ne pouvons point quand nous en avons de cette ſorte, nous rendre conte de ce que

nous faiſons, ny même ſçavoir que nous les ayons.

Pour ne tomber dans aucune equivoque touchant le mot de refléchir, il eſt bon de ſçavoir que nous pouvons quelquefois refléchir ſur ce que nous faiſons, & pour lors la premiére penſée que nous avons ſe fait non ſeulement apercevoir, mais une ſeconde prenant la premiere pour objet, il arrive que nous connoiſſons beaucoup mieux la nature par cette inſpection reiterée, d'autant que cette premiere connoiſſance rendoit principalement ſon objet preſent à l'ame, & par là ſe faiſant ſentir avertiſſoit de ſa preſence: mais cette ſeconde qui n'a d'autre objet que la premiere, nous la fait voir auſſi vivement que la premiere faiſoit voir ſon objet: ainſi il ne faut pas croire que chaque penſée ſoit ſuivie d'une ſeconde qui la faſſe connoître, car celle-cy devroit en avoir une troiſiéme, & la choſe ſeroit à l'infini; mais nous aſſeurons ſeulement, eſtant convaincus par noſtre propre experience, que toute penſée ſe fait ſentir à l'ame, non par aucun retour veritable ſur elle meſme, mais directement & immediatement

par ſa ſeule preſence : ainſi quand je vois, ma viſion fait ſentir qu'elle eſt, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe, & chacun peut beaucoup mieux en eſtre convaincu en ſe conſultant ſoy-meſme, que par toutes les paroles qui dans des matieres auſſi ſimples & auſſi delicates que celles-cy ne ſervent bien ſouvent qu'à les obſcurcir. Aportons neanmoins quelques unes des raiſons qui peuvent nous confirmer dans ce ſentiment.

En premier lieu, pour aſſûrer que nous avons des connoiſſances ſenſibles & des determinations qui en ſont des ſuites, il ſemble evident que nous devrions en avoir quelque experience, ce qui neanmoins ne ſe peut pas : car il eſt de la nature de ces penſées materielles que nous ne nous apercevions pas de les voir quand elles ſont en nous ; d'où il eſt certain que noſtre experience ne nous peut donner aucun temoignage de l'exiſtence de ces pretenduës perceptions ſenſibles, puiſque ſi nous les ſentions, elles ſeroient par elles mêmes ſpirituelles.

En ſecond lieu, ces penſées ſont tout-à-fait inutiles pour l'éclairciſſement des difficultez qu'on veut de-

mêler par leur moyen, car à quoy ſervent-elles pour rendre raiſon de la juſteſſe des mouvemens que nous faiſons pour nous empêcher de tomber en marchant ſur une planche un peu étroite ? ces mouvemens ſont menagez avec plus d'artifice que ſi la plus fine mechanique avoit eu le ſoin de les diriger : nôtre ame toutefois n'y a point de part, & toutes ces actions ſi bien ſuivies, & qui ont une liaiſon ſi neceſſaire avec leur fin, previennent toûjours les lumieres de nôtre entendement, & n'attendent jamais les ordres de la volonté.

On pretend neanmoins que nous ayons pour lors de ces connoiſſances & de ces determinations qu'on appelle ſenſibles, mais il n'eſt pas difficile de voir qu'elles ne ſont propres à rien dans de ſemblables rencontres, car elles ne nous découvrent pas le danger que nous courons de tomber : ce n'eſt point dans la veuë d'éviter ce danger que nous faiſons juſtement tout ce qui peut nous en garentir : ces penſées inſenſibles ne nous aprennent pas qu'en éloignant certaines parties de noſtre corps de ſon centre de peſanteur, & les portant du côté op-

poſé à celuy vers lequel nous penchons, nous nous retiendrons en equilibre; ce centre meſme, & le lieu où il eſt, nous ſont tout-à-fait inconnus, ſi bien que ſuppoſant meſme ces connoiſſances materielles, la difficulté demeure au moins auſſi grande qu'elle eſtoit auparavant: car il s'agit toûjours d'expliquer pourquoy dans l'ignorance où nous ſommes de toutes les choſes dont je viens de parler, nous ne laiſſons pas de faire des actions qui ont une ſi grande proportion & un raport ſi juſte avec le beſoin que nous avons d'éloigner tout le corps du côté vers lequel il penche pour nous garder de tomber; c'eſtoit pourtant cette difficulté qu'il faloit denoüer, en nous faiſant voir que par le moyen des ces penſées materielles on pouvoit la reſoudre; mais bien loin de là, elle conſerve toute ſa force, & il eſt impoſſible de la développer ſans recourir à la machine du corps.

En troiſiéme lieu cette doctrine ne donne aux Bêtes que de ces penſées ſenſibles que l'on a ſans le ſçavoir, de ſorte qu'il eſt vray de dire qu'en frapant rudement un chien, on luy cauſe une grande douleur qu'il ne

reſſent pourtant pas, & ce meſme animal apres avoir demeuré trois jours ſans manger a une faim demeſurée ſans qu'il s'en aperçoive, ni qu'il en ſçache rien, non plus que de ce qui ſe paſſe dans les chiens qui ſont à cent lieües de luy.

C'eſt une choſe aſſûrement plaiſante de voir qu'on nous objecte l'amour qu'un chien a pour ſon maiſtre, les empreſſemens qu'il témoigne à le trouver, & les careſſes qu'il luy fait aprés l'avoir heureuſement rencontré : & qu'aprés cela l'on ſoit obligé de ſoûtenir que ce chien a de l'amour ſans ſentir qu'il en ait, & qu'il eſt empreſſé, qu'il careſſe, &c. quoy qu'il n'en ſçache rien du tout. Peut-on concevoir que cét animal ſoit porté à courir vers ſon maître par une connoiſſance veritable qu'il a de luy, ſans ſçavoir qu'il aperçoit ſon maître, & ſans qu'il éprouve en meſme temps la force de la determination qui le porte vers luy? comment peut-il demeler cét homme de cent autres qui luy reſſemblent ſans apercevoir qu'il le voit, & aſſûrer interieurement, c'eſt celuy-là & non pas un autre qu'il faut aller careſſer : & comment fai-

re tout cela ſans ſçavoir qu'on le fait ?

Un agneau qui aperçoit ſa mere à dix pas de luy, ou qui voit cent autres brebis plus prés ou plus loin, peut-il avoir alors le meſme ſentiment que nous, & être determiné en vertu de cette viſion à aller vers elle plûtôt qu'ailleurs ſans s'aſſûrer qu'il faut aller de tel côté & non pas d'un autre, à telle diſtance & en tel lieu où eſt la brebis ſa mere ? & peut-il former tous ces Jugemens, qu'il voit ſa mere, en tel lieu, & à telle diſtance, &c. car comment la reconnoiſtre parmy tant d'autres, & aller à elle plûtôt qu'à aucune autre brebis, ſans dire mentalement : oüy, c'eſt celle que je cherche, &c. & comment le dire ſans le ſentir & s'appercevoir qu'on le dit ?

Il eſt tres-aſſûré qu'on ne trouve rien de ſemblable dans nous, & il n'y a perſonne qui ne ſoit tres-bien perſuadé qu'il ne ſent jamais de douleur ſans le ſçavoir : c'eſt à dire qu'il n'en ſent jamais ſans en ſentir : car n'eſt-il pas vray que tout homme fol ou ſage, ſçavant ou ignorant aſſurera toûjours qu'il n'a aucune douleur dés

le moment qu'il ne s'apercevra pas d'en avoir ? & quelle ſubtilité d'eſprit nous fera comprendre que nous puiſſions avoir un ſentiment de ſoif ſans ſentir que nous avons ſoif ? par quelle force d'imagination, ou par quelle élevation de genie concevrons-nous qu'il eſt poſſible que nous ayons de l'amour, de la haine, de la joye, de la triſteſſe, des deſirs, &c. que nous ayons dis-je, ou quelqu'autre animal que ce ſoit, toutes ces paſſions actuellement, ſans nous en apercevoir & ſentir que nous aimons, que nous haïſſons, &c. il n'eſt aſſurément point de propoſition, quelque oppoſée qu'elle paroiſſe à la lumiere naturelle, à qui nous ne donnions les mains plus facilement qu'à aucune de celles que l'on vient d'avancer.

La raiſon de cela eſt que la douleur, la ſoif, la faim, &c. Et toutes les paſſions ne preſentent proprement à l'ame aucun objet different d'elles-meſmes, & ne conſiſtent preſque qu'à ſe faire ſentir, car la douleur n'eſt autre choſe qu'un ſentiment fâcheux & deſagreable : mais comment pourra-t-elle eſtre dans nous, ſans que l'ame la ſente pour en eſtre

fâchée & pour s'en affliger ? de là vient qu'il eſt inconcevable qu'il puiſſe y avoir des ſentimens de douleur, de faim, d'amour, de haine, &c. ſans que le principe qui les produit en ſoit informé, puis qu'ils ne ſeront plus rien auſſi-tôt qu'on ne les ſentira plus, & on ne les ſentira plus d'abord qu'on ne s'apercevra pas de les avoir.

Il eſt facile maintenant de remarquer la raiſon pour laquelle nous n'apercevons pas avec tant de facilité, qu'il n'y a point de ces connoiſſances materielles dans les ſens exterieurs, car chaque viſion offre à l'ame quelque objet different d'elle-meſme, que l'eſprit s'occupe à contempler : parce qu'il luy eſt plus étranger & moins familier que la penſée qui le luy preſente, ce qui fait que nous ne pouvons le plus ſouvent nous rendre compte de l'objet un moment aprés l'avoir vû, ſans que nous nous reſſouvenions de cela meſme que nous voyions ? à quoy nous ne prenons point garde parce qu'il nous eſt trop commun, quoy qu'il ſoit aſſez évident par tout ce qui a été dit, que toutes ſortes de penſées renferment cette reflexion indiviſible ſur elles-meſmes:

car ſi cela n'étoit pas eſſentiel à quelques-unes, ce ſeroit principalement aux ſentimens que nous raportons à noſtre corps, comme faim, ſoif, &c. ou à ceux que nous raportons à noſtre ame, comme amour, haine, &c. qu'on nomme ordinairement paſſions; puis qu'ils dependent beaucoup plus du commerce & de l'engagement que l'ame a avec le corps, qu'aucune de nos autres penſées; & par cette raiſon ces ſentimens devroient eſtre materiels, s'il pouvoit y en avoir de cette ſorte, cependant, comme on vient de le montrer, il eſt impoſſible de concevoir que ces penſées puiſſent être ſans faire ſentir qu'elles ſont, & par conſequent ſans cette reflexion immediate ſur elles-meſmes, ce qui eſt dans l'opinion contraire le caractere de la ſpiritualité.

L'experience d'un homme, qui étant plongé dans quelque meditation profonde, n'aperçoit pas ce qui ſe fait en ſa preſence, quoy qu'il ait les yeux ouverts & bien diſpoſez, ne favoriſe point les penſées ſenſibles & materielles, car dans les rencontres cét homme voit, ſi l'on prend ce mot dans les premiers ſens qu'on luy a

donnez, mais il ne voit point dans la quatriéme ſignification, c'eſt à dire, il n'a aucune perception quelle qu'elle ſoit d'aucun objet, parce que la grande application de l'ame tient le Siege du ſens commun ſi fort penché vers un même endroit du cerveau, que les impreſſions qui luy viennent de la part des ſens exterieurs ne peuvent faire naître aucune penſée dans l'ame à l'occaſion des objets étrangers: ce qui ne peut eſtre que lorſque leur action eſtant portée juſques dans le cerveau, donne un penchant & un mouvement particulier à la partie qui eſt le ſiege du ſens commun quelle qu'elle ſoit.

En dernier lieu, quand on accorderoit qu'il y a de ces deux ſortes de connoiſſances, les unes reflexives ſur elles-meſmes, & les autres qui ne le ſont pas, on ne pourroit pas inferer legitimement que celles-cy ſont materielles, & celles-là ſpirituelles: car on ne voit pas plus de raport entre une ſubſtance materielle & cette ſorte de penſée ſenſible, qu'entre la matiere & une connoiſſance dans leur ſens ſpirituelle; ſi bien qu'il faloit prouver que ces connoiſſances étoient

materielles, & non pas le ſuppoſer, puiſque ce devoit eſtre le fondement de la réponſe qu'on devoit donner à quelques-unes des raiſons qui favoriſent noſtre ſentiment, leſquelles avoient eſté propoſées fort également & dans toute leur force.

Il eſt aiſé de conclurre de tout ce qui vient d'être dit que cette pretenduë diviſion de penſées en ſpirituelles & materielles eſt premierement mal imaginée n'étant ſoûtenuë par aucune raiſon; ſecondement qu'elle eſt fauſſe, puis qu'elle s'oppoſe à la raiſon & à l'experience, & enfin qu'elle eſt inutile, d'autant qu'on ne peut point expliquer les difficultez qu'on pretendoit reſoudre par ſon moyen.

Le meſme autheur dans le meſme livre nous répond encore, que puis qu'il ne s'agit que de ſuppoſitions arbitraires qui n'ont aucun fondement, comme celle par laquelle nous avons ſuppoſé que Dieu a fait toutes les Bêtes de pures machines, parce qu'il l'a pû faire, on pourra ſuppoſer auſſi qu'il y a une ame dans les animaux, puiſque Dieu peut leur en donner une: ſi bien que cela ſuppoſé toutes les actions des brutes, s'expliquant

avec beaucoup plus de facilité, il ſemble inconteſtable que cette derniere ſuppoſition doit être retenuë & la premiere rejettée : car pour la poſſibilité de cette ame materielle, il n'eſt perſonne qui en puiſſe douter s'il conſidere que tout ce qui eſt dans le corps, n'eſt pas corps, comme le mouvement qui ſurvient à une boule que l'on fait rouler, & laquelle de non mûë qu'elle eſtoit devenant mûë, doit neceſſairement avoir aquis quelque choſe qu'elle n'avoit pas auparavant : or cette choſe qui ne peut eſtre une ſubſtance, doit eſtre pourtant quelque choſe de corporel, d'où l'on peut voir qu'il y a dans la matiere quelque choſe de materiel qui n'eſt pas matiere.

Nous devons raiſonner de la meſme façon de l'ame des animaux qui n'eſt pas matiere à la verité, comme le mouvement ne l'eſt pas auſſi, mais qui eſt materielle de meſme que le mouvement, & de plus ſubſtance incomplete, au lieu que le mouvement n'eſt qu'un accident, ainſi quoy-que nous ne formions pas une idée fort diſtincte de cette ame, nous ne devons pas laiſſer de dire qu'elle eſt,

puiſque nous ſoûtenons l'exiſtence de bien de choſes qui nous paſſent, comme la diviſibilité de la matiere à l'infiny, &c. car tout ainſi qu'un homme qui auroit été nourry toute ſa vie dans les mines, voyant un cachet imprimé ſur de la cire, ne pourroit pas concevoir ce qu'il y a dans le metal qui le rend capable d'imprimer ces figures ſur un morceau de cire, quoy qu'il ne doutât point qu'il n'y eût quelque choſe de materiel qui fit cét effet, de la meſme façon nous ne devons pas douter de l'ame connoiſſante des bêtes, démontrée par ſes effets, quoyque nous en ignorions la nature.

Ceux qui auront lû ce qui precede cecy, verront aſſez que l'on n'a point ſuppoſé, mais prouvé que Dieu pouvoit faire des animaux tout-à-fait ſemblables à ceux que nous voyons, qui n'euſſent dans eux aucune ame capable de connoiſtre, apres quoy l'on a fait voir qu'il l'avoit fait, puiſqu'il l'avoit pû faire.

Or il n'en eſt pas de meſme dans la ſuppoſition qu'on nous objecte qui eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'elle renferme l'exiſtence d'une choſe

inconcevable, ſçavoir l'ame connoiſſante & materielle des Bêtes dont nous ne ſçaurions avoir d'idée qui nous la repreſente.

Cette ſuppoſition eſt outre cela plus difficile, car la production de ce pretendu principe qui penſe dans les animaux, eſt quelque choſe de plus caché & de plus myſterieux que les myſteres meſme; ſon union en ſuite avec la matiere, la maniere dont il agit ſur le corps, ſa diviſibilité, ou ſon indiviſibilité, ſont des difficultez inſurmontables, dont on ſe charge dans cette hypotheſe. En dernier lieu elle eſt moins ſimple; car outre tous les organes de la machine des Bêtes & leur arrangement merveilleux, il faut ajoûter cette forme connoiſſante pour groſſir par ſon entremiſe le nombre des difficultez que cette matiere renferme.

On voit aſſez par tout ce qu'on vient de dire, que noſtre ſentiment n'eſt point une ſuppoſition, & que l'opinion contraire ne conſiſte que dans une hypotheſe que l'on ne ſçauroit ni concevoir ni ſoûtenir de quelque coſté qu'on la tourne.

Pour ce qui regarde l'exemple du

mouvement, on n'a jamais avancé qu'il ne fût quelque choſe de corporel qui ſurvint de nouveau aux corps en particulier qui commencent à eſtre mûs, mais ce mouvement eſt une façon d'être que l'on conçoit tres-clairement dans la matiere & qu'on jugeroit meſme pouvoir luy convenir, quand on n'en auroit jamais vû dans aucun corps, au lieu que cette ame prétenduë des animaux eſt une ſubſtance dont nous ne concevons point le raport qu'elle peut avoir à la matiere, ou la matiere à elle.

Quant à l'ouvrier qui travaille aux mines s'il a tant ſoit peu de ſens commun, il verra fort bien, premierement, que le metal tout dur qu'il eſt peut recevoir differentes figures par le moyen des parties qu'on en peut enlever, ou par celles qu'on peut enfoncer, de ſorte que ſçachant en ſecond lieu que la cire eſt molle, il comprendra aiſément que ſi l'on applique une piece de metal qui ſoit figurée ſur de la cire, quelques parties de celuy-là avançant plus en dehors que quelques autres, ce ſera une neceſſité qu'elles penetrent plus avant dans celle-cy, & que de cette façon la cire

reçoive les enfoncemens & les élevations qui ſont dans la piece de metal, en quoy conſiſte ſa graveure : car tout ce qui vient d'être dit peut-être facilement connu par l'homme des mines quoy qu'on ne le ſuppoſe pas grand connoiſſeur, puiſque ce ne ſont que des ſuites de la dureté du metal & de la molleſſe de la cire qu'il connoit.

Mais l'ame des animaux eſt au delà de toute imagination, & il eſt impoſſible que l'on déduiſe de l'idée que nous avons d'une ſubſtance materielle qu'elle puiſſe penſer : outre que nul rafinement de Metaphyſique n'expliquera jamais ce qui rend cette ame des Bêtes, qui n'eſt compoſée d'aucune matiere, pas même du plus petit de tous les atomes, ce qui eſt, dis-je, qui la rend materielle, puiſqu'elle eſt un être & une ſubſtance qui n'a pas un grain de matiere.

CHAPITRE XIV.

Où l'on fait voir qu'il eſt impoſſible de donner aucune difference entre nos ames & celles des Bêtes dans l'opinion commune.

FAiſons voir maintenant qu'on ne ſçauroit prouver en aucune façon dans l'opinion contraire, qu'il y ait de la difference entre nôtre ame & celles des Bêtes, & que ſi l'on ſuppoſe que la leur ſoit materielle & ſujette à la mort, ſa nôtre ſera de meſme condition, où que ſi l'on veut ſoûtenir que la nôtre eſt ſpirituelle & immortelle celle des animaux participera à ces deux avantages.

La marque la plus ordinaire & la plus commune que l'on aporte de la diverſité de nos ames d'avec celles des Bêtes, eſt la raiſon que l'on ſuppoſe que nous avons & qu'elles n'ont pas: voyons la bonté de cette preuve.

Premierement raiſonner n'eſt en nous qu'une imperfection & une marque ſenſible du peu d'étenduë de nos

lumieres & des bornes étroites de nôtre entendement : car plus noſtre intelligence ſera vaſte, moins raiſonnerons-nous: de ſorte que les Bêtes pourroient avoir une ame dont les connoiſſances eſtant en auſſi grand nombre que les nôtres, n'auroient pas beſoin de raiſonner, & verroient d'une ſeule vûë & par un ſeul regard tout ce que nous avons beſoin de découvrir par le raiſonnement.

Secondement, raiſonner eſt parvenir à la connoiſſance d'une choſe inconnuë par le moyen d'une choſe connuë, en ſorte que la derniere nous ſerve de miroir pour repreſenter la premiere, ou de degré pour monter juſques à elle, ou plûtoſt de lunette d'aproche pour la mettre à la portée de nôtre eſprit: or il eſt aſſeuré que les Bêtes font bien ſouvent cela, & pour le prouver.

On raporte que le mulet d'un ſaunier, qui eſtoit obligé de paſſer tous les jours une petite riviere, broncha un jour dedans lors qu'il étoit chargé de ſel, lequel étant moüillé fondit le long du chemin & diminua par ce moyen le fardeau du mulet, qui s'apercevant avec plaiſir de ce ſoula-

gement n'en perdit pas le ſouvenir, car le lendemain ſans nulle neceſſité il ſe coucha de ſon plein gré au milieu de la riviere pour moüiller derechef le ſel qu'il portoit, & ſe décharger d'une bonne partie de ſon poids.

S'il n'y a pas là du raiſonnement l'homme n'en eut jamais; car en premier lieu le Mulet bronche dans l'eau, moüille le ſel qu'il porte, & n'en eſt plus ſi chargé: voilà ce qu'il connoit & ce dont il eſt aſſeuré par l'experience; mais la ruſée Bête ne s'arreſte pas là, & jugeant par ce qu'elle ſçait, de ce qu'elle ne ſçait pas, elle raiſonne ainſi: Toutes les fois qu'on employe une meſme cauſe neceſſaire dans les mêmes circonſtances elle doit produire le meſme effet; donc puiſque le ſel moüillé ſe reſout en eau & ne peſe plus tant, ſi je le trempe derechef dans l'eau en me couchant dans la riviere, comme la premiere fois, le même effet devra s'enſuivre, & j'en ſeray ſoulagé: ſi bien qu'il découvre par ce qu'il ſçait ce qui luy doit arriver, & voit une choſe inconnuë par une connuë. Cet exemple dans toutes ſes circonſtances eſt inexplicable par une ame, ſans dire qu'elle raiſonne; mais

parce que l'on pourroit revoquer en doute ce fait, prenons en un autre plus familier & inconteſtable.

Un chien de chaſſe qui mange une perdrix au lieu de la porter au chaſſeur qui la tuée, eſt bien battu pour ce ſujet ; mais le lendemain en pareille occaſion le ſage chien porte fidellement la perdrix à ſon maître ſans y avoir touché, quoy que la tentation ait eſté grande, l'objet preſent & la puiſſance bien diſpoſée : Il faut en verité que cette ame ait un grand empire ſur les appetits, & qu'elle ſe poſſede entierement pour s'empêcher dans ces rencontres de ſuivre ſon penchant naturel, auquel elle ne ſçauroit s'oppoſer ſans raiſonner ainſi : Je fus hier battu pour avoir mangé un oiſeau ſemblable, lors qu'on vouloit que je n'y touchaſſe point, donc je ſeray encore battu ſi je fais la meſme choſe ; ſi bien qu'il vaut mieux ſe priver du plaiſir de manger cette perdrix, que de s'expoſer à la douleur que cauſeroient les coups de bâton que je ne puis eviter ſi je mange aujourd'huy celle-cy : tellement qu'il découvre ce qu'il ignore par le moyen de ce qu'il ſçait. On paſſe une infinité d'au-

tres exemples qui ſuffiroient pour faire un gros volume, car chacun en peut faire mille experiences tous les jours.

Quelques-uns avoüeront que les Bêtes raiſonnent dans les cas particuliers, & déterminez, mais ils diront que leur raiſonnement ne s'éleve jamais aux choſes univerſelles & détachées des circonſtances individuelles: & c'eſt une ſeconde preuve de l'avantage que nous avons ſur les Bêtes auſquelles on n'attribuë aucune connoiſſance generale.

Premierement, je ne conçois pas comment on pourra faire voir par la moindre raiſon poſitive, la verité de cette ſuppoſition, qu'on peut nier auſſi facilement qu'elle a été legerement avancée.

En ſecond lieu, pourquoy eſt-ce qu'un agneau qui n'a jamais vû le loup, fuit auſſi bien à la veuë d'un grand que d'un petit, & d'un roux que d'un brun, ſi ce n'eſt parce qu'il a une idée univerſelle du loup en general, qui les repreſente tous, & qui le determine à la fuite à la preſence de chaque loup en particulier? C'eſt ſon inſtinct qui le fait fuir dira quel-

que ignorant, car le plus ſimple payſan n'eſt jamais court là-deſſus, & a toûjours la meſme réponſe prête : mais de bonne-foy qu'eſt-ce que cet inſtinct ? ſi l'on veut dire quelque choſe de clair & que tout le monde entende, il en faudra revenir à la machine.

En troiſiéme lieu, la premiere fois qu'un chien s'eſt aproché trop prés du feu, il s'eſt brûlé, la deuxiéme de meſme & la troiſiéme auſſi ; mais cet animal remarquant que tous les corps ſemblables au feu faiſoient le meſme, il a tiré cette conſequence univerſelle : donc tous les feux ſont chauds & brûlent : ce qui a fait qu'il ne s'eſt plus aproché d'aucun feu dans la ſuite de ſa vie.

Voilà juſtement de quelle maniere on pretend dans l'écôle que nous formons les connoiſſances generales que nous avons & qui ſont les fondemens de toutes nos ſciences.

En dernier lieu on raporte contre nôtre ſentiment un fait qui démontre que les Bêtes ont des idées generales, le voicy : Un homme qui avoit un Elephant fort bien dreſſé luy commanda de porter un chaudron au chaudron-

nier pour le faire raccommoder, le chaudronnier boucha le premier trou & en fit un ſecond, d'abord que l'officieux elephant fut de retour de ſa commiſſion, ſon maiſtre mit de l'eau dans le chaudron & s'apercevant qu'il couloit, il le batit & le renvoya au chaudronnier qui boucha cette fois-là tous les trous : neanmoins le ſage elephant qui craignoit d'être trompé une ſeconde fois, alla au puis, tira de l'eau, la mit dans le chaudron, & voyant qu'il ne couloit plus, le raporta à ſon maiſtre.

On n'a pas voulu d'abord ſe ſervir de cet exemple pour prouver que les Bêtes raiſonnent, quoy-qu'il ſoit plus clair que le jour, & qu'il renferme au moins deux ou trois raiſonnemens formels, mais on l'a reſervé pour les connoiſſances univerſelles : car ſi cet elephant n'avoit pas d'idée generale de l'eau, comment fut-il allé chercher celle du puis, il faloit de toute neceſſité qu'il vît le raport & la reſſemblance qu'ont les choſes qui ſont de meſme nature, & qui ne ſont differentes que parce que l'une n'eſt pas l'autre ; c'eſt cet univerſel que l'on appelle eſpece dans l'école.

En effet quoy que cet elephant ait remarqué les circonſtances particulieres qui faiſoient que ces deux eaux n'eſtoient pas une ſeule eau, il a falu pourtant qu'il vît auſſi ce qui les rendoit ſemblables l'une à l'autre, comme leur liquidité; tellement qu'il a formé une idée generale de cette qualité de l'eau : car s'il n'avoit aperçeu dans la liquidité de la premiere eau le raport qu'elle avoit avec celle du puis, il n'eut jamais eſté determiné à aller puiſer de cette derniere, vers laquelle il n'eſt allé que parce que la connoiſſant ſemblable à l'autre, il a jugé qu'elle couleroit tout de même ſi le chaudron eſtoit percé.

Il eſt donc tres-certain que ſi les Bêtes connoiſſent, elle ſont pourvûës de raiſon & forment auſſi bien que nous des notions generales, quoy que peut-eſtre elles ne perdent pas le temps à réver ſur l'univerſel *à parte rei*, ou ſur les analogues : ce n'eſt pas un grand mal-heur pour elles d'eſtre d'accord ſur ces matieres & de s'occuper à des choſes plus ſolides que celles-là, qu'il eſt toûjours beaucoup mieux de n'avoir jamais ſçeuës, que de les avoir apriſes pour d'autres fins que pour

en connoiſtre & pour en mépriſer en ſuite la vanité.

L'on pretend en troiſiéme lieu établir fortement la difference de nos ames d'avec celles des animaux, en ſuppoſant qu'ils n'agiſſent pas formellement pour une fin, c'eſt à dire, qu'ils ne comparent pas les moyens avec leur fin pour choiſir en ſuite celle qui a le plus de raport avec elle : mais bien loin de là, dit-on, les bêtes ne font rien qu'à l'aveugle, ſans choix & ſans diſcernement.

Cela eſt bien-tôt avancé, mais on eſt encore à le prouver, au contraire un chien qui veut prendre quelque viande qu'on a miſe ſur une table aſſez haute ne s'amuſe pas d'abord à y atteindre d'un plein ſaut, car ce moyen ſeroit peut-eſtre inutile, mais examinant en luy même les voyes par leſquelles il pourroit ſeurement aller à ſes fins, il ne manque pas s'il voit une chaiſe auprés de monter deſſus, & de là ſur la table.

Voilà ce que l'on appelle parmy nous comparer les moyens avec la fin : car pourquoy cette Beſte ne monte-t-elle pas d'abord ſur la table d'un plein ſaut ? ce moyen eſt plus ſimple,

il eſt preſent, & ne demande aucun détour ; pourquoy, dis-je, ne s'en ſert-il pas, ſi ce n'eſt parce que les ayant examinez tous deux, il voit que celuy qu'il choiſit eſt le plus propre & le plus aſſûré, & pour ce ſujet il le profere ſagement à l'autre.

La quatriéme raiſon qu'on avance pour nous élever au deſſus des Bêtes, eſt que nous ſommes libres, & qu'il eſt en noſtre pouvoir de diſpoſer de nos actions comme il nous plait, les Beſtes au contraire ne ſuivent que des determinations étrangeres, elles ne peuvent jamais s'empêcher d'agir quand quelque penchant naturel les a pouſſées ; c'eſt d'elles qu'on peut dire avec verité *aguntur non agunt* : en un mot leurs ames ſont ſi attachées à la matiere & en dependent ſi fort, qu'il faut qu'elles ſoient toûjours pouſſées par quelque cauſe étrangere qui faſſe impreſſion ſur leur corps & qui applique leur ame à l'action.

Pour faire voir la fauſſeté de cette raiſon, je me ſers d'un fait qu'on raporte contre nous & qui à mon ſens eſt demonſtratif pour prouver que l'ame des Bêtes eſt libre. On nous oppoſe qu'il eſt impoſſible d'expliquer

par la ſeule mechanique les fineſſes dont les chats ſe ſervent pour prendre les ſouris. Ils ne vont jamais mieux à cette chaſſe que lors qu'ils ſont pleinement raſſaſiez ; & ce n'eſt point la faim qui les y porte, au contraire c'eſt de gayeté de cœur & par divertiſſement qu'ils vont à cette eſpece d'aſſaut. On remarque qu'ils ſe placent en un endroit de la chambre où ils ne puiſſent pas être aperceus des ſouris, ſur leſquelles ils n'ont garde de courir d'abord qu'elles commencent de paroître, mais s'oppoſant ſagement au mouvement que cet objet excite en eux, ils tiennent ferme pour attendre que la ſouris ſe ſoit aſſez écartée de ſon trou pour n'y pouvoir pas arriver avant qu'elle ait été priſe : ainſi d'abord qu'ils jugent qu'elles en ſont aſſez éloignées, ils ne manquent pas de les atraper, & de s'en joüer en ſuite bien ſouvent.

De bonne foy les chats ſont d'étranges Bêtes, ils ſont apparemment inſtruits en bonne écôle, & l'on a grand ſoin de les rendre ſçavans en cette guerre. Un chat donc ne chaſſe aux ſouris que quand il n'a nullement beſoin de manger, & par con-

ſequent c'eſt de luy-même qu'il s'y determine, & ſon ame ſe porte ſans eſtre pouſſée par quelque cauſe étrangere à aller prendre le plaiſir de la chaſſe. Cet animal choiſit cette ocupation entre mille autres qu'il pourroit prendre avec plus de facilité, ſi bien que ſon ame eſt libre dans ces rencontres: il va enſuite ſe tapir en un coin de peur d'être aperçû. Pourquoy dans ce coin plûtôt que dans tout autre endroit? n'eſt-ce pas par ſa propre volonté qu'il le choiſit ? la ſouris ſort en ſuite de ſon trou & ne s'en écarte que tres-peu, mais le chat ruſé demeure immobile & reſiſte fortement à l'impreſſion que la ſouris fait ſur luy, qui le pouſſe & l'attire à elle, ſon ame qui ſe poſſede, arreſte tous ces mouvemens, & attend l'occaſion favorable pour ſe determiner à courir ſur ſa proye, qui ne ſçauroit s'écarter du lieu de ſa retraite autant que le chat le ſouhaitte, qu'elle ne ſoit priſe. Si l'on n'appelle pas tout cela eſtre libre à agir & à ſe determiner de ſon fond, nous ne le ſommes pas auſſi.

Enfin, ou ce chat dans cette occaſion, & par conſequent toutes les autres Beſtes dans de pareilles rencontres ſe

determinent d'elles-mêmes & agiſſent par choix & avec diſcernement, ou bien leurs ames ont beſoin d'être toûjours pouſſées & apliquées à l'action par quelque cauſe étrangere ; ſi elles ont ce premier avantage elles ſont libres, capables de bien & de mal, de merite & de demerite, de punition & de recompenſe : il n'y a pas de l'aparence que perſonne aime aſſez les Bêtes pour ſoûtenir cette opinion. Si au contraire elles ſont dans le dernier état j'ay ce que je pretends, car comme dans toutes leurs actions que l'on raporte contre nous il n'y a de difficulté qu'a donner des cauſes qui remüent les reſſors de la machine pour la mettre en mouvement, ou, ce qui revient au même, qui determinent les eſprits animaux à prendre leurs cours dans les nerfs & de-là dans les muſcles neceſſaires pour exciter les mouvemens dont il eſt beſoin, nous n'aurons plus aucune peine, puiſque la cauſe qui apliquera l'ame des Bêtes ſera chez nous celle qui determinera les eſprits animaux : car cette ame étant materielle, ce qui fera impreſſion ſur elle ſera materiel auſſi & capable par conſequent d'agir ſur le cerveau & ſur l'eſprit.

De plus on ſera toûjours obligé d'expliquer de quelle maniere cette ame determine les eſprits animaux à couler préciſement dans les endroits où il faut qu'ils aillent, toute ignorante qu'elle eſt du cours qu'ils doivent prendre & du chemin qu'il faut tenir pour cela: & ſi l'on avoüe que malgré cette ignorance la ſeule volonté ne laiſſe pas de les pouſſer où il eſt beſoin qu'ils ſoient portez pour produire tous les mouvemens qu'elle ſouhaitte, & ſi d'ailleurs l'on croit que la ſeule impreſſion que les corps étrangers font dans leur cerveau eſt capable de leur donner cette volonté, pourquoy eſt-ce que la même impreſſion ne ſera pas ſuffiſante elle ſeule pour determiner les eſprits, auſſi bien que cette volonté qui ne laiſſe pas de le faire, quoy qu'elle ignore abſolument les chemins qu'ils doivent tenir?

Quiconque conſiderera avec attention tout ce qu'on vient de dire touchant la liberté des Bêtes, je ſuis ſeur qu'il ne fera pas difficulté d'avoüer que l'opinion qui leur donne une ame connoiſſante eſt ſujette tout au moins aux mêmes difficultez que la nôtre pour expliquer leurs actions, & outre cela elle en a de particulieres qui

ſont inſurmontables, comme on l'a déja touché.

La cinquiéme & la plus forte raiſon que l'on avance pour montrer que nos ames ſont incomparablement plus nobles que celles des Bêtes, ne conſiſte que dans un denombrement de pluſieurs de nos actions qui ſont d'un ordre infiniment plus relevé que toutes celles que l'on admire dans les animaux. Car en premier lieu, dit-on des Beſtes qu'elles n'ont jamais ſçeu la Geometrie, ni meſuré par ſon moyen la grandeur de la terre & la diſtance des planetes ? nous n'avons jamais vû qu'elles ayent fait des inſtrumens de Mathematique, des compas de proportion, ou des Aſtrolabes: l'Optique ne leur a jamais ſervi pour l'invention & pour la fabrique des Teleſcopes : on n'a jamais vû qu'à l'aide d'un Microſcope un ſinge ou un elephant ayent eu la curioſité & le plaiſir de contempler un ciron, dont la nature a mis toutes les parties par leur petiteſſe beaucoup au deſſous de noſtre veuë : les Bêtes ont toûjours eſté dans une profonde ignorance de l'architecture, & n'ont jamais par ſon moyen

élevé de ſuperbes edifices, ni ſelon l'ordre Dorique, ni ſelon le Corinthien : jamais elles n'ont formé des Republiques : a-t-on vû qu'elles ſe ſoient armées pour ſoûtenir leur liberté ? établit-on de juges parmy elles ; y a-t-on porté des loix, recompenſé la vertu & puni les crimes ? a-t-on vû quelquefois leurs antres parez de tout ce que l'art & la nature produiſent de plus merveilleux & de plus beau ? non aſſurément les Beſtes n'eurent jamais rien de tout cela : d'où il eſt évident qu'il faut que nos ames qui poſſedent tant d'avantages par deſſus les leurs ſoient d'une nature bien differente & bien plus aprochante de celle de leur createur.

On peut répondre en premier lieu que les animaux ſçavent naturellement tout ce que nous n'aprenons qu'avec bien de la peine : car quel ordre & quelle juſteſſe n'obſervent-ils pas dans tout ce qu'ils font ; une araignée n'a beſoin ni d'aprentiſſage, ni de lettres de maîtriſe pour former une toile infiniment plus delicate que toutes les nôtres, ſans compas & ſans elemens d'Euclide elle ſe place au milieu du tiſſu qu'elle fait, & en tire comme d'un

centre autant de lignes à la circonference, qui ſont comme autant de petits pieges qu'elle dreſſe aux moucherons.

Le chat dont nous avons parlé, ſans Geometrie & ſans compas meſure fort bien qu'il y a moins de diſtance de la ſouris à ſon trou, que de luy à la ſouris.

Les hommes font-ils rien de mieux proportionné & de plus ingenieuſement travaillé que les ruches des abeilles, qui n'ont jamais apris ni architecture ni fortifications ? Un faucon & un aubereau n'ont pas beſoin de lunettes d'aproche pour découvrir une perdrix de bien loin. Un agneau qui ne connoit ni Pline, ni les autres naturaliſtes, laiſſe-t-il de ſçavoir que le loup eſt ſon ennemi & qu'il ne cherche qu'à le devorer ? les chiens n'ont beſoin ni de Medecins ni d'Apoticaires pour ſe purger ; les ſerpens meſme changent de peau comme nous d'habit ; les hirondelles & les autres oiſeaux de paſſage, ſans almanachs & ſans ephemerides, connoiſſent mieux que nous les changemens des ſaiſons & le cours des aſtres, leur ame en eſt inſtruite ſans peine & ſans travail ;

voit-on parmi les hommes une republique mieux reglée, une police plus grande, des états mieux ordonnez, une juſtice mieux exercée que parmi les abeilles? non ſeulement le vice y eſt puni, mais l'oiſiveté même n'y eſt point ſoufferte, la vertu y eſt recompenſée, le ſouverain ſervi & reſpecté ſans ſoupçon, ſans trouble & ſans rebellion. Trouve-t-on parmi nous une prevoyance égale à celle des fourmis? en un mot le neceſſaire ne manque jamais aux Bêtes, & elles ne ſe mettent nullement en peine du ſuperflu, en cela plus heureuſes que nous, de pouvoir meſurer leurs deſirs à leurs beſoins. Pourquoy nous vantons nous de nos palais magnifiques, & de nos repas ſomptueux, qui ne ſont que des marques viſibles de la corruption de nôtre nature, & du dereglement de nos deſirs? Les animaux vivent ſans ambition, & cela fait une partie de leur bonheur, ils ſont ſans avarice, & c'eſt en quoy conſiſte cette tranquillité, & ce repos agreable dont ils joüiſſent; les Bêtes goûtent les plaiſirs de la vie ſans peine, ſans crime & ſans remors: enfin leur ame modere ſes paſſions,

regle ſes ſouhaits & les proportionne à la neceſſité & au beſoin de la nature; ce qui devroit bien plûtôt donner lieu de leur porter envie, que de tirer des ſujets de vanité de ce qui n'eſt qu'un témoignage de nôtre foibleſſe, & d'un deſordre dont il faudroit rougir de honte & de confuſion.

En ſecond lieu quand nous accorderions qu'il y a une grande difference entre nos ames & celles des animaux, pourroit-on conclurre de là que les nôtres ſont ſpirituelles & les leurs materielles? nullement, parce que nous ſommes certains qu'il y a divers degrez de nobleſſe & de perfection entre les eſprits & entre les ames materielles; ſi bien qu'il ſe peut toûjours faire, ou que nos ames ſoient materielles comme celles des animaux, ou que ces dernieres ſoient ſpirituelles comme celles des hommes : car la diſtance qu'il y a de Dieu à nous eſt inconcevable, & plus grande infiniment que celle qui eſt de nous aux Bêtes, cela n'empêche pourtant pas que nous ne ſoyons des eſprits & luy auſſi, (*Deus ſpiritus eſt* ;) donc cette pretenduë difference entre nos ames & celles des Bêtes ne montrera jamais que cel-

les-cy ne soient aussi-bien spirituelles que les nôtres, mais leur esprit sera moins grand, moins vaste & moins éclairé.

En troisiéme lieu, si quelqu'un vouloit assûrer que nôtre ame est materielle comme la leur, il n'auroit qu'à dire qu'elle est un peu moins engagée dans la matiere, qu'elle est plus subtilisée & plus épurée ; car la difference qui se rencontre entre un homme stupide & un singe, ne semble pas si grande, que celle qu'il y a entre ce dernier & un ver de terre ; donc, si l'inégalité de perfection qui est entre ces deux Bêtes n'empêche pas que leurs ames ne soient toutes deux materielles, celle qu'il y a entre nous & les Bêtes ne fera pas que les nôtres ne le soient aussi. Cette réponse pourroit estre confirmée par le sentiment de la Sorbonne * & de toute l'écôle de S. Thomas, qui croient que la difference qui se trouve entre les esprits des hommes ne provient que de celle de leurs ames.

En dernier lieu, ne peut-on pas répondre avec beaucoup de vray-

* *Si quis dixerit animam Iudæ minimæ Christi esse æqualem, error.*

ſemblance, que toute la diverſité qui ſe trouve entre nos actions & celles des animaux, ne vient que de celle qui eſt entre les organes de leurs corps & ceux des nôtres, & que ſi l'ame d'un ſinge ſe trouvoit dans le corps d'un homme, & l'eſprit de celuy-cy dans le corps de celuy-là, nous ne le pourrions nullement reconnoître? car n'eſt-ce pas une verité conſtante que le changement ſeul qui arrive aux organes du corps cauſe une étrange diverſité dans les operations du même homme?

Il y a plus de difference entre un enfant qui ne vient que de naître & le même lors qu'il eſt devenu grand quant aux actions qui dépendent de l'ame, qu'il n'y en a entre un homme & une Bête: & n'eſt-il pas vray que ſi l'experience ne nous le faiſoit voir tous les jours, on auroit de la peine à ſe perſuader qu'un tres-habile homme, Ariſtote par exemple, eût été dans l'enfance incapable même des actions que fait un perdreau qui vient d'éclorre?

Si l'on conſidere qu'un lapin ou un autre animal ſauvage ne ſonge qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir

& qu'à courir, on trouvera qu'un singe a infiniment plus d'esprit, & que ses pensées sont plus raisonnables & s'étendent à un plus grand nombre d'objets.

Les desordres & les dereglemens que la vieillesse & les maladies causent dans nous sont étonnans : un homme versé en toutes sortes de sciences, d'une tres-grande litterature & d'une erudition profonde, tombe malade tout à coup, & au relever de cette maladie n'est plus ce même sçavant, c'est quelquefois un idiot qui a oublié jusques à son nom ; le moindre excez de chaleur ou de mouvement dans les esprits animaux, le plus petit desordre dans la machine du corps, l'ordre de quatre ou cinq fibres du cerveau renversé, en un mot un atome, un rien est capable de jetter en un moment la tête la plus sage dans la plus grande folie. Georgius Trapezontius tres-sçavant dans la langue Grecque & dans la Latine, les oublia toutes deux dans sa vieillesse. Si un fort petit nombre de pores dans le cerveau viennent malheureusement à être bouchez par quelque humeur un peu trop grossiere, nous tombons dans une apople-

xie, ſans ſentiment, ſans mouvement, & ſemblables plûtôt à une maſſe de chair informe qu'à une Bête vivante. Platon & un Iroquois ſe reſſemblent moins qu'un apoplectique & un ſinge.

Preſentement ſi quelque partiſan de la metempſycoſe vouloit ſoûtenir que toute la difference qu'il y a entre les operations des hommes & celles des Bêtes ne provient que de celle qui eſt entre leurs corps, mais que d'ailleurs leurs ames ſont égales: je ne vois pas ce qu'on pourroit répondre aux raiſons que l'on vient d'avancer & qu'il ſeroit même aiſé de propoſer d'une maniere plus forte & plus preſſante.

La ſixiéme raiſon par laquelle on veut prouver que nos ames ſont plus nobles que celles des Bêtes eſt que nous voyons qu'elles ſont toûjours attachées à la terre & à la matiere ſans qu'elles ayent jamais en veuë d'autres plaiſirs que ceux qui leur viennent par les ſens: elles ne preferent point l'honnête au delectable; on ne voit pas qu'elles ſe dépoüillent de leurs propres interêts en faveur d'autruy, jamais les animaux ne ſe ſont ab-

tenus d'aucun bien ſenſible par principe d'honneſteté; ont-ils mortifié quelque-fois leurs ſens ? s'expoſent-ils à mille dangers? ſouffrent-ils mille travaux & mille fatigues pour aquerir de la gloire & ſe faire un beau nom dans le monde? bien loin de là, dit-on, les Bêtes ne courent qu'à ce qui touche les ſens; elles ne ſont emûës que par les les objets qui peuvent contribuer quelque choſe à la conſervation de leurs corps, ou à les chatoüiller par des plaiſirs qui en dependent.

Remarquons en premier lieu, que c'eſt l'homme enyvré de ſoi-même qui parle de la ſorte, mais s'il vouloit ſe faire juſtice, & remonter avec un eſprit deſintereſſé juſques à la ſource de toutes ces actions que nous nommons heroïques, il la trouveroit étrangement corrompuë, & démeureroit convaincu que le ſeul amour propre eſt la ſource de tout ce que nous faiſons qui ſemble en partie le moins. Le plus grand ſecret que nous ayons eſt de nous cacher à nous-mêmes, & de déguiſer ſi bien les motifs qui nous font agir, que nous ne puiſſions les remarquer qu'avec peine & déméler les réels & les veritables d'entre les faux &

les apparens. Bien ſouvent ce que nous croyons n'avoir été fait que par un mouvement d'honnêteté n'eſt qu'un rafinement de l'amour propre, qui raporte tout à ſoy, & qui ne cherche jamais mieux l'utile & le delectable, que quand elle ſemble les fuïr en apparence.

En ſecond lieu paſſons cela, & accordons à noſtre orgueïl tout ce qu'il demande : ſi les Bêtes ſont auſſi vaines que nous, elles pourront avec autant de ſujet s'attribuer les meſmes avantages : car eſt-il rien de ſi loüable que la fidelité des chiens qui s'expoſent à recevoir mille coups plûtôt que de trahir leurs maiſtres, qui prenent vigoureuſement leur deffenſe, & ſe mettent en devoir de mourir plûtôt que de les abandonner ? aſſeurement ils quittent pour lors le bien ſenſible pour s'attacher au ſeul honnête, & l'on ne conçoit pas, ſi les chiens ont une ame, quel motif de plaiſir elle peut avoir dans ces rencontres perilleuſes. N'en a-t-on pas vû dont les uns ſont morts de faim ſur les corps de leur maîtres tuez, & dont les autres ſe ſont jettez dans la mer pour les ſoûtenir au deſſus de l'eau, & empêcher qu'ils ne coulaſſent à

fond ? qu'y a-t-il de plus honneſte que ce que font preſque tous les animaux, pour la défenſe, pour la nourriture, & pour l'éducation de leurs petits, juſques à ſe priver bien ſouvent d'alimens pour leur en fournir ? dans quelle veuë pourroit-ce être, & par quel motif le feroient-ils ? aſſûrement le plaiſir n'y entre pas : car s'ils abandonnoient leurs petits d'abord qu'ils ſont nez, ou éclos, ils s'épargneroient beaucoup de peine, & joüiroient de beaucoup de commoditez que ce ſoin leur derobe.

C'eſt l'inſtinct, dira encore quelqu'un, que l'Autheur de la nature leur a donné pour la conſervation de l'eſpece par la multiplication des individus : voilà ce qu'on peut appeller parler ſans s'entendre : car de bonne foy qu'eſt-ce que cet inſtinct ? eſt-ce un mode, un accident, une ſubſtance, un eſprit, un corps ? eſt-ce quelque choſe qui ſoit different de cette ame, ou non ? ſi ce n'eſt rien de different, la difficulté ſubſiſte toûjours : ſi c'eſt quelque autre choſe, ce ne peut rien eſtre que la diſpoſition des organes & l'harmonie des parties qui compoſent leurs corps.

Enfin, diſent-ils, les Bêtes ne ſe-

levent jamais à la connoiſſance des eſprits, comme les hommes; or pour connoiſtre un eſprit il en faut être un; donc nos ames, qui y penſent bien ſouvent, ſont ſpirituelles & differentes par conſequent des ames materielles des animaux.

Premierement, c'eſt ſuppoſer qu'il y ait des eſprits, ce qu'on pretend qu'ils ne peuvent pas prouver, & par conſequent c'eſt ſuppoſer la queſtion.

Secondement qui nous a aſſeuré que les Bêtes ne connoiſſent point les eſprits, ſuppoſé qu'il y en ait? Un perroquet nous a-t-il dit quelquefois, Meſſieurs les hommes, vous avez cet avantage ſur nous autres Bêtes que vous connoiſſez les eſprits, & nous ne les connoiſſons pas?

Troiſiémement, la plus-part des Philoſophes n'aſſeurent-ils pas que nous ne ſçavons pas poſitivement ce que c'eſt qu'être eſprit, & que nous ne connoiſſons rien que ſous la forme du corps? * ce qui eſt une preuve éclatante de l'aveuglement ou nous plongent nos préjugez, ſur leſquels on ne ſçauroit faire trop de reflexion.

* *Per modum rerum corporearum.*

Car en verité cette façon de conſiderer les choſes eſt un étrange renverſement d'ordre ; & l'on ne doit point s'étonner ſi quand on en eſt là, on ne peut jamais attribuer aux eſprits que ce qui apartient aux corps, puis qu'on les conſidere ſeulement comme s'ils eſtoient effectivement corporels ; (*per modum rerum corporearum* :) & tout ainſi qu'en regardant un triangle ſur le pié d'un quarré (*per modum quadrati*,) on ne luy donneroit que les proprietez du quarré & nulle des ſiennes, qu'on ne peut voir que dans ſon idée, & non pas dans celle du quarré, de meſme il ne faut pas s'étonner ſi par cette maniere de chercher la verité l'on n'a jamais pû découvrir la veritable nature de l'eſprit, & ſi l'on n'a marqué l'ame qu'au coin du corps ; comme un peintre, qui voudroit tirer le Roy d'Eſpagne ſur le portrait du Roy de France, ne donneroit à ſa copie que les trais qui ſeroient dans l'original & feroit un tableau du Roy d'Eſpagne qui repreſenteroit le Roy de France, ſans qu'il eût aucune reſſemblance avec ce premier, ſi ce n'eſt peut-eſtre par hazard. ainſi & à bien plus forte raiſon il arrive-

ra que tant que nous considerons les esprits sur les idées que nous avons des corps, nous ferons des esprits corporels, ou plûtôt nous ne les connoîtrons qu'aux couleurs & aux enseignes du corps. Mais ce qui est encore fort surprenant est, qu'aprés n'avoir donné aux esprits que des attributs corporels qui ne sçauroient les distinguer des corps, & sçachant d'ailleurs qu'ils en devoient être differens par quelque chose, on se contente de dire que nos ames sont immaterielles, ou qu'elles ne sont pas materielles: & quand on demande en quoy consiste leur nature, c'est à n'être pas materielles répond on, & l'esprit ne peut aller plus loin. Le Poëte Epicurien n'en a jamais dit davantage, *ignoratur enim quæ sit natura animai*:

Nostre ame est au delà de toute connoissance.
Elle qui connoit tout, ignore son essence.
L'esprit à l'esprit mesme est un profond secret,
Il se touche, il se sent, sans sçavoir ce qu'il est.

Et ne sçait-on pas aussi-bien ce que c'est que *blitri*, en disant, *blitri* est ce qui n'est pas un moulin à

vent? Car cette intelligence qu'on nous donne de l'esprit ne nous apprend que ce qu'il n'est pas, & nullement ce qu'il est.

En un mot pour reponse generale à toutes les preuves qu'on apporte pour démontrer la spiritualité de nos ames dans le sentiment d'Aristote & de Gassendi, l'on peut dire que puisqu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne doive sa connoissance à ce que nous connoissons par les sens, & comme par ceux-cy nous n'apercevons rien qui ne soit materiel, il s'ensuit que nôtre ame ne produit aucune action où le corps n'ait quelque part, ce qui est même parmy eux un sentiment generalement receu : car ils avoüent tous que l'esprit n'agit jamais sans le corps, & qu'il faut que nostre ame dans toutes les speculations se tourne vers le cerveau (*speculantem oportet specularis phantasmata*,) pour considerer les images qui y sont peintes. Nôtre entendement à leur avis ne forme jamais d'idée spirituelle que sur une copie materielle que la phantaisie luy presente? si bien que durant cette vie l'esprit de l'homme est si fort engagé dans la matiere, qu'il dépend d'elle dans toutes ses operations.

Or cette doctrine détruit entierement toutes les preuves de l'immortalité de l'ame : car comme la force d'agir des êtres créez n'eſt qu'une ſuite de leur eſſence, & que l'on doit raiſonner de leur nature comme l'on fait de leur force d'agir, il s'enſuit qu'une choſe qui ſera dependante de la matiere dans toutes ſes operations en dependra neceſſairement dans ſon exiſtence, & par conſequent elle ſera de même condition ; & puis qu'elle n'agit que dependemment des organes du corps, elle ne doit auſſi exiſter que dependemment de ces mêmes organes dans leur ſentiment, ſuivant un de leurs axiomes : *Operari ſequitur eſſe.*

Si aprés cela l'on conſidere que toutes les autres raiſons dont on ſe ſert pour montrer que nos ames ſont differentes de celles des Bêtes ſe peuvent facilement reduire à celles dont on vient de faire voir le peu de force, quand on ſoûtient le ſentiment contraire au nôtre, on ne pourra aſſez s'étonner comment une opinion ſujette à de ſi grandes difficultez, dangereuſe dans les ſuites, & fauſſe dans les principes, peut être ſoûtenuë avec tant de chaleur & par un ſi grand nombre de gens, ce qui eſt une marque évidente du peu de ſoin

que l'on à d'examiner les matieres ſans prevention, pour s'empêcher d'être entraîné par la multitude qui fait toûjours ce que l'on fait, mais rarement ce qu'il faut faire, *Pecudum more eunt quò itur, non quò eundum eſt:* dit Seneque.

CHAPITRE XV.

Des machines admirables que les hommes ont faites.

ENtrons preſentement dans l'explication des actions les plus remarquables des Bêtes. Pour cét effet afin d'éviter la confuſion nous commencerons par les mouvemens les plus ſimples & les plus faciles, examinant meſme auparavant ce qui ſe paſſe dans nous, à quoy nôtre ame n'a point de part, aprés que nous aurons été quelque temps au dehors pour conſiderer les machines que les hommes, tout hommes qu'ils ſont, ont eſté capables de faire, afin de tâcher par toutes ces conſiderations à nous delivrer des préjugez où nous ſommes ſi fort engagez.

Jettons les yeux sur cette admirable sphere d'Archimede qu'un ancien a appellée, *parvam machinam gravidam mundo, cœlum gestabile, compendium naturæ, speculum rerum* : remarquons cette celebre mouche de fer presentée à l'Empereur Charles-Quint par Charles de Mont-royal, laquelle prit sans l'aide d'autruy

* *sa gaillarde volée,*
Fit une entiere ronde, & puis d'un cerveau las,
Comme ayant jugement se percha sur son bras.

Considerons cette fameuse tête d'Albert le grand qui répondoit estant interrogée, cette aigle merveilleuse qui vola deux lieuës durant sur la teste d'un Empereur d'Alemagne qu'on alloit couronner, cette statuë qui alla presenter un placet à un Roy de Barbarie pour la délivrance de l'esclave qui l'avoit faite, cet autre statuë si vantée qui estoit en Egypte, & qui saluoit le soleil levant, ou plûtôt pour ne rien avancer qu'on puisse mettre au rang des fables, considerons cette tortue,

* Dubartas, *6. jours de la premiere Semaine.*

ce lezard, cette aigle, en un mot toutes ces figures & ces machines differentes que l'on voit encore à Lyon dans le cabinet de Monſieur de Servieres, leſquelles ſans que perſonne y touche, ſe meuvent de tant de manieres diverſes & ſurprenantes.

Si l'on venoit de ſuppoſer que toutes les actions diverſes que font ces machines fuſſent produites par une ſeule qui renfermât en elle l'artifice de toutes les autres, ce qui paroit tres faiſable, l'on commenceroit à former l'idée d'un Automate qui copieroit groſſierement les Bêtes; car elle auroit la parole des perroquets, le vol des oiſeaux, le marcher des chiens, & quantité d'autres mouvemens, qui nous ſurprennent beaucoup dans les animaux, comme ſont ceux d'un barbet, qui va querir le gand de ſon maiſtre; car la ſtatuë du priſonnier fit quelque choſe d'aprochant.

Il eſt bon toutesfois de s'arrêter un moment en cet endroit pour conſiderer d'une part les bornes étroites de l'eſprit de ceux qui ont fait ces ouvrages, la groſſiereté des inſtrumens qu'ils ont employez, celles des parties par conſequent dont ces ma-

chines ſont compoſées, leur petit nombre & leur peu de diverſité : & de l'autre il faut porter la veuë ſur l'intelligence infinie de l'autheur des Bêtes, ſur la delicateſſe des tuyaux & des reſſorts qui ſont dans ces admirables Automates, ſur le nombre innombrable de leurs parties, ſur leur diverſité ſurprenante & ſur leur arrangement merveilleux ; & aprés cela je ſuis certain que l'on commencera à ſe deſabuſer, ou à douter du moins legerement, de l'exiſtence d'une ame connoiſſante dans les Bêtes.

Pouſſons plus loin cette conſideration, & regardons un grand nombre d'autres chefs d'œuvres de l'art, repreſentons-nous cette horloge de ſaint Jean de Lyon, ou de Strasbourg, qui marque le mouvement journalier & annuel du Soleil, celuy de la Lune, du firmament meſme & des planettes : conſiderons ce coq qui chante & qui bat des ailes quand les heures vont ſonner, & pluſieurs autres petites ſtatuës qui ſe remuent dans le meſme temps d'une façon ſi juſte & ſi reglée, que ſi quelqu'un vouloit comparer cette horloge à un ver de terre, il ſemble qu'il trouveroit plus d'artifice

dans le premier que dans l'autre. Enfin si l'on considere que les hommes peuvent toûjours ajoûter quelque choſe aux machines qu'ils ont faites, & en inventer de plus belles, on comprendra peut-être qu'ils en pourroient faire une ſi fine & ſi delicate qu'elle produiroit des actions aprochantes de celles de ſinges.

En dernier lieu, pour tâcher de diminuer toûjours d'auantage l'admiration que nous donnent les mouvemens ſi bien ordonnez des Bêtes, portons la veuë ſur les choſes ſurprenantes que nous faiſons tous les jours par les divers ménagemens du feu, de l'air, ou de l'eau, ces admirables feus d'artifice que le Roy fait faire de temps en temps, ces merveilleuſes machines pneumatiques & hydrauliques. N'eſt-ce pas une marque bien viſible de l'eſprit de l'homme que de joüer des inſtrumens? nulle Beſte n'a pû encore l'apprendre, cependant par le moyen de l'eau on fait joüer des chanſons ſur les orgues, on peut même y mettre les parties d'une muſique fort harmonieuſe: cela eſt ſurprenant & ſemble exiger plus de connoiſſance que les operations les plus induſtrieuſes des animaux;

penſons apres cela que le feu, l'air, & l'eau entrent en jeu dans la machine du corps d'une Beſte, & qu'ils ſont menagez avec un artifice infini.

La cauſe qui fait que perſonne ne croit qu'une horloge par exemple, ou quelqu'autre de nos machines ait une ame, vient en partie de ce que nous en découvrons tout l'artifice, & en partie de ce que nous ne leur voyons rien faire pour leur conſervation & pour leur bien particulier, mais ſeulement pour nos uſages: car une montre ne marque pas les heures pour le beſoin qu'elle en a, mais bien loin de là elle s'uſe & ſe demonte en le faiſant.

Dans les ouvrages de Dieu au contraire, tels que ſont les animaux comme nous voyons qu'ils ne font preſque rien que pour leur bien & pour leur utilité particuliere, cela nous porte à croire qu'ils ont un principe connoiſſant qui fait partie d'eux meſmes, & qui par l'interêt qu'il ſemble avoir que tout le compoſé ſoit toûjours en bon état, en prend ſoin & en regle les mouvemens avec beaucoup d'application & de juſteſſe. Mais ſi nous remarquons que Dieu, qui n'a pro-

duit les Bêtes comme tout le reſte que pour ſa gloire, a voulu les faire de telle ſorte qu'elles pûſſent ſubſiſter quelque tems d'elles-mêmes, & qu'ainſi la plus-part des mouvemens qu'elles feroient ſerviſſent à cet effet; nous n'aurons pas plus de peine à ne raporter qu'à Dieu ſeul, comme à l'ouvrier, la raiſon qui ſemble reluire dans pluſieurs de leurs actions, que nous en avons de n'avoir recours qu'à l'habileté de l'homme pour expliquer l'artifice, & la juſteſſe des mouvemens d'une horloge.

Tellement que s'il ſe pouvoit trouver un ouvrier aſſez habile pour faire une machine qui ne ſe meut que pour ſe conſerver, une montre par exemple, qui ſe montât en ſonnant les heures, & qui reparât, en les marquant, la perte d'une partie de la matiere dont ſes roües ſeroient compoſées, qu'on peut ſuppoſer ſe diſſiper continuellement, je m'aſſûre que bien de gens ſeroient diſpoſez à luy attribuer une ame qui veilleroit à ſa conſervation.

CHAPITRE XVI.

Des operations merveilleuſes que nous faiſons independemment de l'ame.

SOuvenons-nous ſur tout de ne rien attribuer à l'ame que ce qu'elle meſme ſçaura bien luy appartenir.

Il eſt certain en premier lieu que quand nous ſommes en danger de tomber, nous faiſons beaucoup de choſes merveilleuſes pour nous en empêcher : car quand tout le corps penche trop d'un côté, nous en éloignons d'abord les bras, ou la teſte, pour faire une eſpece d'équilibre, & les mouvemens que nous excitons dans ces occaſions ſont ſi à propos, que le mechaniſte le plus éclairé n'y pourroit rien ajoûter : tout cela pourtant ſe fait ſans y penſer, & il eſt évident que nous ſaurions donné du nez terre avant que nous eſtre determinez d'agir en y penſant.

En ſecond lieu, quand par malheur nous ne laiſſons pas de tomber malgré tout cet artifice, nous retirons d'a-

bord le bras que nous avions écarté, & nous le portons devant la teſte. D'où vient cette précaution ? eſt-ce que nous raiſonnons dans ce moment, & que ſçachant que cette partie eſt la plus importante & la plus neceſſaire à la vie, nous prenons la reſolution d'en expoſer une qui ne l'eſt pas tant, pour mettre à couvert celle là ? nullement nous n'y penſons point du tout, & nous y ſongerions meſme en vain dans ces rencontres, puiſque l'on ſe ſeroit caſſé la teſte avant que l'on eût pourvû à ſa ſeureté en deliberant.

En troiſiéme lieu, combien peu de gens ont fait reflexion à la diverſité ſurprenante des mouvemens qui ſont neceſſaires pour la parole ? il en faut plus de vingt differens pour prononcer un ſeul mot : car ſans conter ceux qui ſervent à pouſſer l'air des poulmons juſques dans la bouche, nous avons beſoin tantôt d'ouvrir la bouche en écartant les levres, tantôt de la fermer en rond en les aprochant, il faut hauſſer, baiſſer, plier & mouvoir la langue de cent façons * &c. nôtre ame neanmoins n'a nul-

* *Voyez là deſſus* Le diſcours phyſique de la Parole *de Mr. de Cordemoy.*

le part à tous ces mouvemens, & chacun experimente aſſez, qu'en voulant parler il ne ſonge qu'aux paroles qu'il veut proferer.

En quatriéme lieu, dans les choſes que nous ſçavons par cœur, nous n'avons qu'à nous determiner à la prononciation du premier mot, aprés quoy l'eſprit s'apliquant à toute autre choſe, l'on parle quelque-fois une demy-heure, & l'on ſe trouve au bout d'un diſcours aſſez long ſans le ſçavoir. Que l'on cherche quelque choſe d'auſſi merveilleux & d'auſſi bien ſuivi dans les Beſtes, & l'on ſera long-temps à le trouver.

En cinquiéme lieu combien voit-on tous les jours de gens qui ſe levent en dormant, & qui font quantité d'actions ſurprenantes ? L'on dit qu'un Boucher ſe levoit toutes les nuits au plus fort de ſon ſommeil, & alloit dans ſon écurie tuër des moutons & les preparer pour eſtre vendus le lendemain : on ne trouvera jamais rien de ſi étonnant dans les brutes.

En ſixiéme lieu, que ne taiſons-nous point par habitude ? Un maître de luth aprés avoir commencé une piece, la continuë & l'acheve, en

ſongeant à toute autre choſe : combien de divers mouvemens faut-il pour cela? combien de cordes differentes eſt-il beſoin de pincer? Bien de gens aprés s'eſtre mis à table mangent ſans y penſer.

La plus-part de ceux qui ont une grande habitude à danſer, n'ont pas beſoin de ſonger à tous les mouvemens qu'il faut faire pour cela, le ſeul ſon du violon les determine & regle leurs pas; ſi bien qu'eſtant apliquez à toute autre penſée, ils ne laiſſent pas d'appuyer ſur la pointe du pied, ou ſur le talon, quand il eſt neceſſaire de gliſſer, de couper, de plier le genoüil, d'aller à droite, à gauche, d'avancer, de reculer, de tourner, &c. ſans que leur ame ait aucune part à la determination de tous ces mouvemens ſi reglez & ſi bien ſuivis.

Pour écrire meſme, combien de ſortes d'agitations differentes donnons-nous à la main? perſonne n'y penſe pourtant, ſi ce ce n'eſt ceux qui aprenent à le faire: car ſongeons-nous à tourner la plume en rond pour un *o*, à n'achever le tour qu'à demy pour un *c*, à tirer trois lignes d'une

certaine longueur & dans une certaine diſtance & à les unir en ſuite par le haut pour un *m* ? & ainſi de toutes les autres lettres. Il eſt aſſûré que ſi nous avions beſoin de penſer à tout cela nous demeurerions un quart d'heure pour écrire une ligne: toutes ces choſes donc ne dependent que de la diſpoſition des organes, & l'ame n'y intervient aucunement.

Si nous voulions conſiderer ce qui ſe paſſe pour la formation du corps d'un enfant dans le ventre de ſa mere, nous tomberions ſans doute d'accord que tout ce qui nous ſurprend dans les Beſtes n'eſt rien en comparaiſon de l'artifice inimitable que renferme en ſoy la machine du corps de l'homme. Car qu'y a-t-il de plus merveilleux que la diſpoſition & l'arrangement de ſes parties, ces os diſtribuez avec tant d'induſtrie pour être comme les fondemens & les colomnes ſur qui tout l'édifice de l'homme devoit être appuyé, les veines & les arteres repanduës dans le corps pour y porter la nourriture, la vie & la chaleur en même temps ; les nerfs, les muſcles, les tendons, les veines lactées, les veines lymphatiques, tant

d'autres tuyaux inſenſibles, tant de reſervoirs differens, tant de glandes, en un mot un million de parties que l'anatomie ne ſçauroit découvrir, que les yeux ne ſçauroient apercevoir, & que l'imagination même quelque vaſte qu'elle ſoit ne peut jamais embraſſer, un eſtomach, un foye, une rate, des reins, de petits baſſinets dans ces reins, de petits ſillons qui menent à ces baſſinets afin que le ſang puiſſe s'y filtrer & s'y décharger des ſeroſitez ſuperfluës qu'il contient; un diaphragme, des poulmons, un cœur, deux cavitez dans ce cœur, celle, qui contient le ſang le moins ſpiritueux & le moins boüillant, plus mince & moins épaiſſe que l'autre, les onctions admirables de toutes ces parties dont la moindre a des uſages particuliers & ne peut être ou deplacée ou corrompuë ſans un dereglement conſiderable de toute la machine? &c. On n'auroit jamais fait ſi l'on vouloit entrer dans ce détail, les maîtres de l'art y ont travaillé toute leur vie & n'en ſont pas venus à bout: Le cerveau ſuffit pour occuper les veilles & les meditations de tout ce qu'il y a d'hommes dans le

monde ſans qu'ils puiſſent bien developer l'œconomie, le nombre & l'employ de toutes les parties dont il eſt compoſé. Les yeux ſeuls ſont des chefs-d'œuvres que l'on ne peut aſſez admirer: comme ce ſont les feneſtres dans le langage de Ciceron, par leſquelles l'ame devoit s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit au dehors, la nature n'a rien oublié de tout ce qui devoit eſtre employé pour la formation d'une partie ſi neceſſaire: ces tuniques & ces humeurs y ſont diſpoſées quant à leur ſituation, à leur figure, & à leur conſiſtance avec un ſi grand artifice qu'il eſt impoſſible d'y aporter le plus petit changement ſans détruire tout l'ordre de la viſion.

Il eſt conſtant cependant qu'aucune ame n'a formé ni les yeux, ni aucune autre partie du corps de l'homme: Car que ce divin ouvrage s'acheve, ou par les ſeules loix du mouvement, comme l'a pretendu Deſcartes & comme il a commence de l'expliquer, ſoit que nous ſoyons en abregé dans les œufs que quelques nouveaux Philoſophes pretendent que nos meres ont dans la matrice, &

qu'elles ne faſſent que les couver & les faire éclore en developant leurs parties pendant les neuf mois qu'elles portent l'enfant, comme il arrive à une poule à l'égard d'un poulet; ſoit enfin, comme veut l'écôle, que ce ſoit une vertu formatrice qui ait le ſoin de conſtruire nôtre corps, il eſt certain dans toute ſorte d'opinion que l'ame n'y a point de part. Or il eſt conſtant que l'on ne ſçauroit conſiderer tout ce que l'on vient de dire dans ce chapitre ſans avoüer qu'il eſt tres-probable que les Bêtes n'ont point d'ame, puiſque nous ſommes aſſeurez qu'il y a un tres-grand nombre de choſes plus difficiles & plus ſagement conduites que tout ce qu'elles font, où pourtant aucune ame n'intervient: l'exemple ſeul de ce qui arrive dans la formation du fœtus eſt ſi fort que Gomezius de la Pereira, qui le premier a ſoûtenu ce ſentiment il y a plus d'un ſiecle, ne répond à tout ce qu'on luy oppoſe que par cela, & aſſûre que les Bêtes ne faiſant aucune action qui ſoit ſi admirable que ce qui ſe paſſe à nôtre égard dans le ventre de nos meres, tout ce que font les animaux peut

partir d'un principe qui ne connoiſſe pas de meſme que l'arrangement, & l'harmonie merveilleuſe des parties de nôtre corps ne vient d'aucune connoiſſance, & puiſque le corps d'un animal s'eſt formé ſans les lumieres d'aucun principe interieur qui connoiſſe, pourquoy voudrions-nous mal à propos en employer un pour l'explication de quelques actions particulieres où il paroit infiniment moins de ſageſſe, que dans la production d'une ſeule des parties de cette machine admirable?

CHAPITRE XVII.

1. *La deſcription de quelques parties principales d'un animal.*
2. *De la circulation du ſang.*
3. *De pluſieurs autres actions.*

ENtrons preſentement dans l'explication particuliere des actions des animaux par la mechanique, & pour cet effet regardons d'une veuë moins generale & moins ſuperficielle, que

nous ne venons de faire, le corps d'un animal quel qu'il ſoit, d'un chien par exemple, & reſſouvenons-nous en premier lieu qu'il a eſté formé d'une maniere tres-propre pour ſubſiſter quelque temps ſans le ſecours d'aucun principe interieur qui connoiſſe.

En ſecond lieu, faiſons reflexion, qu'il n'a pas été fait tout ſeul, mais qu'au contraire en quelque endroit qu'il ſoit porté, il eſt toûjours environné d'un grand nombre d'autres corps qui font pour la plus-part quelque impreſſion ſur luy, & dont pluſieurs ſont capables de le maintenir dans le bon état où il eſt s'il s'en aproche d'une certaine façon, & dont quelques autres peuvent luy eſtre beaucoup nuiſibles s'il ne s'en éloigne juſques à une certaine diſtance.

En troiſiéme lieu, conſiderons que l'ouvrier qui a produit, qui a rangé & qui a diſpoſé tous les autres corps que celuy-cy peut rencontrer, eſt le même que celuy qui l'a formé, en veuë de quoy nous conclurrons que toutes ces portions differentes de matiere doivent avoir du raport les unes avec les autres, & qu'en particulier l'automate dont nous parlons en doit

avoir avec tous les corps parmy leſquels il ſe trouvera & qui pourront luy étre utiles ou nuiſibles, ſi bien que ce rapport pour eſtre conforme au deſſein de l'ouvrier doit eſtre tel que nôtre machine ſoit diſpoſée à ſe mouvoir vers ceux qui luy ſeront convenables & à s'écarter de ceux qui pourroient luy porter préjudice. Toutes ces choſes étant conſiderées, entrons, pour ainſi dire, dans ce chien; & voyons le plus ſommairement qu'il ſera poſſible ce qu'il contient & ce qui s'y paſſe.

Nous y trouvons un cœur dont la figure aproche de la triangulaire, ce cœur eſt compoſé d'un grand nombre de fibres diſpoſées en forme de coquille de limaçon; il eſt partagé en deux cavitez, dont l'une eſt appellée le ventricule droit, & l'autre le ventricule gauche: On remarque que ces tuyaux que nous appellons des veines, vont ſe terminer à la cavité droite du cœur, où elles ſe déchargent du ſang qu'elles contiennent par une ſeule emboucheure; d'abord que quelques gouttes de ce ſang ſont tombées dedans, elles ſe rarefient en s'échaufant par la chaleur de cette par-

tie ; & à même temps trois petites portes qu'on appelle des valvules qui ſont à l'entrée de la cavité droite du cœur ſe ferment & ne permettent pas au ſang de r'entrer dans la veine cave, au contraire plus il fait d'effort pour cét effet, plus il ſe bouche le paſſage ; car les valvules ne s'ouvrent que du dehors au dedans, il y a cependant dans ce même ventricule trois autres petites portes qui s'ouvrant du dedans au dehors permettent au ſang qui ſe dilate en s'échauffant d'entrer dans un tuyau, qu'on appelle artere pulmonaire, laquelle le conduit dans les poulmons où l'air qui les remplit par la reſpiration ſert à refroidir ce ſang qui ſortoit trop échaufé du cœur, ou ſuivant quelques autres il s'y échaufe davantage par le moyen des parties nitreuſes que l'air luy fournit, ou bien il ſe purge & ſe décharge dans cét air des parties impures & fuligineuſes qu'il contenoit, comme la fumée ſe décharge de la ſuye en montant par le tuyau de ſa cheminée : enfin quelque changement qu'il y reçoive, l'experience nous montre que les poulmons s'affoibliſſant lorſque l'air dont ils ſont

pleins vient à en ſortir, ils pouſſent le ſang qu'ils contenoient vers le ventricule gauche du cœur, par un canal nommé veine pulmonaire, où d'abord qu'il eſt tombé, il s'échauffe & ſe rarefie derechef, deux portes qui ſont à l'entrée de cette veine ſe ferment & ne permettent pas qu'il ſorte de ce coſté là, pendant que trois autres valvules qui ſont à l'entrée d'un tuyau qu'on nomme aorte ou grande artere, s'ouvrent tellement que ce ſang qui ſe rarefie en s'échaufant entre dans cette artere, de laquelle il ne peut plus ſortir, pour revenir au cœur, parce que les valvules qui en permettent l'iſſuë ne s'ouvrent que du dedans au dehors.

L'aorte d'abord à la ſortie de la cavité gauche du cœur ſe diviſe en deux branches, l'une qui va en haut & qu'on appelle tronc ſuperieur de l'aorte, & l'autre qui deſcend dans les parties baſſes & ſe courbe un peu dans cette ſeparation : ces deux branches ſe ſubdiviſant en une infinité de petits rameaux portent le ſang dans toutes les parties du corps, d'où il eſt rapporté par les veines dans le ventricule droit, duquel paſſant dans le gau-

che étant pouſſé dans toutes ſes parties & revenant toûjours de même par les veines il circule continuellement, & donne la vie à l'animal.

Il faut encore ſçavoir que ce chien a un cerveau composé d'une ſubſtance molle qui eſt en partie blanche & en partie grisâtre, laquelle n'eſt qu'un nombre indefiny de petits filets entrelaſſez les uns dans les autres, dont quelques uns s'uniſſant en petits cordons, deſcendent enſuite dans toutes les parties du corps, étans couverts de deux peaux qui ſont des alongemens & des continuations des deux envelopes du cerveau qu'on appelle dure & pie-mere: on nomme ces parties-là des nerfs. Quelques autres filets de cette ſubſtance molle ſe repandent en pluſieurs parties du corps ſeparez les uns des autres & ſans être aſſemblez en nerfs, on les appelle fibres nerveuſes.

On voit de plus dans ce cerveau quatre petites cavitez ou ventricules, trois par devant & un par derriere; ſur le paſſage du troiſiéme au quatriéme il y a une petite glande ſuſpenduë, qu'on appelle glande pineale ou Conarion.

Enfin il eſt important de remar-

quer que cet animal a des muſcles, qui ne ſont qu'un compoſé de fibres charneuſes, de veines, d'arteres, de nerfs, de tendons, &c.

De plus perſonne ne doute qu'il ne ſe faſſe une diſſipation continuelle d'un grand nombre des parties du corps qui échapent à tout moment par les pores dont il eſt plein: ce qui arrive à tous les corps & aux vivans principalement.

Le ſang qui eſt porté par tout le corps eſt compoſé d'une multitude infinie de parties de figure & de groſſeur differentes, les arteres qui les contiennent ont des pores de groſſeur & de figure diverſe, ce qui fait que les parties du ſang qui ſont dans un mouvement continuel les unes à l'égard des autres, d'abord qu'il ſe preſente quelque pore par où elles puiſſent paſſer, s'échapent & gliſſent plus ou moins avant dans les chairs voiſines ſuivant qu'elles ont plus ou moins de viteſſe, ou qu'elles ſont d'une groſſeur differente; aprés quoy perdant bien ſouvent toute l'agitation qu'elles avoient, elles s'arrêtent & reparent ainſi ce qui s'étoit exhalé par la tranſpiration inſenſible: ce qu'on appelle ſe nourrir.

Les parties neanmoins les plus ſubtiles du ſang, lors qu'il ſort du cœur, montent à la tête par le tronc ſuperieur de l'aorte, parce qu'il va tout droit, & que les corps qui ont le plus de mouvement ſuivent toûjours la ligne qui ſe détourne le moins.

Lors que ce ſang ſubtil eſt arrivé au cerveau, ſoit en s'y fermentant de nouveau, ſoit en s'y dégageant de ſes parties les plus groſſieres en paſſant par les entrelaſſemens des arteres carotides & cervicales lors qu'elles forment le laſſis choroïde, il devient ce qu'on appelle eſprit animal, de la meſme maniere à peu prés que le vin devient eau de vie dans un alambic contourné.

Ces eſprits animaux qui ne ſont, comme vous voyez, que les parties les plus ſubtiles & les plus rondes du ſang, comme une eſpece de vent & de fumée délicate entrent dans les ventricules du cerveau dont ils tiennent les parois interieures écartées, & les empêchent de s'abaiſſer, de là s'inſinuant entre les petits filets qui compoſent les nerfs, ils les tiennent tendus, & empêchent par ce moyen qu'ils ne s'entrelaſſent les uns dans les autres.

Neanmoins ſi rien ne prenoit la place du ſang qui ſe convertit en eſprits animaux, ou qui ſert à nourrir le corps, il s'épuiſeroit dans peu de temps, & la mort ſuivroit de prés cét épuiſement : mais il arrive que lors qu'il paſſe le long de l'eſtomach dans les arteres qu'on appelle gaſtriques, ce qu'il contient de parties tranchantes, & de la nature à peu prés de celles dont le vinaigre eſt compoſé, trouvent là des pores qui leur ſont proportionnez par leſquels elles entrent dans l'eſtomach, où elles piquent & ébranlent un nerf qui fait une eſpece de couronne à ſon orifice ſuperieur.

Il eſt facile de voir que l'ébranlement de ce nerf eſt d'abord continué juſques au cerveau, (car on ne ſçauroit remuer un des bouts d'une corde tenduë que l'autre bout ne le ſoit auſſi) ce qui le fait ouvrir dans des endroits par où les eſprits animaux venant à paſſer, coulent en abondance dans les muſcles des jambes, qu'ils enflent, de meſme que l'air enfle un balon : c'eſt pourquoy ils ſe racourciſſent en s'élargiſſant, & tirent à eux la partie où ils vont

aboutir par un tendon qui y eſt attaché : or chaque muſcle en ayant un autre qui luy eſt oppoſé & qu'on appelle antagoniſte, il arrive que les eſprits animaux eſtant determinez par le changement que le mouvement de ce premier excite dans le cerveau, à couler dans ſon antagoniſte, où il y a des valvules de communication de l'un à l'autre, ils ouvrent le paſſage aux eſprits qui ſont dans le muſcle qui s'eſt mû le premier, & les font entrer dans celuy-cy, ils ferment en meſme temps l'iſſuë à ceux qui deſcendent du cerveau dans ce dernier : de là vient qu'il s'acourcit à meſure qu'il s'enfle, & que le premier s'alonge à meſure qu'il ſe deſenfle, & l'on juge facilement que ſi cela arrive ſucceſſivement, le corps doit eſtre tranſporté d'un lieu en un autre : or toutes les fois que ce chien aura faim (en prenant ce mot pour le ſeul mouvement qui ſe fait dans l'eſtomach & en ſuite dans le cerveau) il ſera neceſſairement tranſporté de côté & d'autre. Si vous ajoûtez à cela que plus cet animal manquera d'alimens, plus de parties acides entreront dans l'eſtomach, le ſang en con-

tenant davantage ; car par les fréquentes circulations elles ſe developent & s'éguiſent en heurtant les unes contre les autres, vous trouverez que la faim de cet automate doit augmenter à meſure qu'il aura plus de beſoin d'alimens, ce qu'il ſera qu'il ſera plus fortement diſpoſé à eſtre meu vers differens endroits, & à en aller chercher.

Suppoſons aprés cela que ce chien trouve du pain dans ſon chemin, il eſt certain par le raport qu'il y a entre luy & tous les corps qui luy peuvent être utiles, que l'impreſſion que cet aliment fera ſur ſes yeux en ébranlant les filets des nerfs optiques, doit eſtre portée dans le cerveau, où elle fera des ouvertures qui donneront paſſage aux eſprits animaux pour couler dans les muſcles dont l'action doit aprocher le chien du pain, d'abord qu'il ſera arrivé prés de cet aliment les rayons qui continuent d'agir ſur le cerveau par les yeux, le trouvant un peu differemment diſpoſé par le changement de figure de l'œil qui s'alonge à meſure que l'objet eſt plus proche, ou les particules qui s'exhalent du pain entrant dans le nez avec

l'air de la reſpiration plus abondamment qu'auparavant, obligent les eſprits d'entrer dans les muſcles qui ſervent à remuer les machoires & à avaler les alimens.

Vous comprendrez aiſément que ce mouvement des machoires preſſant les glandes qui contiennent la ſalive & qu'on appelle pour ce ſujet, ſalivales, elle eſt exprimée dans le palais où ſe mêlant avec ce pain elle ſert à en faire la premiere diſſolution.

Ce que je viens de dire ne paroîtra pas difficile, ſi outre le raport qu'a cet automate avec tous les autres corps qui l'environnent, on remarque auſſi qu'il y a une tres-grande harmonie entre toutes les parties dont il eſt compoſé, qui fait que le cerveau s'ouvre ſi à propos pour procurer à ce chien toutes les choſes dont il a beſoin pour ſon entretien.

Il pourroit arriver que cet animal ne trouvant rien ſur ſon chemin ſe detournât pour entrer dans quelque maiſon voiſine où il y auroit de la viande, parce que les petites parties qui s'en exhalent continuellement par l'impreſſion qu'elles feront ſur ſon nerf

olfatif & en ſuite dans le cerveau, le diſpoſeront à entrer où eſt la viande plûtôt qu'ailleurs, & comme une eſpece de corde le tireront de ce côté là.

Si nous conſiderons en ſuite ce que devient ce pain, nous le trouverons mêlé dans l'eſtomach avec quelque reſte des alimens precedens, qui eſtant demeurez engagez dans les plis de ſa membrane interieure ſe ſont aigris & ſervent avec le ſuc acide, dont j'ay parlé, à exciter une douce fermentation, par laquelle les viandes commencent à être digerées & reduites en une eſpece de chrême griſâtre qu'on appelle chyle. Cette verité peut être confirmée par l'exemple de mille liqueurs qu'on a dans la chymie & qui boüillonnent d'abord qu'on les mêle enſemble.

Le diaphragme ſe hauſſant & ſe baiſſant ſucceſſivement dans châque reſpiration, preſſe l'eſtomach qui eſt au deſſous, & oblige le chyle à couler dans les inteſtins qui n'en ſont qu'une continuation, la même preſſion exprime la bile, qui eſt dans la veſicule du fiel, dans le boyau appellé *duodenum* où elle excite une nou-

velle fermentation en ſe mêlant avec le chyle, par le moyen de laquelle ce ſuc nourricier acheve de ſe demêler des parties groſſieres dont il eſtoit encore chargé, apres quoy les plus ſubtiles gliſſent & s'inſinuent dans un nombre infini de petites veines; dont les branches viennent aboutir aux inteſtins, & deſquels le mouvement vermiculaire exprime & fait couler vers le fondement les parties groſſieres & terreſtres qui n'avoient pas pû paſſer par les pores qui menent aux veines lactées, ces veines par differens conduits portent le chyle juſques dans la veine cave, où circulant avec le ſang il en aquiert la forme inſenſiblement : & c'eſt par ce moyen que les parties de cette liqueur, qui ſervent à la nourriture & à la formation des eſprits animaux ſont reparées : ſi bien que de cette façon cet automate peut ſubſiſter quelque temps.

Lors que les fonctions continuelles où les eſprits animaux ſont employez en auront diſſipé une grande quantité, en ſorte que le ſang ne ſoit plus capable d'en fournir ſuffiſamment pour tenir les parois des ventricules du cer-

veau écartées & les filets des nerfs tendus, celles-là s'affaiſſeront infailliblement, & ceux-cy s'entrelaſſeront; ce qui fera que les objets exterieurs ne pourront plus tranſmettre leur action dans le cerveau, & ce chien dormira pour lors juſques à ce qu'il ſe ſoit formé de nouveaux eſprits animaux, qui le mettent dans l'eſtat precedent qu'on nomme veille.

Tout ce que je viens de dire eſt fort clair, & la plus-part de ceux qui ſont tant ſoit peu verſez dans l'anatomie en ſont convaincus, ſi bien que pour toutes les actions que je viens d'expliquer, qui regardent la digeſtion & la nourriture, il ne faut ſuppoſer aucune penſée, comme nôtre experience en fait foy, ces choſes ſe faiſant dans nous ſans que nôtre volonté puiſſe l'empêcher ou le commander. Preſentement ſi nous conſiderons la diverſité de tous ces mouvemens, leur ordre, leur juſteſſe, la diſpoſition admirable & l'arrangement merveilleux des parties qui y concourent, la ſubordination qu'elles ont entre elles, & le ſecours mutuel qu'elles ſe donnent. Si nous examinons en ſuite comment ce pain a eſté

mâché, avalé, changé en chyle, pouſſé dans les inteſtins, purifié, ſubtiliſé & conduit juſques dans le cœur pour être converti en ſang & enfin en chair, aſſeurément nous aurons des grands ſujets d'étonnement, & ſi nous ne developons aſſez bien la maniere dont toutes ces choſes ſe font, & que nôtre experience ne nous convainquît pas que nôtre ame n'y a nulle part, on ne manqueroit point d'attribuer le tout à un principe connoiſſant qui ſceut les parties du corps qui ont beſoin de nourriture, & qui ne leur en envoyât préciſement que celle qui leur eſt propre, qui ſeparât quand il le faudroit le ſubtil d'avec le groſſier, qui fit filtrer le ſang dans les reins pour en tirer les ſeroſitez, qui portât dans le cerveau les parties les plus ſubtiles pour en former des eſprits animaux, qui taillât, qui diviſât & qui convertit en chyle les alimens dans l'eſtomach, qui les fit deſcendre dans les inteſtins, & de là paſſer dans les veines lactées pour être portez au cœur, qui le fit boüillonner un certain temps, & n'en laiſſât entrer & ſortir qu'une certaine quantité à la fois, qui bouchât & ouvrît exacte-

ment les paſſages deſtinez à cét uſage, & qui fit enfin revenir le chyle converty en ſang des extremitez du corps dans le cœur pour s'y échauffer derechef & continuer à vivifier toutes les parties du corps.

Effectivement la conſideration de toutes ces actions conduites avec tant d'induſtrie, & ménagées avec un ſi grand artifice par la ſeule harmonie des parties qui compoſent cet automate ſi artiſtement formé, & dont tous les reſſorts ſont diſpoſez avec tant de ſymmetrie, qu'on ne peut rien concevoir de mieux penſé & de plus delicatement travaillé, cette conſideration, dis-je, ne nous perſuade-t-elle pas que puis qu'il n'eſt beſoin d'aucune ame pour toutes ces choſes, il n'en faut aucune auſſi pour tous les autres mouvemens que fait ce chien, qui en verité ne ſemblent pas demander plus de connoiſſance que ceux que je viens d'expliquer? Mais la cauſe pour laquelle nous nous deſabuſons plus facilement à l'égard de certains mouvemens qu'à l'égard de certains autres, eſt que les actions dont je viens de parler, ne ſont pour la plus-part accompagnées dans nous d'aucune penſée ;

celles au contraire dont on parlera immediatement aprés ne ſont jamais dans nous pour l'ordinaire, ſans eſtre devancées, accompagnées, ou ſuivies de quelque penſée, ce qui nous diſpoſe & nous porte à croire que comme les mouvemens ſont dans les Bêtes, les penſées y ſont auſſi comme dans nous.

Il eſt à propos, avant que de paſſer outre, de nous rendre la diſpoſition du corps familiere, & pour eſtre plus perſuadez que c'eſt une veritable machine, nous pouvons comparer le corps de noſtre chien à des orgues, car nous trouverons d'abord que les poulmons en ſont les ſoufflets. le cœur & les arteres carotides & cervicales tiennent lieu de porte-vent, les nerfs & les muſcles ſont les tuyaux, le diaphragme tient la place de celuy qui remuë les ſoufflets & les fait remplir d'air, les objets exterieurs peuvent ſervir d'organiſte; car ſuivant les touches differentes qu'ils remuent, c'eſt-à-dire, ſuivant les differens nerfs ſur leſquels ils font impreſſion, ils font ouvrir diverſes ſoûpapes, à ſçavoir divers pores dans le cerveau, par où le vent, c'eſt-à-

dire les eſprits animaux venant à couler dans des tuyaux ou des nerfs differens, excitent des ſons ou des mouvemens divers.

On peut encore trouver un ſecond organiſte dans cét animal, ſçavoir les eſprits animaux qui étant capables d'étre diverſifiez en mille manieres, ſuivant la difference du ſang dont ils auront eſté formez, peuvent enſuite ſuivant leur groſſeur, leur figure, leur mouvement, leur grande ou petite quantité, entrer differemment dans le cerveau, s'ouvrir divers pores, & coulant dans certains muſcles cauſer pluſieurs mouvemens dans ce chien, dont on ne remarquera au dehors aucune cauſe apparente, comme il arrive dans les orgues de Verſailles, qui ſans organiſte joüent differentes chanſons, ſuivant que l'eau eſt differemment menagée.

Il faut encore remarquer avec ſoin, & nous en reſſouvenir dans la ſuite, que le cerveau étant d'une ſubſtance molle, eſt capable par conſequent de recevoir & de retenir les impreſſions que les objets exterieurs y font, leſquelles ne conſiſtent peut-être que dans la facilité, que les pores du cer-

veau, qui ont été ouvers par leur moyen, conſervent à s'ouvrir de la meſme maniere, ou d'eux-mêmes, ou par le cours fortuit des eſprits animaux, comme il arrive à un livre qu'on a ouvert pluſieurs fois dans le meſme endroit : ou bien ces impreſſions ne ſont autre choſe que les traces & les veſtiges que les eſprits animaux laiſſent entre les fibres du cerveau en abaiſſant les poils qui ſont heriſſez par deſſus, de meſme qu'un homme qui paſſe dans un pré couvert d'herbe fait une eſpece de ſentier qui dure quelque temps, & qu'il peut meſme ſi fort frayer qu'il ne s'effacera plus ; outre qu'on aura plus de facilité à y paſſer la ſeconde fois que la premiere, & la troiſiéme que la ſeconde, & ainſi de ſuite.

Maintenant ſi nous conſiderons le grand nombre d'impreſſions & la prodigieuſe quantité de traces qui doivent eſtre dans le chien dont nous parlons, pour peu qu'il ait déja veu, nous ne nous étonnerons plus s'il fait pluſieurs démarches qui ſemblent indifferentes & deſquelles nous penſons qu'il n'y peut avoir d'autres cauſes qui puiſſent le determiner qu'une

ame : car comme une infinité de cauſes peuvent concourir à ce que le cerveau s'ouvre dans les meſmes endroits où il l'a eſté à la preſence des objets, il faudra que ce chien faſſe les meſmes choſes qu'il avoit faites à leur preſence. De plus les pores ne s'ouvrant pas toûjours de la meſme maniere, ou ceux qui sont voiſins s'ouvrant en meſme temps, les eſprits animaux y couleront, ou avec plus ou avec moins de force, ou plus ou moins abondamment, & de cette ſorte penetrant plus ou moins avant dans la ſubſtance du cerveau, ils iront aboutir dans des nerfs ou des muſcles differens, & ainſi ils produiront des mouvemens dont on ne pourra donner aucune cauſe preciſe & déterminée; car comme vous voyez, ils n'en auront d'autre que le ſeul hazard, & comme ces choſes peuvent être variées d'une infinité de façons, ces mouvemens pourront varier de meſme.

Enſuite il faut bien remarquer que quand deux objets agiſſent enſemble, leurs traces s'uniſſent ordinairement, c'eſt à dire que les eſprits animaux qui par l'impreſſion de ces

deux objets ont coulé entre differentes fibres du cerveau, pour aller enſuite enfler divers muſcles, venant à ſe croiſer dans leur route ſe mêlent & n'ont plus qu'un courant, qui ne va aboutir qu'à un des deux endroits où les eſprits euſſent coulé ſans cette jonction. Il s'enſuit de là premierement qu'il n'en reſultera que les mouvemens qu'excitoit l'objet, dont l'impreſſion qui eſtoit la plus forte a prevalû ; ſecondement il n'arrivera aucun mouvement de ceux qui euſſent été produits par l'action de l'objet le plus foible, qui dans la ſuite, quoy qu'il ſoit ſeul, ne ſçauroit agir ſur le cerveau ſans exciter les mouvemens qui accompagnent l'action de celuy dont les traces ont eſté confonduës avec les ſiennes. Cette jonction d'eſpece (appellons ainſi doreſnavant ces traces confonduës) ſe fait auſſi tres-ſouvent, non ſeulement quand les eſprits animaux ſe croiſent dans leurs chemins, mais encore lors qu'ils coulent aſſez prés les uns des autres : car l'un de ces deux courans ébranlant en paſſant les parties voiſines de ſon lict, il oblige ſans doute l'autre à ſe mouvoir du meſme cô-

té, pour peu d'obſtacle qu'il rencontre dans ſon chemin, ſi bien que gliſſant vers l'endroit où ſe meut le premier, par la facilité qu'il y trouve cauſée par la ſecouſſe des parties qui ſont entredeux, ces deux eſpeces s'uniſſent. Cette jonction arrive en troiſiéme lieu quand les objets qui agiſſent en meſme temps ne cauſent des impreſſions differentes, que parce qu'ils ouvrent diverſement les mêmes pores, comme lors que celuy des deux qui agit avec plus de force les ouvre davantage & oblige par ce moyen une plus grande quantité d'eſprits animaux à y paſſer, ces eſprits auront infailliblement la force de penetrer plus avant ou plus en droite ligne dans la ſubſtance du cerveau & ſeront conduits dans d'autres muſcles, que ceux où le pouls ſera l'objet qui agira le plus foiblement, car comme il fera une moindre ouverture, les eſprits deſcendront en moindre quantité ou avec une determination differente, de là vient qu'ils iront enfler differens muſcles, mais d'abord que ces deux objets agiront en meſme temps, il eſt viſible que le plus fort l'emportera, & que de leurs deux eſ-

peces il ne s'en fera qu'une. Cette jonction peut arriver de beaucoup d'autres manieres, qu'il ſeroit ſuperflu de dire.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on explique la diſcipline des Animaux.

SUppoſé ce que l'on vient de dire dans le chapitre precedent, je ne vois rien de ſi facile à expliquer que ce qu'on appelle la diſcipline des animaux: car ſi je voulois preſentement dreſſer ce chien à ſe tenir ſur ces deux pieds de derriere, je ne ferois que l'arreſter moy-meſme quelque temps dans cette ſituation, pour procurer aux eſprits animaux un paſſage libre & aiſé dans ces parties, & afin que les pores qui les laiſſent échaper aquiſſent une grande facilité à s'ouvrir toûjours de la meſme maniere: outre cela quand cet animal iroit changer de poſture, je le menacerois d'un bâton, de ſorte que ſon cerveau eſtant naturellement diſpoſé pour s'ouvrir à cette

veüe aux endroits qu'il faut pour le faire arrêter, & l'empêcher de s'avancer vers le bâton, il n'y aura pas lieu de s'étonner s'il demeure ferme dans cette aſſiette, tellement que ſi je reïtere pluſieurs fois la même choſe, cette habitude deviendra ſi forte qu'il s'y tiendra aprés cela de luy-meſme.

Si l'on vouloit enſuite le faire danſer au ſon du violon, on n'auroit, quand il ſe tient ainſi debout, qu'à marcher devant lui en lui preſentant du pain, car il ſeroit diſpoſé à s'aprocher de cet aliment & à le ſuivre: que ſi en même temps l'on fait joüer du violon, l'eſpece du ſon de cet inſtrument & celle du pain ſe joindront ſi bien qu'aprés que l'on aura reïteré pluſieurs fois la meſme choſe, le ſeul ſon du violon ſera capable de faire danſer ce chien. Si je le voulois dreſſer à la chaſſe, je m'y prendrois à peu prés de la même maniere, car le battant quand il courroit ſur la perdrix dés qu'il l'auroit veuë, l'eſpece de cet oiſeau & celle des coups que je luy donnerois s'uniroient ſans doute; ſi bien qu'aprés que j'aurois reïteré la meſme choſe pluſieurs fois, la per-

drix feroit ſur luy la meſme impreſſion que le bâton ; & comme il s'arrête en voyant le bâton, de même il demeureroit ferme à la veuë de la perdrix au lieu de courir deſſus. Les autres moyens dont on ſe ſert dans ces rencontres reviennent à peu prés au même ; & ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les chiens qui naiſſent de deux autres qui ſont couchans, chaſſent ſans être dreſſez, puiſqu'ils ont bien ſouvent dans le cerveau les meſmes traces qu'avoient leur pere & leur mere, de la meſme maniere que les enfans naiſſent bien ſouvent avec des diſpoſitions aux maladies dont leurs parens ont eſté atteins.

Si je veux outre cela que ce chien faute quand je prononceray le nom du Roy de France, & qu'il aboye en entendant celuy du Roy d'Eſpagne, je tiendray un bâton tant ſoit peu élevé de terre & couché horizontalement, & en ſuite quand il aura bien faim je luy preſenteray du pain au delà du bâton en prönonçant en meſme temps les paroles à l'occaſion deſquelles je ſouhaitteray qu'il faute : il eſt clair qu'eſtant obligé de paſſer par deſſus le bâton pour venir manger

le pain, il ſautera dans cette rencontre, de là vient que ces deux eſpeces s'uniſſant, aprés qu'on aura fait la meſme choſe pluſieurs fois, ce chien ſautera en ſuite auſſi bien pour les ſeules paroles, qu'il ſautoit à la preſence du pain : ſi au contraire je le bats en prononçant le nom du Roy d'Eſpagne, il eſt ſeur qu'il aboyera, ce qu'il fera en ſuite toutes les fois qu'on prononcera les meſmes mots.

Je ne m'amuſe pas à raporter en détail toutes les autres manieres d'inſtruire les beſtes, car quiconque aura conceu ce que je viens de dire, n'aura nulle peine à comprendre la raiſon de ce qui arrive dans toutes les autres occaſions ; de ſorte que pour expliquer en quoy conſiſte la diſcipline des animaux, il ne ſera pas neceſſaire de recourir à une ame connoiſſante.

CHAPITRE XIX.

De l'inſtinct des Animaux.

ON developera ſans peine ce qu'on appelle inſtinct dans les animaux, c'eſt à dire certaines actions que toute une eſpece de Beſtes font naturellement, d'abord qu'on aura remarqué que cet inſtinct ſe raporte toûjours exactement à leur conſervation, car on verra delà qu'il ne peut conſiſter que dans la diſpoſition particuliere de leur cerveau quand elles naiſſent : ainſi un agneau fuit le loup, parce que la veuë de cette bête determine les eſprits animaux à produire ce mouvement par l'œconomie naturelle du cerveau de l'agneau, car il ne ſe pouvoit rien ordonner de mieux pour ſa conſervation, & de toutes les diſpoſitions que ſon cerveau pouvoit avoir du Createur, celle d'avoir des fibres qui s'écartaſſent facilement pour laiſſer couler les eſprits animaux dans les muſcles qui ſervent à l'eloigner du loup,

eſtoit la plus propre & la plus convenable que l'autheur de la nature pûſt luy donner.

Les fourmis en été ſont pouſſées par la chaleur du ſoleil à ſortir des fourmillieres, les grains qu'elles trouvent par l'impreſſion qu'ils font ſur elles les determinant à les prendre & à leur oſter en ſuite le germe : & lors qu'on dit que ces petits animaux en uſent ainſi pour empêcher que le blé ne ſe corrompe en pouſſant un épi, on doit entendre la meſme choſe que quand on aſſûre que l'éguille d'une montre ſe meut fort lentement pour demeurer préciſement une heure à parcourir l'eſpace qu'il y a d'un chiffre à l'autre, & s'accorder par ce moyen avec le ſoléil : car comme cette façon de parler ne nous porte pas à croire que cette éguille agiſſe par connoiſſance, mais que nous pretendons ſeulement dire qu'elle a eſté ainſi diſpoſée par l'horloger ; de meſme dans les fourmis nous ne devons penſer à autre choſe ſinon qu'elles font tout ce que nous voyons, parce que l'ouvrier qui les a produites les a diſpoſées de cette ſorte.

Il n'eſt rien aſſeurement de ſi mer-

veilleux que ce que font les abeilles, car premierement elles choiſiſſent un Roy qu'elles accompagnent par tout:

——— ——— ——— * *& omnes*
Circundant fremitu denſo, ſtipant que frequentes.

Elles ont pour luy une veneration qui va juſques à l'excez.

Præterea regem. non ſic Ægyptus & ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaſpes
Obſervant.

Elles vivent en commun & leurs ruches ſont comme une petite ville qu'elles gouvernent avec une tres-grande police:

——— ——— *conſortia tecta*
Urbis habent, magniſque agitant ſub legibus ævum.

Les charges & les offices ſont admirablement bien départis chez elles, les unes ont ſoin de pourvoir aux vivres, les autres bâtiſſent les petites cellules, celles-là élevent les petits, & celles-cy font ſentinelle aux portes; quelques autres obſervent la diſpoſition de l'air pour preſager le beau

* Virgil. 4. *Georgicor.*

temps & la pluye, pluſieurs reçoivent les fardeaux des pourvoyeuſes, & quelques autres ont ſoin d'adminiſtrer la juſtice, & de chaſſer celles qui veulent vivre dans l'oiſiveté:

Namque alia victui invigilant, & fœdere pacto
Exercentur agris: pars intra ſepta domorum
Narciſſi lachrymam & lentum de cortice gluten
Prima favis ponunt fundamina, &c.
——— *alia, ſpem gentis, adultos*
Educunt fœtus, &c.
Sunt quibus ad portas cecidit cuſtodia ſorti,
Inque vicem ſpeculantur aquas, aut nubila cœli,
Aut onera accipiunt venientûm, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus à præſepibus arcent, &c.
——— ——— *grandævis oppida curæ,*
Et munire favos & dædala fingere tecta.

Elles ne manquent pas de charité envers les morts dont elles font les obſeques avec des pleurs & des larmes:

——— *tum corpora luce carentûm*
Exportant tectis, & triſtia funera ducunt.

Quelques-fois quand il s'agit de proceder à l'election d'un Roy la diſſenſion ſe met parmy elles, & il ſe forme d'abord deux partis, qui ne reſpirent que le ſang & le carnage; on les entend ſonner de la trompette, on les voit aſſembler & former des eſcadrons, elles éguiſent leurs petites épées, & vont aprés cela preparées à tout évenement à la tente de leur Roy, de là elles defient leur ennemy au combat, avec un courage qui leur fait mépriſer la vie & aller au devant d'une mort glorieuſe.

——— ——— ——— *& vox*
Auditur fractos ſonitus imitata tubarum;
Tum trepidæ inter ſe coëunt penniſque coruſcant,
Spiculaque exacuunt roſtris, aptantque lacertos,
Et circa regem, atque ipſa ad prætoria denſæ
Miſcentur, magniſque vocant clamoribus hoſtem,
Ingentes animos angusto in pectore verſant,

Pulchramque petunt per vulnera mortem.

On raconte encore pluſieurs choſes ſurprenantes des abeilles, dont l'explication n'eſt pas difficile.

Ariſtote donne la raiſon pourquoy elles ſemblent choiſir un Roy, qu'elles ſuivent & qu'elles eſcortent toûjours, en diſant qu'il n'y a qu'un ſeul mâle dans chaque eſſain, de là vient que l'impreſſion qu'il fait ſur elles, ou par les yeux, ou par les oreilles, ou par les narines, ou par quelque choſe d'analogique, les oblige à faire tout ce qu'elles font à ſon égard.

Elles ſont determinées par le ſuc des fleurs qu'elles ont ſuccées, par la preſence de leurs compagnes, & principalement par les diſpoſitions naturelles de leur cerveau, à bâtir de petites cellules, qui ſont toûjours exagones & rangées de la même façon, ſi bien que cette uniformité dans leur maniere d'agir dans laquelle on obſerve toûjours le même ordre, la même regularité & les meſmes circonſtances, nous perſuade qu'elles n'ont pas plus de beſoin d'une ame connoiſſante pour conduire tous les mouvemens que je viens de raporter, qu'un arbre pou-

pouſſer des feüilles & des fleurs au printemps avec un artifice incomparable, pour produire des fruits en été ou en automne qui contiennent pour la plus-part en abregé & en racourci tout l'arbre dont ils ſont ſortis, & pour ſe repoſer enfin tout l'hiver comme dans un long ſommeil, afin de reprendre des forces & de la vigueur, pour recommencer leur travail au printemps ſuivant.

Mais, dira t-on, ces differens emplois que les abeilles partagent entre elles ne partent-ils point d'une connoiſſance? Je réponds que non : les plus vieilles ont ſoin, pour ainſi dire, du dedans de la maiſon, parce que la foibleſſe de l'âge faiſant que les eſprits & le ſang, ou quelque choſe qui en tient la place, manquant de chaleur ne les porte plus à ſortir de leurs ruches pour aller à la proviſion, mais au contraire cette diſpoſition les rend propres à bâtir leurs cellules, ainſi que le printemps diſpoſe les arbres à pouſſer des fleurs l'été, l'automne des fruits, & l'hiver à ſe repoſer.

Le ſoin qu'elles ont d'enſevelir les morts hors de leurs ruches provient de la mauvaiſe odeur qui s'en exhale, la-

quelle determine celles qui ſont en vie aux mouvemens neceſſaires pour cet effet, comme une plus grande ou une plus petite chaleur du ſoleil oblige les fruits à meurir plûtôt ou plus tard : car pourquoy eſt-ce qu'une montre ſonne le reveil à l'heure que l'on veut, ſi ce n'eſt parce qu'on l'a montée d'une certaine façon ; il n'eſt donc pas beſoin de chercher dans les abeilles une cauſe differente de l'organiſation que l'Autheur de la nature leur a donnée.

Cette ſage prevoyance & cette precaution merueilleuſe qu'elles ont de ne manger en hiver que tres peu & dans la derniere extremité, pour ne manquer jamais tout-à fait d'alimens, vient de la rigueur de la ſaiſon qui diminuë le mouvement du ſang, bouche les pores du corps & fait que la tranſpiration n'eſtant pas ſi grande, peu de choſe ſuffit pour reparer ce qui ſe diſſipe continuellement.

Mais quoy, enfin dira quelqu'un cette juſtice qu'elles rendent ſi bien, cette oiſiveté punie ſi rigoureuſement, ces loix obſervées avec tant d'exactitude, tout cela ne part-il pas de quelque intelligence? Tout cela part veritablement d'une intelligence, mais qui eſt

dans l'ouvrier & non pas dans l'ouvrage : car les abeilles chaſſent les bourdons qui mangent ſans travailler, parce que ceux-cy ne leur reſſemblent pas & en ſont meſme beaucoup differens, ſi bien que l'impreſſion qu'ils font ſur elles les porte au mouvement qu'il faut pour ce ſujet, de la meſme façon qu'un aymant en repouſſe un autre quand il luy eſt preſenté d'un certain côté.

Les combats qu'elles ſe livrent, la mort qu'elles ſouffrent, & l'ardeur qu'elles font paroître dans leur travail quand leur Roi les viſite; ces fonctions dis-je, viennent à l'occaſion de deux mâles qui ſe rencontrent dans un eſſain ; car ſuivant leur different temperament ou la diverſité de leurs deux Roys, elles ſont excitées les unes à ſuivre celui-cy & les autres celui-là, de la même maniere que nous voyons tous les jours entre les hommes, les uns aimer une perſonne que les autres haiſſent; ce qui ne part pas immediatement de l'ame; mais des impreſſions differentes que la meſme perſonne fait dans deux cerveaux differemment diſpoſez. Et comme nous experimentons nous meſmes que le bruit d'un tambour ex-

cite dans nous independemment de l'ame certains mouvemens qui nous portent à des actions hardies, de même dans les abeilles, le bruit que l'on excite dans ces rencontres pour les rassembler les oblige à produire tous ces mouvemens que nous faisons en nous batant. Quand leur Roy fait sa visite, la disposition qu'il introduit dans leur cerveau, fait couler les esprits animaux avec plus d'abondance dans le cœur, de là vient que le sang s'y échauffe davantage & communique ensuite plus de chaleur à toutes les parties, & c'est de là que procede l'ardeur qu'elles témoignent pour lors, de la mesme façon que nous experimentons que certains objets allument par leur presence un feu dans nôtre cœur & excitent dans nous quelques mouvemens independans de nôtre volonté, comme il arrive dans toutes les passions.

D'abord que l'hiver aproche, les hirondelles passent les mers pour se garantir de la rigueur du froid, le retour ensuite de la belle saison les rameine pour nous annoncer la venuë du printemps, & mesme elles ne manquent jamais de revenir dans

la meſme maiſon & au même nid qu'elles avoient l'année precedante, pour n'étre pas obligées de travailler ſur nouveaux frais.

Tout cela, dira-t-on, ne prouve-t-il pas qu'elles ſentent venir l'hiver & qu'elles ſçavent qu'il ne fait point de froid pour lors dans les pais où elles vont hiverner, comme auſſi que la chaleur y eſt inſuportable dans le printemps, au lieu qu'elles n'eſt pas de beaucoup prés ſi grande chez nous? car autrement qui les determineroit à tous ces changemens ſi proportionnez & ſi conformes à leurs uſages.

Aſſurément ſi les hirondelles connoiſſent tout cela, elles ſçavent fort bien le ſyſtême du monde, la temperature de l'air dans les differens pays, & la diſpoſition en particulier de la terre à l'égard des plantes.

Mais au contraire faut-il une connoiſſance dans une montre pour faire mouvoir l'éguille ſi regulierement & avec tant de raport aux uſages auſquels on l'a deſtinée, & pour la faire revenir dans douze heures au meſme point d'où elle eſtoit partie? Les orgues de Verſailles connoiſſent-elles pour produire des ſons ſi harmonieux

& une ſi agreable melodie ? aſſurément ni l'un ni l'autre ne connoiſſent pas & toute l'intelligence eſt dans l'ouvrier.

Quand l'hiver commence chez nous il eſt hors de doute que le changement qui arrive dans la chaleur de l'air cauſe une alteration notable dans les corps vivans, & elle eſt telle dans les hirondelles qu'elle les determine aux mouvemens neceſſaires pour paſſer la mer; de meſme que la diſpoſition que l'on introduit dans une montre en la montant, oblige l'éguille & toutes les autres pieces à ſe mouvoir ſeize heures par exemple & non pas davantage.

La chaleur devenant exceſſive dans les contrées où ces oiſeaux ſont allez, elle les monte, pour ainſi dire, derechef, & les fait revenir preciſément dans les lieux qu'ils avoient quittez l'année d'auparavant plûtôt qu'ailleurs, parce que les eſprits ont beaucoup plus de facilité à couler dans les nerfs & dans les muſcles, dont le mouvement les y conduit, que nulle autre part, par l'habitude que les hirondelles ont contractée d'aller vers ces endroits là, de la meſme manie-

re que quand nous avons accoûtumé d'aller ſouvent en quelque lieu à une certaine heure, nous n'avons qu'à nous determiner à prendre cette route & faire le premier pas, aprés lequel, quoy-que nous penſions à toute autre choſe, nous pourſuivons pourtant dans le meſme chemin, ou tout ainſi que le boucher dont on a déja parlé ſe levoit en dormant, tuoit & écorchoit ſes moutons, à cauſe que l'habitude qu'il avoit contractée ſur cela étoit ſi grande, & les tuyaux qui menoient les eſprits dans les muſcles dont l'action produiſoit ces divers mouvemens étoient ſi ouverts, & les routes qui conduiſoient à ces tuyaux ſi frayées, que la nuit pendant le ſommeil les eſprits repaſſoient par les meſmes pores dont l'entrée leur étoit preſque libre, de là vient que le boucher reïteroit les meſmes actions qu'il avoit faites pendant la veille.

Quiconque penſera bien à ces choſes n'aura nulle peine à comprendre la raiſon de tout ce qui arrive dans les animaux, ſans qu'aucune connoiſſance y intervienne. Et qu'on ne nous oppoſe point que les hirondelles ne pourroient pas ſe reſſouve-

nir du chemin qu'elles ont tenu ſi elles n'avoient une ame, puiſque cette circonſtance favoriſe beaucoup nôtre ſentiment, & doit convaincre qu'elles n'en ont aucune : car dés que les pilotes ont perdu la terre de veuë & que les étoiles, ou quelque autre choſe de ſemblable, leur deviennent inutiles, à quoy leur ſert leur eſprit pour ſe reſſouvenir des chemins qu'ils ont tenu ſur la mer. On ne fraye ſur l'eau aucune route qui ſubſiſte, & dont les traces puiſſent une ſeconde fois nous la remettre en memoire ; ce qui eſt encore plus veritable dans l'air : & l'ame des hirondelles, ſi elles en avoient une, ne pourroit nullement ſe reſſouvenir des routes qu'elles ſuivent dans l'air, de ſorte que comme les mariniers ſe ſervent d'une bouſſole pour regler leur courſe, de même à peu prés la difference qui ſe trouve dans la temperature de l'air guide les hirondelles & leur ſert comme de bouſſole.

Cela paroîtra tres-croyable dés qu'on aura pris garde que certaines perſonnes qui ont coûtume de ſe faire ou ſaigner, ou purger à l'entrée du printemps, ſe ſentent indiſ-

poſées ſi elles y manquent une fois ; ſi bien que la machine de leur corps ſe trouve montée, pour ainſi dire, d'an en an de la même maniere. Avec combien de regularité la mer ſuit-elle le mouvement de la lune & ſon paſſage ſous le meridien ? Pourquoy nous étonnerons-nous donc que les hirondelles ſuivent ainſi les ſaiſons & qu'elles ſouffrent des revolutions ſi reglées?

CHAPITRE XX.

De la nature des paſſions dans les hommes, & de ce qu'elles ont de commun avec celles des Bêtes.

POur concevoir avec moins de peine tout ce que l'on a dit juſques icy & tout ce que l'on dira dans la ſuite, il eſt important d'examiner les divers mouvemens que les paſſions excitent en nous, & de tâcher de bien diſtinguer ceux qui peuvent provenir de l'ame de ceux que fait naître la ſeule diſpoſition organique du corps.

Il eſt aſſûré que les paſſions chez nous ne ſont que des émotions de l'ame qu'elle raporte à elle même, cauſées & entretenuës par le mouvement des eſprits animaux.

Il eſt conſtant auſſi que chaque paſſion eſt accompagnée & ſuivie de quelques agitations particulieres du corps, leſquelles en ſont des ſuites neceſſaires & inſeparables.

Dans la joye, par exemple, on ſent une douce chaleur, non ſeulement dans la poitrine, mais meſme dans tout le corps, l'appetit diminuë, le pouls augmente, &c.

Dans la triſteſſe au contraire le pouls eſt beaucoup affoibli, & l'on ſent autour du cœur comme des liens qui le ſerrent & des glaçons qui le gélent.

Dans l'amour, quand cette paſſion eſt ſeule, ce qui arrive rarement, l'appetit augmente, la poitrine eſt échauffée d'un feu agreable, & le pouls s'éleve quoy qu'avec inegalité.

Dans la haine on perd l'appetit, le pouls eſt tres-inégal, & l'on reſſent autour du cœur une chaleur acre & piquante, entremêlee de froideurs facheuſes, &c.

Le desir met tous les organes du corps en action, & les disposé au mouvement.

Si pour trouver la cause veritable de tous ces mouvemens qu'on ne peut point attribuër à l'ame, puis qu'ils naissent sans sa participation, qu'ils continuent sans ses ordres & qu'ils perseverent même contre sa volonté, nous remontons jusques à l'origine des premieres passions, dont un homme peut avoir été attaqué, nous trouverons que rien n'a été capable d'en avoir excité dans nous, que ce qui étoit ou avantageux, ou nuisible à nostre corps.

Car lors qu'un enfant est dans le ventre de sa mere, & que la machine de son corps est suffisamment ébauchée pour que le cœur puisse avoir communication avec le cerveau, & le cerveau par le moyen des nerfs avec les autres parties qui commencent à estre formées : si pour lors, dis-je, un sang loüable & propre pour la nourriture passe dans son cœur, il s'en formera des esprits qui montant dans le cerveau le disposeront à laisser couler beaucoup de ceux qu'il contient dans les parties qui fourniſſent du sang au cœur, afin de l'exprimer & d'en pousser vers cette

partie en plus grande abondance. Ces meſmes eſprits deſcendant en meſme temps en plus grande quantité vers les orifices du cœur les élargiſſent, d'où il eſt facile de voir qu'il y entrera plus de ſang, lequel ſouffrant une plus grande fermentation, fera augmenter le pouls; mais comme ce ſang ſera pouſſé enſuite plus abondamment & avec plus d'agitation dans toutes les parties du corps, la chaleur doit eſtre plus grande par tout.

Si l'on ſuppoſe preſentement qu'un eſprit ſoit uni à cette machine il eſt conſtant que s'intereſſant à tout le mal qu'elle recevra, cette bonne diſpoſition que les eſprits introduiſent dans le cerveau, & qu'il aperçoit infailliblement, luy donnera une penſée agreable & ſatisfaiſante, qui l'obligera à conſentir à toutes les determinations que les eſprits ont déja ſuivies, & qui ſont ſi avantageuſes pour entretenir le corps en bon état: les eſprits animaux que le ſang fournira, étant de meſme nature que les premiers, fortifieront la diſpoſition où eſt le cerveau, & conſerveront par conſequent dans l'ame ce ſentiment agreable, qu'on appelle joye.

Apres cela quiconque conſiderera que par la force de l'union qui attache l'ame & le corps, toutes les fois qu'une penſée & un mouvement ſe trouvent joints enſemble naturellement, ils ne ſe quittent plus, & l'un n'arrive jamais ſans l'autre, quiconque, dis-je, aura cela preſent à l'eſprit verra d'abord pourquoy cet enfant, dont nous parlons, étant devenu homme n'a jamais de joye par quelle cauſe que ce ſoit que les eſprits animaux ne prennent le même cours qu'ils ont pris la premiere fois qu'il a été touché de cette paſſion, & qu'ainſi il ne ſente dans tout le corps une douce chaleur, une élevation de pouls, &c. ſi bien qu'il eſt aiſé de voir & important de remarquer que tous ces mouvemens ne dependent aucunement de l'ame & qu'ils arriveroient tout de même quand elle n'y ſeroit pas. Enſuite ſi l'on ſuppoſe qu'un ſuc tres-propre pour être converti en ſang vient à paſſer par le cœur de cet enfant les eſprits qui en ſeront tirez feront ouvrir le cerveau aux endroits propres à leur donner paſſage dans les parties qui conduiſent le chyle au cœur, pour y en faire couler davantage, or cette abondance d'eſ-

prits dans ces parties les échauffera ſans doute, & le chyle qui entre en plus grande quantité dans le cœur y cauſant une plus forte ebullition augmentera la grandeur du pouls, les eſprits qui monteront ſans ceſſe dans le cerveau l'entretiendront dans la diſpoſition où il ſera, & le chyle ſéjournant tres-peu dans l'eſtomach & dans les autres conduits qui le portent au cœur, l'appetit augmentera. Une ame outre cela ne ſçauroit eſtre unie à ce cerveau ſans eſtre avertie de la bonté du chyle par l'impreſſion que les eſprits y font; & ſans qu'elle s'uniſſe de volonté à ce ſuc, & conſente par conſequent à toutes les choſes qui peuvent ſervir à le faire continuer de paſſer par le cœur pour eſtre changé en ſang, & devenir partie du corps. Ainſi aprés ce que l'on a dit plus haut, cet homme n'aura plus aucune penſée d'amour dans tout le cours de ſa vie, quelque objet qu'il puiſſe avoir, que les eſprits ne prennent les mêmes routes, & que l'on n'obſerve dans le corps toutes les alterations que l'on vient de rapporter au ſujet de l'amour, ce que l'experience confirme tous les jours.

Si au contraire le cœur reçoit par

les veines lactées un ſuc trop groſſier & plus propre à éteindre qu'à nourrir la chaleur naturelle, alors par le rapport & la ſubordination merveilleuſe des parties pour la conſervation de tout le corps, les eſprits qui ſe formeront ouvriront des pores dans le cerveau, par où venant à couler ils iront étrécir les tuyaux par leſquels le chyle eſt pouſſé au cœur, ce qui fera beaucoup diminuer l'appetit, ils deſcendront auſſi en partie dans les nerfs qui vont aboutir à la rate & à la veſicule du fiel pour exprimer vers le cœur à la place du chyle le ſuc qu'elles contiennent, il arrivera de là par la difference de ces deux liqueurs que quand la bile, qui eſt tres-inflammable, y entrera, elle s'échauffera extraordinairement, ce qui fera ſentir une chaleur acre & fâcheuſe, & cauſera une élevation conſiderable dans le pouls. Le ſuc que la rate envoye paſſant enſuite, le pouls diminuera beaucoup & la froideur ſuccedera parce que cette liqueur n'eſt pas propre à ſe rarefier. Les eſprits qui ſe formeront du mêlange de ces deux liqueurs entretiendront dans le cerveau la diſpoſition que les precedens y avoient introduite, & une ame y étant

unie s'appercevra infailliblement du mauvais ſuc que l'eſtomach fournit au cœur, & elle s'en ſeparera de volonté, ſouhaittant tout ce qui peut empêcher qu'il n'en vienne plus de ce côté-là, ce qui ne ſervira pas peu à fortifier le cerveau dans la diſpoſition où il eſt, de ſorte qu'aprés cela dans tout le cours de la vie cet enfant devenu homme ne concevra jamais de haine pour quoy que ce ſoit, que les eſprits ne prennent la meſme route, & que le corps ne ſouffre les mêmes changemens que l'on vient de dire: ce que l'experience confirme, & pourtant comme tout le monde voit, l'ame n'y a point de part.

De plus, ſi le ſang qui circule dans ce corps ne ſuffit pas pour fournir à tous ces beſoins, le nerf de la paire vague dont on a parlé, qui s'implante au cœur n'étant pas ſi fort ébranlé & moins d'eſprits montant au cerveau, il en deſcendra moins auſſi dans le cœur, ſi bien que ces orifices ſe retreciront, ſa chaleur s'affoiblira, & le pouls auſſi par conſequent, tellement que ſi une ame ſe trouve unie à ce corps, eſtant informée du mauvais état où il eſt par l'impreſſion que le cerveau recevra, el-

le en aura ſans doute une penſée fâcheuſe, & reſſentira autour du cœur comme des glaçons qui le gélent, & des liens qui le ſerrent. La même choſe arrivera dans toutes ſes autres penſées de triſteſſe. L'on n'avertit pas icy que tous ces mouvemens ne dependent que de la diſpoſition des parties du corps, cela eſt trop clair.

S'il arrive aprés que cet enfant ſera né, que quelque objet ou utile ou nuiſible à ſon corps agiſſe ſur ſon cerveau, il le fera ſans doute ouvrir dans des endroits par où les eſprits animaux couleront dans les muſcles de la pluſpart des parties qui ſervent aux mouvemens par leſquels le corps eſt tranſporté d'un lieu en un autre, ils deſcendront auſſi dans le cœur, pour en élargir les orifices & faire que le ſang rentrant plus abondamment fourniſſe plus grande quantité d'eſprits animaux pour eſtre employez aux actions neceſſaires pour s'approcher ou pour s'éloigner de cet objet, & l'ame qui ſera dans ce corps voulant être unie à cet objet, ou en être plus ſeparée, diſpoſera encore mieux les eſprits animaux à couler où ils alloient auparavant.

Ce que l'on vient de dire eſt ſi vray

que même quand nous ſouhaittons quelque choſe pour la poſſeſſion de laquelle les mouvemens du corps ne ſervent de rien, nous ne laiſſons pas de nous ſentir fortement diſpoſez à nous mouvoir, & il faut faire effort pour s'en empeſcher.

On n'aura aucune peine maintenant à diſtinguer dans les paſſions ce qui ſe tient du côté de l'ame d'avec ce qui ſe tient du côté du corps, car on verra clairement que ces penſées confuſes que nous avons de joye, d'amour, de haine, de triſteſſe & de deſir, ne font que pouſſer & incliner l'ame à conſentir aux actions auſquelles les mouvemens des eſprits ont diſpoſé le corps, leſquels ne laiſſeroient pas d'arriver, quand meſme nous n'aurions aucune ame; ſi bien que nous pouvons aſſeurer que ce qui eſt de ſon côté n'eſt pas la cauſe des mouvemens qui accompagnent les paſſions, mais qu'au contraire ce ſont les agitations differentes des eſprits qui cauſent ces penſées dans l'ame: en ſorte que ſi l'on ne veut les enviſager que du côté du corps on pourra les definir des impreſſions du cerveau qui ſe raportent toûjours au bien du corps, cauſées, fortifiées

& entretenuës par le mouvement des eſprits : & en ce ſens on peut les attribuer aux Bêtes.

La joye, par exemple, dans les animaux n'eſt qu'une impreſſion du cerveau cauſée par le mouvement des eſprits, lorſque leur corps eſt bien diſpoſé.

La triſteſſe au contraire eſt une diſpoſition introduite dans le cerveau par les eſprits animaux quand le ſang ne paſſe pas aſſez abondamment par le cœur.

L'amour eſt un ébranlement du cerveau par les eſprits animaux, à l'occaſion d'un ſuc loüable qui vient de l'eſtomach.

La haine eſt une impreſſion produite par le mouvement des eſprits à l'occaſion du mauvais chyle qui ſe mêle avec le ſang.

Le deſir enfin n'eſt qu'une diſpoſition introduite dans le cerveau par l'action des objets qui ſont en état de nuire ou d'être utiles aux Bêtes.

Ne peut-on pas dire auſſi que l'admiration dans elles n'eſt autre choſe que la diſpoſition qu'un objet rare & extraordinaire produit dans leur cerveau, par le moyen de laquelle

preſque tous les eſprits ſont determinez à couler dans les organes, par où cet objet a agi, & à abandonner de cette façon les autres parties?

Si l'on fait enſuite reflexion que le rire eſt cauſé quand les poulmons étant vuides d'air, quelque paſſion d'amour ou de joye venant à pouſſer dans le ventricule droit du cœur plus de ſang qu'à l'ordinaire, il s'y échauffe davantage, & entrant enſuite dans les poulmons avec beaucoup plus de force & d'abondance, l'air qu'ils contiennent eſt obligé d'en ſortir avec impetuoſité, de là vient qu'en paſſant par le ſifflet & s'y froiſſant, il produit un ſon inarticulé qui fait partie du rire; outre cela la communication qu'il y a entre les muſcles du diaphragme, de la poitrine & du viſage, fait que le mouvement violent de ces premiers en excite un dans ces derniers, & c'eſt en cela que conſiſte l'autre partie du rire.

Je conçois preſentement que les ſinges riront quelquefois quand ils auront de la joye ou de l'amour, &c. ou ce qui eſt le meſme, quand quelque objet, dont l'impreſſion ſera ſem-

blable ou unie à celle de leurs passions, agira sur eux : à quoy il est important de faire une grande reflexion, car c'est par cette jonction d'especes dont on a parlé que certains objets, qui semblent n'avoir aucun raport avec les Bêtes pour leur nuire ou pour leur estre utiles, excitent pourtant dans elles les mesmes mouvemens que ceux qui sont capables de l'un de ces deux effets, d'abord que leurs especes sont liées : ce qu'il faut avoir toûjours present à l'esprit dans la suite.

CHAPITRE XXI.

Où l'on donne l'explication de quelques actions surprenantes des animaux.

PErsonne n'aura plus de sujet de s'étonner de ce que le chien dont on a parlé caresse son maître & se couche doucement à ses pieds en le flattant avec sa queuë, d'abord qu'on aura consideré que le pain est un objet qui luy donne du desir, quand

il ne fait que le voir, qui luy donne de l'amour quand il l'a mangé & converty en chyle, & qui luy cauſe enfin de la joye quand il eſt changé en ſang : car ſi aprés cela l'on fait reflexion que ſon maiſtre luy en a donné fort ſouvent, & qu'ainſi leurs deux eſpeces ſe ſont unies, qu'il l'a outre cela flatté bien de fois : c'eſt à dire excité dans luy certains mouvemens conformes & proportionnez à tenir ſon corps dans une bonne diſpoſition, l'on verra que la veuë de ſon maiſtre doit faire naiſtre dans cét animal tous les mouvemens qu'il fait en l'approchant, qui ne ſont que des ſuites de deſir, d'amour & de joye.

L'on ſera tout-à-fait confirmé dans cette penſée quand on aura pris garde que nous nous ſentons pouſſez à faire les mêmes choſes ou d'aprochantes à l'égard des perſonnes pour qui nous avons de l'amitié, & qu'il faut quelque fois ſe faire violence pour s'en empêcher, & neanmoins cela ne part pas des émotions de l'ame, mais ſeulement de l'impulſion aveugle & du mouvement des eſprits animaux, com-

me chacun en peut eſtre le témoin, pour peu de peine qu'il veuille prendre à ſe conſulter ſoy-même.

Enſuite il ſera facile de concevoir que l'action de certains objets extraordinaires, faiſant dans le cerveau des Beſtes les meſmes impreſſions que dans le nôtre, excitera dans elles tous les mouvemens qui accompagnent & qui ſuivent en de ſemblables rencontres cette ſurpriſe ſoudaine de l'ame, que nous appellons admiration, ſi bien que nous verrons pour lors les animaux interdits, ſans mouvement, les yeux beaucoup ouverts, & enfin avec les ſignes qui accompagnent dans nous l'admiration priſe comme une penſée.

De là on inferera aiſément que les Beſtes s'éloigneront des objets qui leur ſeront contraires, & qui par conſequent leur donneront de la crainte ou leur feront peur, ſur tout quand on aura conſideré que nous ſommes diſpoſez à fuir à la preſence des choſes dont nous avons peur, & que c'eſt avec bien de la peine quelquefois que nous nous en empeſchons: ce qui demontre que l'on eſt porté

à la fuite par la diſpoſition preſente du corps & nullement par la volonté de l'ame. Car combien y a-t-il de femmes qui ne peuvent ſouffrir avec fermeté la veuë d'une ſouris, ou celle d'une épée? cela fait voir toûjours que ces mouvemens ſont excitez en elles independemment de leur eſprit.

Cette verité eſt encore tres-ſenſible dans les enfans, qui n'ayant pas aſſez de force d'eſprit pour reſiſter aux impulſions & aux mouvemens des eſprits animaux par des volontez contraires, s'y laiſſent toûjours entraîner, tellement que tous les objets qui leur donnent de la crainte, les font fuir, fremir, ou pleurer.

Je ne ſeray point ſurpris ſi un chien me mord lorſque je marche ſur ſa patte, quand j'auray fait reflexion que bien de gens levent la main & donnent un ſoufflet, ou quelque coup ſemblable à ceux qui les ont frappez, & que je prendray garde qu'elles font cela ſans y penſer, par une impulſion neceſſaire, ſans connoiſſance & ſans determination de la volonté, ce qui fait que ces actions ne ſont pas criminelles.

Si l'on vouloit arreſter tant ſoit peu ſa penſée ſur la diverſité des mouvemens que les paſſions excitent dans nous, ſur leur opiniâtreté, & ſur la peine que noſtre eſprit a de s'y oppoſer, il ſeroit aiſé de comprendre que ces agitations doivent eſtre plus grandes, plus compoſées & plus diverſes dans les Beſtes, qui n'ont aucune ame pour les faire ceſſer par des volontez oppoſées, & en s'appliquant à des objets differens.

L'on pourroit enſuite concevoir ſans peine que le grand amour qu'un chien peut avoir pour ſon maître le diſpoſera fortement à ne point s'en écarter, par la facilité que les eſprits animaux auront à couler dans les muſcles qui ſervent à l'arreſter auprés de luy, à cauſe que les pores qui leur donnent ce paſſage ſeront ouverts extraordinairement, & les conduits fort grands & bien frayez. Ajoûtez à cela, que la glande pineale à force d'avoir eſté ſouvent tournée vers ces traces, s'y panchera d'elle même, & n'en pourra eſtre retirée qu'avec peine, ce qui fera que les eſprits animaux qui viendront de nouveau du cœur ſeront determinez à prendre la meſme route

que ceux qui étoient déja dans le cerveau ; tellement que l'action du ſuc acide de l'eſtomach ne ſera pas ſuffiſante pour obliger les eſprits à prendre un mouvement different ; & en cela on trouvera la raiſon pour laquelle un chien pourra ſe laiſſer mourir de faim ſur le corps de ſon maître tué.

Les ſinges aiment beaucoup les figues, & l'on raporte d'un qu'il avoit beaucoup d'amour pour une perſonne qui luy en donnoit ſouvent, mais cét homme lui en ayant preſenté un jour qui eſtoient gaſtées le ſinge en mangea deux ou trois, & enſuite ſe retira, concevant autant d'averſion pour luy qu'il avoit eu auparavant d'amour (prenant ces termes, aimoit, amour, averſion, &c. dans le ſens que nous leur avons donné) c'eſt à dire que comme auparavant il s'aprochoit facilement de cette perſonne, qu'il y demeuroit de même, & faiſoit en la voyant certains petits mouvemens qui dans nous ſont des ſignes naturels de noſtre affection, il fit enſuite tout le contraire.

Pour trouver la raiſon de toutes ces actions, nous n'avons qu'à prendre garde que l'amour de ce ſinge envers

cét homme ne provenoit que des figues qu'il lui donnoit, ce qui avoit fait que les eſpeces de cette perſonne & celles de ce fruit s'eſtoient unies: car il s'enſuit de là, que ſi l'on ſuppoſe qu'il lui en ait preſenté de gâtées, que ces animaux haïſſent naturellement, nous verrons que la meſme raiſon qui l'avoit fait aimer, aura changé cet amour en haine; & nous ceſſerons d'attribuer ces effets à quelque connoiſſance.

L'on eſt pleinement convaincu de ce que je viens de dire, quand on conſidere qu'encore que les mouvemens qui nous donnent la perception de certains objets, ſoient joints à ceux qui cauſent certaines paſſions, ils peuvent neanmoins en être ſeparez par un ſeul acte contraire, & à plus forte raiſon par pluſieurs: ainſi nous voyons que ſi les perſonnes qui aiment certaines viandes, tellement que leur veuë ſoit jointe avec le deſir d'en manger, & la ſaveur qu'elles excitent avec la paſſion de la joye, ſi ces gens-là, dis-je, trouvent par hazard quelque choſe de fort ſale parmy, leur ſurpriſe eſt ſi grande & elle change ſi fort la diſpoſition de leur cerveau, qu'au lieu qu'aupara-

vant l'impreſſion que faiſoit la veuë ou le ſouvenir de cét aliment diſpoſoit les eſprits animaux aux mouvemens qui excitent le deſir, aprés cette rencontre elle ne produira que les mouvemens qui cauſent l'averſion. C'eſt à dire qu'autrefois l'œconomie du cerveau étoit telle que l'action de cet objet faiſoit couler les eſprits animaux dans les nerfs qui conduiſent au cœur & aux autres parties où ils vont durant la paſſion du deſir, mais enſuite cette viande ayant agy conjointement avec ce qui s'y eſt trouvé de mêlé, & cette derniere choſe faiſant dans le cerveau une impreſſion qui conduit les eſprits animaux dans les parties neceſſaires, pour exciter les mouvemens qui ſont joints avec l'averſion; il faudra dans la ſuite que la perſonne à qui cela eſt arrivé ait de l'averſion pour cette viande : que l'on aplique ceci au ſinge, & l'on ſera perſuadé de ce que j'ay avancé à ſon occaſion.

L'on paſſe ſous ſilence l'explication d'une infinité d'actions approchantes de celle-cy, parce que ce détail traîneroit en une longueur ennuyeuſe, & quiconque tâchera de demêler exactement dans les paſſions ce qui ſe tient

du coſté de l'ame d'avec ce qui apartient au corps, il n'aura nulle peine à concevoir la plus-part des choſes les plus ſurprenantes que font les bêtes, car il connoîtra que ce n'eſt pas la volonté de fuïr qui eſt cauſe que nous fuyons dans la peur, puiſque nous nous ſentons ſouvent pouſſez à la fuite malgré nous.

Nous verrons facilement la raiſon pour laquelle un chien que l'on bat crie ſi fort, ſans qu'il ſoit beſoin qu'il ſente de la douleur, c'eſt à dire qu'il ait une penſée affligeante à l'occaſion des coups qu'on luy donne, ſi nous prenons garde qu'il nous eſt tres-difficile de reſſentir une douleur violente ſans pouſſer quelques grands cris, qui ne ſont point cauſez par cette penſée de douleur, mais au contraire par la diſpoſition qu'un mal de dents, par exemple introduit dans le cerveau. Car ceux qui ont le moins de force d'eſprit, c'eſt à dire ceux qui ſont le moins oppoſez aux cours des eſprits animaux par des volontez contraires, ne manquent jamais de ſe lamenter dans de ſemblables rencontres.

CHAPITRE XXII.

De la ſagacité des Animaux.

SI nous paſſons maintenant à l'explication de ce qu'on appelle la ſagacité des animaux, elle ne nous ſemblera plus ſi obſcure, & les démarches que nous venons de faire nous conduiront infailliblement à la découverte de ce qu'il y a de plus difficile en cela.

Un cheval que l'on pique des deux éperons, & qui court à toute bride, ſe trouvant ſur le bord d'un precipice s'arreſte tout court, ſans qu'il ſoit poſſible de le faire avancer. Aſſûrément, dira-t-on, cette ſuſpenſion ne part pas de la machine ſeule, dont les reſſorts eſtant une fois debandez, ils doivent toûjours aller en avant.

Ne pourrois-je pas demander à mon tour, qui eſt-ce qui determine l'ame de ce cheval à s'arrêter ainſi? eſt-ce qu'elle meſure par ſa penſée la profondeur de ce precipice, & qu'el-

le eſt aſſûrée de ſe bleſſer en avançant encore un pas ? je crois qu'on ſera fort embarraſſé pour expliquer cela en ſuivant d'autres principes que les noſtres, ſuivant leſquels nous allons tâcher de les developer.

Si l'on ſe reſſouvient de ce que j'ay dit plus haut, que l'ouvrier de ce cheval eſt le meſme que celuy de tous les autres corps contre leſquels il peut eſtre porté, & qu'une des veuës que ce divin artiſan a euës en le faiſant, a eſté que les impreſſions que les differens objets feroient ſur luy ſe rapportaſſent à ſa conſervation, on n'aura nulle peine à concevoir que l'action par laquelle les corps qui ſont au bas de ce precipice agiſſent ſur les yeux de ce cheval, font ouvrir ſon cerveau aux endroits qui permettent aux eſprits animaux de deſcendre dans les muſcles propres pour l'arreſter. Mais repondra quelqu'un, ces corps faiſant la meſme impreſſion que s'ils n'eſtoient qu'à quatre pas, la diſtance où ils ſont ne doit point faire arreſter ce cheval ſur le bord de ce precipice. Cette reponſe ſuppoſe faux : car ſi elle eſtoit bonne nous n'apercevrions pas la pro-

fondeur du precipice & la diſtance des objets qui ſont au bas : de ſorte qu'il eſt aſſûré que leur maniere d'agir eſt en quelque façon differente, car les rayons qui en ſont reflechis viennent avec une autre diſpoſition dans les yeux, qui de leur coſté changent de figure & s'aplatiſſent dans ces occaſions, ſi bien que toutes ces choſes cauſent neceſſairement dans le cerveau des mouvemens, qui obligent les eſprits animaux à couler dans les muſcles pour les gonfler d'une maniere propre à arreſter cet animal; & comme de mille diſpoſitions diverſes que ſon cerveau pouvoit avoir, il n'en eſt aucune qui ſoit plus avantageuſe & plus conforme à ſon entretien que celle que je viens de marquer, elle doit s'y trouver, & l'action des objets qui ſeront auſſi éloignez & dans une ſemblable ſituation à ſon égard, doivent produire les effets que l'on vient de dire.

L'on croit que perſonne ne s'aviſera de demander pourquoy cette machine n'eſt pas toûjours meuë en ligne droite, qui eſt la plus ſimple, & pourquoy elle s'en détourne ſi ſouvent, &c. ſi l'on ſçait que ſuivant

les divers muſcles qui ſont gonflez, & ſuivant qu'ils le ſont differemment, les mouvemens des Bêtes doivent être ou droits ou détournez, ſi bien que cette action des muſcles dépendant du cours des eſprits animaux, & celuy-cy quelquefois, ou de leur difference, ou de celle des traces qui ſont dans le cerveau, ou bien de l'action des objets du dehors, leurs mouvemens par conſequent doivent eſtre variez d'une infinité de manieres parce que les cauſes dont ils dependent peuvent varier en autant de façons: en un mot ces détours ſe font dans les Bêtes de la meſme maniere que dans nous, à la determination prés.

On raporte comme une raiſon tres-forte de l'exiſtence de l'ame des Bêtes, qu'un renard ayant été bleſſé dangereuſement par des chaſſeurs, contrefit le mort pour les détourner par cette feinte du deſſein où ils étoient d'achever de le tuer, cela luy reüſſit, car le croyant mort on le fit emporter par un valet; mais le fin renard qui n'étoit qu'un mort volontaire reſſuſcite par le chemin, & voulant tirer vengeance de l'outrage qu'il avoit receu, il mordit cruellement celuy qui le portoit.

De bonne foy cet animal ſe laiſſa trop emporter à la colere dans cette occaſion, car aprés avoir ſi bien reüſſi juſques là, il devoit attendre d'être arrivé au lieu où l'on le portoit, pour s'enfuir enſuite dés qu'il eût été mis en liberté.

Eſt-il rien de ſi naturel que de s'évanoüir quand on reçoit un coup de fuſil ou d'épée, ou même par la ſeule peur que l'on a de ces ſortes de choſes. Un renard reçoit une grande bleſſure, & la perte de ſang qu'il fait, luy cauſe une deffaillance de cœur, & de là vient qu'il paſſe pour mort ; car apparemment cet animal n'a pas plus d'empire ſur le mouvement de ſon ſang & de ſes eſprits que nous, de qui il ne depend point de ſuſpendre la palpitation du cœur, ou le battement des arteres, nous ne pouvons pas même pâlir, ou rougir par la ſeule volonté de le faire: ſi bien que ſi ce renard n'avoit pas eu une veritable deffaillance, on auroit facilement reconnu ſa feinte, par les ſignes de vie qu'il n'eût pas pû s'empêcher de donner.

Enſuite le mouvement & les ſecouſſes qu'il receut, ou meſme la chaleur que luy communiqua le valet qui le portoit, la firent revenir, & la douleur

que ſa playe luy cauſoit, jointe à l'impreſſion que l'odeur de la chair qu'il touchoit faiſoit ſur ſon cerveau, obligerent les eſprits animaux à couler dans les muſcles des machoires, & à faire mordre le valet qui en eſtoit chargé.

On raconte un grand nombre de fineſſes dont les lievres ſe ſervent pour ſe dérober à la pourſuite des chiens qui les preſſent de prés, quand par exemple, un de ces animaux qui eſt hors d'haleine, & qui ſe voit ſur le point d'être pris, paſſe par bonheur prés du gite de quelqu'autre qui dort, il ne manque point de l'éveiller en paſſant, ſi bien que ce dernier eſtant épouvanté ſe met à fuir, & le premier prend ſa place, donnant par ce moyen le change aux chiens, qui n'en reconnoiſſent pas la difference, & continuent de pourſuivre le dernier, laiſſant le premier en repos.

Il eſt aiſé de voir que ce lievre, qui à force de courir eſt tout éſſouflé, ne s'aproche du gite d'un autre prés duquel il paſſe, que parce que la veuë de ce dernier, ou les petits corps qui s'en ſeparent continuellement l'obligent à s'en aprocher, comme il eſt

tres-naturel aux animaux de même eſpece, le bruit qu'il fait parmy les broſſailles éveille celuy qui dormoit; enſuite l'aboyement des chiens qui ne ſont pas loin, leur veuë ou leur odeur le determinent à prendre la fuite; & le premier qui ne peut plus courir & qui ſe trouve epuiſé d'eſprits animaux eſt porté par l'impreſſion de cegite, & par celle des petits corps qui ſont exhalez du lievre qui dormoit, à prendre cette place, & à s'y coucher plûtôt qu'à quelque pas plus loin, où ſa laſſitude l'auroit contraint de le faire, il ne faut pas être beaucoup éclairé pour pratiquer toutes ces choſes.

Le chat auſſi dont on a parlé va à la chaſſe des ſouris quand il n'a nullement beſoin de manger, parce que les eſprits animaux qui ſe forment des alimens lors que la digeſtion commence à ſe faire, & le ſuc acide qui ébranle le nerf de l'eſtomach, le determinent à ces mouvemens, auſquels je penſe qu'il eſt plus fortement porté quand il a beſoin de manger.

Il ſe poſte enſuite dans le lieu le plus ſombre de la chambre, parce y a plus grand nombre de petits cor-

puſcules qui s'exhalent continuellement des ſouris : car la lumiere n'y eſtant pas ſi grande, ni la chaleur, par conſequent ils n'ont pas eſté ſi fort diſſipez.

Lors que la ſouris ne s'eſt pas beaucoup écartée du lieu de ſa retraite, le chat ne bouge point de ſa place, parce que l'impreſſion qu'elle fait ſur luy n'eſt pas encore aſſez conſiderable pour le faire mouvoir, mais ſi elle s'en aproche un peu en s'écartant de ſon trou, les écoulemens qui en ſortent devenant plus forts, leur action ſur le chat eſt plus forte auſſi, & ſuffit pour l'obliger à courir ſur la ſouris.

De meſme le chien ne ſaute pas d'un plein ſaut ſur la table, parce que les petites parties qui ſe ſeparent continuellement de la viande ſe répandant tout autour, & n'ayant pas aſſez de force pour pouſſer le chien à un ſi grand mouvement qu'il le faudroit pour monter tout d'un coup ſur la table, ils en ont aſſez neanmoins pour le determiner à ſe mouvoir vers la viande; la chaiſe qui eſt à coſté cauſe un ébranlement dans ſes yeux par les rayons de lumiere qui

en reflechiſſent, & dans ſes narines par ces petits corps qu'elle renvoye vers luy, qui l'oblige à monter deſſus, & de là ſur la table. Mais pourquoy, dira-t-on, s'il n'y avoit point de chaiſe tourneroit-il tout autour pour en chercher une? c'eſt parce que l'odeur de la viande qui ſe repand également par tout, le pouſſe & le traîne pour ainſi dire, tout à l'entour, & l'impreſſion que la veuë & l'odeur de la viande font dans ſon cerveau continuant toûjours ouvrent davantage ſes pores par leſquels, comme il paſſe un plus grand nombre d'eſprits animaux, ils ont enfin aſſez de force pour le faire ſauter d'un plein ſaut ſur la table.

Le mulet dont on a raporté l'hiſtoire ou la fable, ſe couche le lendemain dans la riviere, parce que l'action de la froideur de l'eau & celle des rayons qu'elle reflechit ſont unies avec le cours que les eſprits animaux ont pris quand il a bronché dedans la premiere fois; & comme cette chûte luy a aporté du ſoulagement, il eſt à preſumer que le lendemain l'impreſſion que l'eau fit ſur luy lors qu'il y entra, obligea les eſprits animaux à couler de la meſme maniere & vers

les meſmes parties que le jour precedent, car cette ſorte de mouvement & de poſture dans l'eau luy ayant eſté utile, luy donna de l'amour pour tout ce qui l'avoit cauſée, ce qui fut cauſe qu'il continua de ſe la procurer.

Au contraire quand on l'eut chargé de laine, le poids de ſon fardeau augmenta d'abord qu'il ſe fut couché dans la riviere, ſi bien que cela luy eſtant nuiſible, il conceut de la haine pour le mouvement qu'il faiſoit dans cette occaſion, & ſon cerveau fut fortement diſpoſé à faire couler les eſprits animaux d'un autre coſté, & à effacer peu à peu les premieres traces, c'eſt à dire, à la veuë & à l'attouchement de l'eau pouſſer les eſprits animaux dans les muſcles propres pour avancer, & non pour ſe coucher dedans comme auparavant; ce qu'en effet il ceſſa de faire aprés deux ou trois fois; parce que les eſprits animaux prirent inſenſiblement des routes differentes.

Si l'on a bien conceu l'exemple que j'ay aporté de ce qui arrivoit à ceux qui trouvoient quelque choſe de fort ſale dans une viande qu'ils aimoient beaucoup (de ce qui leur arrivoit,

dis-je, à l'égard du ſeul corps) & ce que j'ay dit outre cela des paſſions & de la jonction des eſpeces, on donnera ſans peine dans ma penſée touchant ce que je dis du mulet, mais il eſt beſoin d'avoir ces choſes preſentes à l'eſprit & de les enviſager toutes à la fois.

Le conte de l'Elephant n'eſt guere plus difficile, car il ne va chez le chaudronnier, quand on luy donne un chaudron, que parce qu'on l'y a mené pluſieurs fois; de ſorte que les traces que le chaudron a laiſſées dans ſon cerveau, ſe ſont unies avec le cours que prenoient les eſprits animaux en coulant dans les parties qui ſervent aux mouvemens neceſſaires pour aller chez cét artiſan, c'eſt à dire (pour expliquer derechef ma penſée) que la veuë, l'odeur & l'attouchement du chaudron ont fait couler les eſprits animaux par certains pores du cerveau, par leſquels ceux qui devoient ſervir pour faire mouvoir cét Elephant vers le chaudronnier (car je ſuppoſe qu'on l'y menoit en meſme temps) ont auſſi paſſé les trouvant déja ouverts, tellement qu'ils ont continué de produire les

traces du chaudron juſques dans les muſcles neceſſaires pour le mouvoir vers le lieu où l'on le conduiſoit. Ajouſtez à cela qu'on a peut-eſtre dit quelques paroles en meſme temps qui exprimoient la volonté de ſon maître, deſquelles l'impreſſion s'eſt unie avec les traces precedentes, & de là vient qu'il ne faut pas s'étonner, ſi quand on luy preſente un chaudron, & que l'on dit les meſmes paroles, il le porte au chaudronnier, puiſque les pores qui ſont ouverts par les impreſſions que toutes ces choſes font dans le cerveau conduiſent les eſprits animaux aux endroits qu'il faut pour cét effet.

Le chaudron eſtant raccommodé, l'Elephant revient, ce qui ne ſurprendra perſonne quand on aura pris garde que la premiere fois qu'on l'a mené chez cét ouvrier, on l'a obligé de revenir : ainſi il s'en retourne par la meſme raiſon qu'il y eſt allé.

Enſuite ſon maiſtre met de l'eau dans le chaudron, qui eſtant encore percé, coule : aprés quoy l'Elephant ayant eſté battu & renvoyé au Chaudronnier, à ſon retour il va puiſer de l'eau qu'il met dans le chaudron,

& voyant qu'il ne coule plus, il s'en revient : cette derniere circonſtance peut eſtre arrivée par une infinité de cauſes, ou parce qu'il avoit ſoif, ou parce que ne paſſant pas bien loin de l'eau, l'odeur & la veuë de cette liqueur le determinerent dans cette conjoncture à s'en aprocher, &c. puis il en met dans le chaudron, ce qu'il avoit fait peut-eſtre mille fois, il verſe enſuite cette eau, parce que ſon maiſtre ayant fait la même choſe, ces deux dernieres traces ſe ſont unies enſemble, ſi bien que la veuë de cette derniere eau l'oblige de faire la meſme choſe que ſon maître avoit fait avec la premiere.

On avoit accoûtumé dans une maiſon de mettre de la viande dans une armoire, à la ſerrure de laquelle on laiſſoit ſouvent la clef aprés l'avoir fermée, deux chats qu'on nourriſſoit là dedans ne manquoient pas quelque temps aprés de venir ouvrir cette armoire, en s'attachant l'un au deſſus & l'autre au deſſous de la clef, & la faiſant ainſi tourner ; cela fait ils ne s'amuſoient pas à prendre la viande qu'ils cherchoient, mais ils ſe cachoient d'abord ſous cette même armoire pour

épier ſi quelqu'un les avoit aperceus ; ils revenoient dans quelque temps, & voyant avec la patte ſi l'armoire étoit ouverte, ils montoient dedans au cas qu'elle le fût, & prenoient la viande ; que ſi l'on avoit fermé à deux tours, ils s'attachoient encore à la clef l'un au deſſus & l'autre au deſſous, & la faiſant tourner une ſeconde fois ils achevoient d'ouvrir, & s'alloient enſuite cacher dans le même endroit qu'auparavant, où aprés avoir demeuré plus long-temps, ils revenoient, ouvroient l'armoire & mangeoient ce qui eſtoit dedans.

Si l'on vouloit obliger un Peripateticien d'expliquer ces choſes par le moyen d'une ame, ſans raiſonnement, ſans deliberation & ſans liberté, il eſt evident qu'il n'en viendroit jamais à bout, & l'on a ſujet d'eſtre eſtonné d'oüir raporter ces exemples comme des demonſtrations de l'exiſtence d'une ame dans les Beſtes, quand on fait reflexion qu'il eſt incomparablement plus difficile d'en rendre raiſon dans leur ſentiment : cela ne provient que de ce qu'on ſe contente de pouvoir dire en general c'eſt l'ame ſans jamais deſcendre dans le particulier, & ſans

examiner de quelle maniere cette ame fait tant de choſes.

L'on peut donc dire que l'odeur de cette viande ſe répandant par toute la chambre & plus loin encore, fait mouvoir les chats vers le lieu où elle eſt : & comme cette odeur eſt plus forte prés l'armoire qu'ailleurs, elle les oblige à grimper le long de l'armoire, où ils trouvent la clef à leur paſſage, & s'y attachant l'un au deſſus, l'autre au deſſous, parce qu'ils ne peuvent pas s'arrêter tous deux au meſme lieu, il eſt facile de voir que cette ſituation des chats fait tourner la clef & ouvrir la porte, le mouvement de la clef en les ſecoüant les épouvante (ce mot pris ſeulement pour ce qui arrive dans le corps) c'eſt à dire les fait fuir, & ſe cacher ſous l'armoire pluſtoſt qu'autre part, parce que l'odeur de la viande qui y eſt plus forte les y oblige, la meſme odeur agiſſant toûjours les fait aprocher derechef du garde-manger qu'ils eſſayent d'ouvrir.

Mais pourquoy, dira-t-on, ne ſautent-ils pas cette fois là contre la clef ? c'eſt parce que les traces qu'elle a laiſſées dans leur cerveau quand ils l'ont

faite tourner, & qui les ont fait fuir, ſont encore fort fraiches, & cette veuë les determineroit pluſtôt à s'en éloigner qu'à s'en aprocher, mais les corpuſcules qui ſe ſeparent de la viande les retiennent, & ayant inſenſiblement plus de force que l'action de la clef, les obligent à mouvoir une patte avec laquelle ils ouvrent tout-à-fait l'armoire : cette ouverture donnant paſſage à une plus grande quantité de petites parties qui s'exhalent de la viande, & en meſme temps les rayons qui commencent à tomber deſſus ſe reflechiſſant ſur les yeux des chats, ils ſont pouſſez par toutes ces cauſes à ſauter dans l'armoire & à prendre la viande.

Que s'il arrive qu'en aprochant la patte de la porte, ils ne la puiſſent pas ouvrir, à cauſe qu'elle eſt fermée à deux tours, pour lors l'odeur de la viande continuant d'agir ſur leur cerveau devient toûjours plus forte, & les oblige enfin malgré l'impreſſion contraire que la veuë de la clef fait ſur eux, à aprocher davantage de la viande en s'élançant vers la clef ; à laquelle ſe prenant, ils luy font faire un ſecond tour qui les épouvante plus qu'à la premie-

re fois, parce que les veſtiges de leur premiere peur ne ſont pas entierement effacez, & cela les determine à demeurer cachez plus long-temps, ils reviennent enſuite & prenent la viande comme on a dit auparavant.

Quoyque je ne penſe pas qu'on puiſſe raporter aucune ſuite d'actions qui paroiſſe plus difficile & qui ſemble davantage exiger une ame connoiſſante que les precedentes, on voit neanmoins qu'on les explique ſans beaucoup de peine, & en ne ſuppoſant que des choſes qui ſont d'ailleurs tres-certaines.

CHAPITRE XXIII.

Des connoiſſances qui nous manquent ſur cette matiere.

QUoy que tout ce que l'on a avancé juſques icy ſoit fort clair & aſſez proportionné à toute ſorte d'eſprits, toutefois ſi l'on veut conſiderer que nous avons fort peu de connoiſſance des choſes qu'il faudroit ſça-

voir neceſſairement pour donner des raiſons ſans replique de toutes les actions que nous avons tâché d'expliquer, on tombera facilement d'accord que quand même ce que nous avons dit, ne paroîtroit pas evident, ce ne ſeroit pas une preuve de la fauſſeté de cette doctrine, mais ſeulement du peu d'étenduë de nos connoiſſances : car perſonne ne doute que pour developer parfaitement les cauſes de tout ce que font les Elephans, par exemple, il ne falût connoître exactement toutes les parties qui les compoſent, leurs arrangemens, leurs diſpoſitions, leurs raports, ſoit entre elles, ſoit aux corps eſtrangers dont pourtant on n'eſt encore guere inſtruit.

Il ſeroit beſoin outre cela de ſçavoir la maniere avec laquelle on a dreſſé ceux dont on a raporté des exemples, & avoir examiné en détail les impreſſions differentes que pouvoient faire ſur eux les moyens dont on s'eſt ſervy pour les inſtruire, la liaiſon que les traces qu'ils gravoient dans leur cerveau avoient enſemble, la relation de ces eſpeces à divers objets & à diverſes parties du

corps ; en un mot, il faudroit avoir penetré entierement dans l'artifice infini de ces machines admirables, pour pouvoir expliquer tout ce qui leur arrive auſſi clairement que le ſouhaitent certaines perſonnes dont le genie eſt aſſez remarquable : car elles crient ou s'effarouchent d'abord qu'on leur parle de fibre, d'eſprits animaux, de traces, de nerfs, d'arteres, &c. & ils veulent que ſans le miniſtere de toutes ces choſes on leur explique tout ce que font les animaux : mais cette pretenſion eſt auſſi injuſte, que celle d'un homme qui ſouhaitteroit qu'on luy fit concevoir de quelle façon une montre marque les heures, ſans parler ni de roües, ni de reſſorts, ni de balancier, ni enfin d'aucune des parties qui la compoſent.

Et comme il ſeroit tres difficile de dire pourquoy cette montre va tantôt plus & tantôt moins vîte, pourquoy elle s'arreſte quelque-fois, & d'autres elle ne garde aucune meſure dans ſes mouvemens, ſi l'on ne ſçavoit l'impreſſion que la ſechereſſe ou l'humilité de l'air, ſa chaleur ou ſa froideur peuvent faire ſur cette machine, ou ſi en la demontant on ne pouvoit pas dé-

couvrir le défaut de la partie qui cauſe ce dereglement: ainſi on ne devroit pas s'eſtonner quand même nous demeurerions ſans réponſe à l'égard de quelque action des Bêtes, puiſque tout le monde avoüe que nous ſçavons trespeu le raport particulier que les corps exterieurs ont avec elles, car quand on ſuppoſeroit que nous connoiſſons aſſez ce que c'eſt que du pain, de l'air, de l'eau, &c. cela ne ſuffiroit pas, & il faudroit encore avoir découvert de qu'elle façon toutes ces choſes peuvent agir ſur leur cerveau, de quelle maniere elles ſe mêlent avec le ſang, la figure, le mouvement, la quantité & la groſſeur des eſprits animaux qui en ſont formez, en quel temps & dans quelles circonſtances toutes ces choſes ſont propres ou nuiſibles à l'entretien de leur vie, il faudroit ſçavoir au vray la difference inſenſible qui ſe trouve entre les fibres de leur cerveau, la maniere dont les veſtiges des objets s'y impriment, celle dont ils s'y conſervent, l'ordre des fibres entre elles, l'origine, la diſtribution, la liaiſon & la ſympathie des nerfs, &c. car quoy que nous voyons la difference groſſiere & ſenſible qu'il y a entre un ſinge & un

elephant, nous ignorons pourtant la plus essentielle & la plus utile à nostre sujet sçavoir cette diversité imperceptible des plus petites parties de leurs corps.

Et tout ainsi qu'on ne doute point que la difference qui se trouve entre les hommes ne depende entierement de celle qui est dans leur cerveau ou dans leurs autres parties, quoyque les yeux n'ayent pas assez de penetration pour nous y faire remarquer quelque diversité: de même sommes-nous obligez d'avoüer que ce qui met le plus de difference entre les animaux, & qui est la cause principale de la plus-part de leurs actions, est insensible, si bien que personne ne doit trouver estrange qu'on ne la luy fasse pas voir aussi clairement comme quand nous disons que deux & deux sont quatre.

CHAPITRE XXIV.

Explication & refutation du ſentiment des Peripateticiens ſur ce ſujet.

UNe choſe qui eſt encore bien ſurprenante dans ces gens qui exigent qu'on leur explique ſi evidemment toutes choſes, eſt qu'ils ſe payent ordinairement des mots qu'ils n'entendent point, de certaines façons de parler obſcures, & de diſtinctions hors d'œuvre.

Si dans la matiere que nous traitons on les oblige à rendre raiſon d'une des actions dont on a parlé, de celle du chien, par exemple, ils diront que cette Bête fait toutes ces choſes parce qu'elle a une ame qui voit & qui connoit la viande tout de même que nous. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que cette perception? comment ſe fait-elle? Les eſpeces, repondra-t-on, que la viande envoye entrent dans ſes yeux, & là avec la puiſſance viſive, elles qui ne ſont que des images im-

preſſes ſervent à former l'image expreſſe de la viande. Mais quoy ces eſpeces impreſſes & intentionnelles ſont-ce de petites images & de portraits en mignature, qui vont raporter à l'ame ce qu'eſt leur original? ou plûtôt ſont-ce des miroirs extraordinairement delicats & ſubtils qui penetrent les humeurs des yeux, & dans leſquels l'ame eſt avertie par la puiſſance viſive, de regarder & de voir l'objet? ou n'eſt-ce point cette puiſſance viſive qui tient lieu de miroir, & ces eſpeces de repreſentations? mais pourtant cette eſpece expreſſe, ou cette image formelle par laquelle nous ſommes faits formellement voyans, que ſera-ce? Toute l'écôle dira que c'eſt l'acte que l'ame produit, la viſion formelle, une action vitale & immanante, en un mot le tableau vivant de la viande, car l'eſpece intentionnelle n'en eſt que la peinture morte. Mais comment cela ſe fait-il? l'ame reſſuſcite-t-elle? cette peinture morte l'anime-t-elle en s'uniſſant à elle? Nullement dira-t-on, l'ame ſur ce premier portrait inanimé en tire un ſecond avec beaucoup plus de fineſſe: mais où eſt la toile? où ſont

les couleurs & les pinceaux ? la toile, dira-t-on, eſt la retine ou le cryſtallin, les couleurs ſont les eſprits animaux, & le pinceau eſt la puiſſance viſive par le moyen de laquelle l'ame forme la viſion de l'objet qui eſt ſon portrait vivant : mais qu'eſt-ce que cette viſion? voilà une belle demande, répondra quelqu'un, un ignorant ne la feroit pas, c'eſt un accident tiré de la puiſſance de l'ame, de ſon fonds, de ſon crû, de ſa capacité, en un mot d'elle même.

Il eſt vray qu'on eſt bien ignorant quand on ne ſçait pas ces choſes, neanmoins l'ame ſe diminuë-t-elle à meſure qu'elle a un plus grand nombre de connoiſſances ? & quelques unes de ſes parties ſont-elles changées & metamorphoſées en viſions ? Je ſçay que l'on me repartira que non, & qu'il faut être comme Ariſtote, le genie de la nature, pour dire & pour comprendre que cette eſpece expreſſe n'eſt formée d'aucune des parties de cette ame, quoy que diviſible & materielle, qu'elle n'eſt pas pourtant faite de rien, mais qu'elle eſt tirée de la puiſſance de l'ame comme d'un ſujet qui eſtoit déja & qu'elle preſuppoſoit.

Sincerement il faut avoir une grande penetration pour concevoir ces choſes : mais enfin qui eſt-ce qui forme ces eſpeces impreſſes, que la viande envoye inceſſamment ? il n'y a rien de plus facile, dira-t-on, ce ſont de petits accidens que les objets produiſent continuellement, & qu'ils envoyent à la ronde pour ſe faire voir à tous les yeux qui ſont ouverts : Mais de quoy ſont faits ces accidens dont le nombre eſt infini? L'on me repondra ſans doute que c'eſt de la matiere par une veritable eduction, ſans que pourtant elle ſe diminuë, car ſa fecondité eſt inépuiſable, & ſa puiſſance, diſent-ils, eſt infinie ſyncategorematiquement. Que de lumiere reçoit un eſprit de ces beaux mots & de ces explications claires & nettes! Mais en dernier lieu l'ame d'un chien quand il naît comment eſt-elle formée? car la matiere du vaſte ſein de laquelle on la tire eſt inſenſible, & cette ame eſt ſenſible, or comment ſe peut-il que de rien quelque choſe ſoit faite naturellement, & qu'une matiere qui n'eſt pas ſenſible donne la naiſſance & l'eſtre à quelque choſe de ſenſible, qu'outre cela rien de

cette matiere n'entre dans la composition de cette ame, c'eſt à dire, que toute ſon entité exiſte & ſoit de nouveau ſans qu'elle ait eſté faite de quelque choſe qui fût auparavant, car la matiere dont elle eſt tirée ne fournit rien de ſoy-meſme pour la former, leur nature eſt tout-à-fait differente, puiſque celle-cy ne connoit point, & que celle-la connoit, & quoy que cette ame ſoit appellée materielle, ce n'eſt pourtant pas de la meſme façon qu'on nomme une ſtatuë de marbre *marmorea*, parce qu'en effet elle eſt faite de marbre, mais ſimplement, dit-on, parce que la matiere la reçoit dans ſoy, la ſoûtient & l'aide à ſubſiſter, ou plûtôt parce qu'elles s'entraident & ſe ſoûtiennent mutuellement, cependant cet amour, cet apuy, cette liaiſon n'empêchent pas que cette ame ne ſoit à la verité de rien, c'eſt à dire (comme tout le monde l'entend) que cette ame a été faite de nouveau, ſans que rien de ce qui étoit auparavant ait été employé pour la former, & ait ceſſé d'eſtre ce qu'il eſtoit pour devenir cette ame.

Aſſûrement ce que l'on vient de dire

doit effrayer un eſprit dont la lumiere n'eſt pas entierement eſteinte par le nombre de ſes erreurs: car quel entendement peut concevoir qu'un eſtre créé puiſſe faire quelque choſe de rien, & que ce qui n'a point de penſée, ni n'en ſçauroit avoir, la puiſſe donner? que cette diſtance infinie qui eſt entre le neant & l'eſtre, comme parle Saint Thomas, ou plûtôt que cette diſpoſition inconcevable puiſſe eſtre égalée par une puiſſance finie & qui n'a rien de ſoy? comment eſt-ce que les inſectes, qui ſe forment de la pourriture, peuvent avoir une ame qui doit eſtre produite non ſeulement de rien, mais auſſi par quelque choſe qui ne connoit pas & qui en doit eſtre la cauſe principale dans leur langage, comme les eſprits ſeminaux des hommes, ou des autres Beſtes, qui ſont inſenſibles, ou comme j'ay leu dans quelques uns, un inſecte vague * & indeterminé, qui n'exiſte qu'en idée & dans le reſte de celuy qui le dit? il faut en ce cas là que quelque choſe donne ce qu'elle n'a pas, que les eſprits ſeminaux, le ſoleil, ou cette grenoüil-

* *Rana vaga.*

le en l'air & ideale donnent la faculté de connoître qu'ils n'ont point, & qu'ainſi non ſeulement quelque ſubſtance ſoit faite de rien, mais encore par le rien ou par ſoy-même, & qu'une cauſe donne ce qu'elle n'a pas : ſi l'on admet cela, toutes les raiſons de l'exiſtence de Dieu ſont vaines, car la matiere aura eſté faite de rien, & par le rien ou par ſoy-même, nos ames auſſi, & ainſi de tout le reſte.

Ces conſequences ſont terribles, & des ſuites de cette nature devroient épouvanter ceux qui en ſoûtiennent les principes, & les retirer de la lethargie & de l'aſſoupiſſement où les préjugez ont jetté leur raiſon.

Tout ce qui a eſté avancé, dira-t-on, ſeroit veritable, ſi l'on ſoûtenoit le ſentiment d'Epicure, qui croit que la matiere premiere n'eſt autre choſe que des atomes indiviſibles d'un nombre indefini de toute ſorte de figures, ou celuy de Deſcartes, qui ayant voulu faire une phyſique geometrique, a crû que la matiere ne conſiſtoit que dans la longueur & la profondeur ; mais dans le ſentiment qui eſt generalement receu de tout le monde, ſoûtenu par tant de grands hommes, ap-

puyé par l'autorité de tant de ſçavans dans tous les ſiecles, & enſeigné par Ariſtote, dont le nom ſeul vaut mieux qu'une demonſtration, & dont une ſeule penſée eſt preferable à toute l'élegante ſubtilité de Gaſſendi & aux reveries bien ſuivies & bien imaginées de Deſcartes :

Car cet auteur fait tout, & ſans nôtre Ariſtote,
La raiſon ne voit goutte & le bon ſens radotte.

Dans cette opinion, dis je, il n'en va pas ainſi, puiſque la matiere premiere n'eſt qu'une puiſſance toute pure, ſans aucun acte quel qu'il ſoit.

Car comme il y a un acte tout pur, & un eſtre qui n'a nul vuide & nulle capacité, ſçavoir Dieu, il eſt raiſonnable qu'il y ait un être tout vuide & depoüillé de toute ſorte de perfections, ſçavoir une pure puiſſance, qui n'eſt, comme dit le Philoſophe, ni quiddité, ni qualité, ni quantité, qui n'ait pas meſme l'exiſtence, mais qui ſoit capable de recevoir toutes ces choſes, & de faire un compoſé par ſoy & non par accident avec les formes qu'on en tirera par eduction, leſquelles ſont des ſub-

ſtances incompletes, tirées de la puiſſance de la matiere, ſoûtenuës par elle, & deſtinées de la nature à faire un compoſé ſubſtantiel avec elle; tellement qu'aprés avoir ſuppoſé toutes ces choſes, il n'eſt pas difficile de répondre à tout ce qu'on a objecté, en diſant que l'ame des Beſtes ſuppoſe toûjours un ſujet qui la reçoive & qui la ſoûtienne, ce qui fait qu'elle n'eſt pas créée, & il faut avoir l'eſprit bien bouché pour n'admirer pas la profondeur & la ſubtilité de cette doctrine.

De bonne foy il faut avoüer que cette profondeur eſt ſi grande, que l'eſprit n'y peut penetrer, & que la raiſon quelque éclairée qu'elle ſoit, n'en ſçauroit diſſiper les tenebres; car cet amas confus de mots vuides de ſens & de ſignification ne reveille aucune idée dans l'eſprit, & ne luy fait rien concevoir: outre cela les difficultez qui ont eſté propoſées ſubſiſtent dans toute leur force, & on auroit lieu de pouſſer ces choſes bien plus loin, puiſque cette matiere, qui n'eſt à proprement parler, ni quoy, ni qu'eſt-ce, qui eſt ſans exiſter, ou pluſtoſt qui eſt & n'eſt pas

en même temps, ne peut estre établie par aucune raison, & de quelque côté qu'on la presse, on peut toûjours la combatre avec succés; mais la pensée qu'on a, que ce seroit un temps mal employé, en ôte l'envie: car ces choses se détruisent assez d'elles mesmes; & les honnestes gens d'entre ceux qui sont obligez par des raisons particulieres à les soustenir, avoüent de bonne foy qu'ils n'y entendent rien. Pour ce qui est des autres on desespere de les ramener, & plus les raisons qu'on aporteroit sur ce sujet seroient évidentes, moins avanceroit-on, car elles ne serviroient qu'à les ébloüir, & non pas à les éclairer, tant ils sont accoûtumez aux tenebres & à l'obscurité.

Pour preuve de cela un auteur de cette derniere sorte * aprés s'être objecté l'obscurité de ces principes, répond qu'il y a deux sortes de principes, les uns qu'il appelle principes de connoissance, c'est à dire les premieres veritez, comme que *le tout est plus grand que sa partie, &c.* & les autres qui sont les principes des cho-

* *Philosophia* Goudin.

ſes ; ces premiers, dit-il, doivent eſtre clairs & evidens ; mais pour les derniers, tels que ſont la matiere & la forme, il n'eſt nullement neceſſaire, & l'obſcurité leur ſied bien ; au contraire la facilité de ceux de Deſcartes doit les rendre ſuſpects, *ipſâ facilitate ſuſpecti*, il apuye ce raiſonnement par le vers du Poëte :

Felix qui rerum potuit cognoſcere cauſas.

Cela n'a pas beſoin de refutation.

Mais enfin, dira quelque autre Philoſophe plus raiſonnable & infiniment plus habile *, ne pourroit-on pas trouver quelque maniere pour expliquer comment la matiere d'inſenſible qu'elle eſt peut devenir ſenſible en diſant que cela ſe fait de la meſme façon qu'une choſe de non luiſante & d'obſcure devient luiſante & allumée, ou de non meuë devient meuë?

Je crois que ceux qui aportent ces comparaiſons les eſtiment fauſſes, car ſi nous voulons ſçavoir ce que c'eſt qu'eſtre luiſant & allumé, nous ne trouverons pas que la matiere en ſoit incapable puiſque le feu, par exem-

* Mr. du Hamel *de anima brutorum.*

ple, qui échauffe & qui luit a effectivement en ſoy de la lumiere & de la chaleur, mais qui ſont differentes de la lumiere & de la chaleur, que nous ſentons, car ces deux choſes dans nous ſont deux penſées & deux perceptions confuſes, dont le feu eſt incapable; ſi bien que comme il n'eſt pas neceſſaire que le ſucre ait l'amertume qu'il fait ſentir à un malade, ou le papier blanc les couleurs qu'un priſme y fait voir, ainſi il n'eſt pas neceſſaire que le feu ait une chaleur ſemblable à celle que je ſens quand j'en approche la main. Je ne dis ces choſes qu'en paſſant, qu'on pourra voir tres-bien expliquées ailleurs, & principalement dans le livre *de la recherche de la verité.*

De là il eſt facile de voir par les autres proprietez du feu, qu'on peut examiner, (comme de reduire le bois en cendre & en fumée, l'eau en vapeur, de fondre certains corps, d'en calciner d'autres &c.) que la chaleur de la part du feu ne conſiſte que dans un mouvement trés violent des parties du bois qu'on brûle, qui venant à agiter les fibres de nos mains, cet ébranlement porté au cerveau fait naître dans nous un ſentiment que nous

apellons chaleur : ces meſmes parties par leur agitation pouſſent à la ronde une matiere ſubtile & delicate qui eſt répanduë dans tout l'air, & qui penetre meſme les humeurs de nos yeux, ſi bien que cette preſſion ébranle les filets du nerf optique, qu'on nomme la retine ; ce mouvement tranſmis au cerveau fait naiſtre dans l'ame une penſée confuſe qu'on nomme lumiere.

Cela ainſi expliqué, l'on comprend facilement que les parties du bois ſeront détachées par celles de la flamme, & qu'acquerant un mouvement ſemblable à celuy qu'elle a, elles deviendront capables d'exciter dans nous les deux ſentimens dont je viens de parler : de cette façon l'on conçoit fort aiſément qu'une portion de matiere de non luiſante & d'obſcure peut devenir luiſante & allumée, parce que cette lumiere & cette chaleur ne conſiſte de ſon côté que dans un certain mouvement de ſes parties, duquel l'idée que j'ay de la matiere me fait voir qu'elles ſont capables : mais pour la penſée il en va tout autrement, comme il a eſté prouvé dans tout ce traitté.

Je ſçay que l'on ne manquera point de dire, que malgré les raiſons qu'on vient d'avancer, qui ſont tres fortes, il vaut toûjours mieux embraſſer le ſentiment commun & ſe tenir attaché à Ariſtote, qui ſemble eſtre la regle de la verité : car ne ſera-t-il pas toûjours plus expedient de ſe laiſſer entraîner au torrent de la multitude que de ſuivre un auteur nouveau, puis qu'aſſûrement c'eſt avoir une trop grande eſtime de luy que de croire qu'il ait eu la veuë meilleure que tous ceux qui l'ont precedé? & il ſemble qu'il ſeroit plus honneſte de ſuivre le Philoſophe, dit-il des fauſſetez, que Deſcartes avec la verité, car comme dit Seneque, *Recipit apud nos locum tenet error, ubi publicus factus eſt.*

Il eſt ſuperflu de répondre à ces choſes, ce ſeroit montrer en quelque façon qu'on les eſtime plus qu'elles ne meritent, par le temps que l'on y perdroit, & quiconque a l'uſage de la raiſon libre voit aſſez qu'en matiere de ſciences naturelles on ne doit employer que la lumiere de l'eſprit pour les acquerir, & l'on a ſujet de s'étonner qu'un payen comme

Ariſtote arme tant de gens pour ſa defenſe, & qu'on veüille confondre ſa cauſe avec celle de la Religion, dont la verité inébranlable ne dépend pas, meſme le plus indirectement, des opinions ou fauſſes ou fort peu vrayſemblables de cet auteur : & l'on ne ſçauroit donner une idée plus baſſe de nôtre Foy, que d'en attacher la certitude à celle de la doctrine d'une certaine ſecte de Philoſophie.

C'eſt ce que nous a voulu marquer la Sainte Egliſe dans les oracles de ſes Conciles generaux, où elle s'eſt preſque toûjours ſervie des termes qu'on pouvoit appliquer à toutes ſortes d'opinions. Saint Thomas & Saint Auguſtin ſont aſſez clairs là deſſus, & diſent en termes formels qu'il ne faut point ſe ſervir de l'Ecriture pour appuyer aucune opinion de Philoſophie lors qu'elle peut ſouffrir deux ſens, de peur de l'expoſer au mépris & à la riſée des payens & des heretiques.

CHAPITRE XXV.

Réponſe à une objection conſidérable.

ENfin je ne puis diſſimuler ce que nous oppoſe un fort habile homme, ſçavoir que nôtre ſentiment eſt une choſe inoüie & contraire à l'opinion generalement receuë de tout le monde & dans tous les âges. * Cette penſée, dit il, eſt capable de rendre nôtre ſiecle ridicule à la poſterité qui ne pourra aſſez s'étonner que du temps de deux hommes auſſi habiles que les plus grands Philoſophes de l'antiquité, † on ait pû avancer des propoſitions ſi éloignées du ſens commun. Car enfin ſera-t-il jamais poſſible d'élever les enfans dans la croyance que les Bêtes n'ont point d'ame qui connoiſſe? tout ce qu'ils voyent faire ſi

* Mr. Bernier, 1. *part. de l'Abregé de Gaſſendi.*

† Deſcartes, Gaſſendi.

„ ſemblable à ce qu'ils experimentent
„ en eux-meſmes, & à ce qu'ils voyent
„ dans les autres hommes ne les
„ convaincra-t-il pas toûjours du con-
„ traire ? ce penchant & cette pro-
„ penſion ſi grande que nous avons à
„ croire que les animaux connoiſſent,
„ n'eſt-ce pas un ſigne certain que
„ c'eſt la nature elle meſme qui nous
„ le dit, & qui nous inſtruit interieu-
„ rement de cette verité?

Il n'eſt pas difficile de répondre qu'une verité pour eſtre nouvelle & inoüie n'en eſt pas moins verité; on en a beaucoup découvert de nos jours qu'on avoit ignorées dans les ſiecles paſſez, qui n'en ſont pas moins veritez pour cela, & auſquelles on n'a pas manqué de reprocher d'abord leur nouveauté, & d'oppoſer le ſentiment commun qu'elles contrediſoient. Quoy que l'opinion de Copernic touchant le mouvement de la terre ne fût pas nouvelle, on n'a pas laiſſé de dire les mêmes choſes contre luy que celles qu'on vient de nous objecter: on l'a traité d'abord d'extravagant & de ridicule, & tout le monde luy a dit que c'eſtoit aller manifeſtement contre l'experience qui nous

fait voir que la terre eſt immobile & que le ſoleil ſe meut : malgré tout cela neanmoins le temps a fait meurir cette opinion ; l'on commence à s'y accouſtumer & à dire hautement * qu'il n'y a que la ſeule autorité de l'Ecriture, à laquelle elle ſemble faire un peu de violence, qui luy ſoit contraire.

Quand on a commencé de ſoûtenir, & même quand on veut encore dire qu'il n'y a pas dans le feu une chaleur ſemblable, au ſentiment qu'il nous a cauſé, que les couleurs ne ſont rien du côté des corps colorez que le different arrangement des parties qui ſont ſur leurs ſuperficies, qu'il n'y a en effet ni blanc ni rouge ni noir, que les ſons ne ſont rien hors de nous, que les ondulations & les froiſſemens de l'air, que la douceur du ſucre, ou l'amertume de l'abſynte ne conſiſtent que dans une certaine figure & un certain mouvement des parties de ces corps, que la lumiere du ſoleil n'eſt qu'un nombre innombrable de petits atomes qui ſe ſeparent continuelle-

* P. de Chales *in theſi. mathematicis*

ment du corps du ſoleil, & ſe repandant dans l'immenſe étenduë des cieux, viennent juſques à nous. Enfin, quand on a voulu aſſûrer que l'odeur d'une roſe ou celle du muſc n'étoit autre choſe que les parties ſulphureuſes qui s'en exhaloient à tout moment, on a d'abord oppoſé à cela la perſuaſion differente, où tout le monde eſt generalement, & cette conviction interieure que nous avons du contraire : on a dit qu'il ne faloit qu'ouvrir les yeux pour voir la blancheur des lis & la rougeur de l'écarlate, qu'en approchant la main du feu on ne pouvoit s'empêcher d'en ſentir la chaleur; que la lumiere du ſoleil eſtoit du moins auſſi claire que le jour, & que cette doctrine n'eſtoit bonne que dans les Quinze-vingts; n'a-t-on pas dit qu'il ſeroit impoſſible de perſuader jamais aux enfans que la douceur qu'ils ſentent en mangeant du ſucre n'eſt pas dans cet aliment, ni la blancheur qu'ils voyent en regardant du lait, dans cette liqueur? Et en effet il eſt tres vray que nos préjugez ſont ſi forts, & la couſtume de raporter nos ſentimens aux objets qui nous les font

avoir ſi inveterée, que ceux même qui ſont convaincus du contraire ont de la peine à s'empêcher de le faire. Et n'eſt-il pas certain qu'il n'eſt perſonne qui ne ſe ſente, pour ainſi dire, pouſſé par la nature à croire que le ſoleil n'a pas plus d'un pié de diametre, lors qu'il regarde cet aſtre, quoy qu'il ait d'ailleurs des demonſtrations du contraire?

Les jugemens que tout le monde fait touchant les qualitez ſenſibles ſemblent bien plus naturels & plus intimes que ceux que nous formons touchant l'ame des Bêtes; toutesfois on ne laiſſe pas de ſe déſabuſer inſenſiblement, & les qualitez ſenſibles que la nature même ſemble ſoûtenir, commencent d'être abandonnées. On peut dire la meſme choſe de l'ame des Bêtes, bien de gens ſont revenus de leur erreur, & cette opinion que l'on veut faire paſſer pour ſi extraordinaire & ſi oppoſée au bon ſens eſt déja commune dans toute l'Europe. Enfin, pour finir là où j'ay commencé, une opinion n'en eſt pas moins veritable pour eſtre particuliere ou nouvelle, & il faut en Philoſophie

combatre ſeulement par raiſon. Je reprends l'explication que j'avois interrompuë.

CHAPITRE XXVI.

De la liaiſon qu'il y a entre l'organe de l'ouïe & celuy de la parole.

IL eſt important pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet d'examiner la liaiſon merveilleuſe qu'il y a entre l'organe de l'oüie & celuy de la parole.

Nous ſommes convaincus par nous meſmes de la grande facilité que nous avons à prononcer les mots de la meſme maniere qu'ils ont eſté proferez : ce n'eſt guere que par ce moyen que l'on apprend à chanter ; un maiſtre de muſique nous avertiroit cent fois de hauſſer ou d'abaiſſer la voix d'un ou de deux tons, nous ne le ferions jamais à propos, mais il n'a qu'à le faire luy-même, & nous l'imitons d'abord : c'eſt pour cette raiſon que ceux qui naiſſent ſourds ſont muets neceſſairement, par-

ce que ne pouvant entendre aucune parole, ils n'en peuvent prononcer aucune ; c'eſt pour cela auſſi que ceux qui n'ont point d'oreilles, comme l'on dit, ſont incapables d'aprendre à chanter, car plus on a l'oreille fine & delicate, plus on l'aprend vîte & facilement.

Il ſe peut faire que cette connexion ne conſiſte en autre choſe qu'en ce que le nerf qui va aboutir au tympan de l'oreille jette quelque ramification dans les muſcles des parties qui ſervent à former la voix, & en ce que ce nerf prend ſon origine d'un endroit du cerveau tout voiſin de celuy qui doit s'ouvrir pour laiſſer couler les eſprits animaux dans les organes qui ſervent à la formation de la parole.

Aprés cela ſi l'on conſidere que la voix du côté de l'air ne conſiſte que dans certaines ondulations qu'il reçoit quand on parle, leſquelles ſe répandant juſques à cette peau tenduë dans le fond de l'oreille, appellée tympan, l'ebranlent ſi bien, que cet ébranlement qui eſt porté juſques dans le cerveau, fait non ſeulement naître un ſentiment de ſon dans les hommes, mais peut encore determiner les eſprits animaux à

entrer dans les nerfs qui ſervent à former la voix, à y entrer, dis-je, avec des ſecouſſes & des tremblemens ſemblables à ceux que l'air a porté juſques dans l'oreille, d'où nous ſerons diſpoſez à les pouſſer de la meſme maniere qu'il l'a eſté par la perſonne dont nous avons oüi la voix, & de prononcer enſuite les mêmes ſons & de la même maniere.

Ces choſes, qu'on peut voir ailleurs tres-bien déduites, * eſtant ainſi expliquées, il eſt facile de comprendre que les bêtes dans leſquelles les nerfs qui ſervent à la formation du ſon, ſeront diſpoſez comme il faut pour laiſſer couler les eſprits animaux dans l'ordre neceſſaire pour proferer une parole, ſeront capables d'aprendre à en prononcer : car à force de leur en dire on frayera ſi fort les canaux, & l'on imprimera des traces ſi profondes, que les eſprits couleront de la maniere qu'il faut pour former les paroles qu'ils auront entenduës, ce qui ſe rencontre dans les perroquets & dans quelques autres. Il faut remarquer icy, pour

* Dans M. de Cordemoy, *Diſcours phyſique de la Parole.*

eſtre convaincu que c'eſt la pure mechanique qui le fait, qu'ils ne prononcent que les paroles qu'on leur a enſeignées & dans le même ordre.

Il arrive auſſi bien ſouvent que dans le temps qu'ils ont faim, on leur aprend à demander de la viande, de ſorte que l'eſpece de la faim s'uniſſant avec celles des paroles qu'on leur dit, toutes les fois que le nerf de l'eſtomac eſt ébranlé par le ſuc acide qui y eſt, ce mouvement les fait parler, & demander de la viande.

Quis expedivit pſittaco ſuum χαῖρε,
Picaſque docuit verba noſtra conari?
Magiſter artis, ingenique largitor,
Venter, negatus artifex ſequi voces.

Et pour être certain que ce n'eſt pas par connoiſſance qu'ils le font, c'eſt que l'on pourroit auſſi bien leur aprendre quand ils ont beſoin de manger, à dire qu'ils ne veulent point de viande, comme on les dreſſe pour en demander.

Pluſieurs Beſtes au contraire ſont incapables d'aprendre à parler, à cauſe

de la diſtribution, de la ſituation, & de l'origine differente des nerfs qui ſervent à former la voix : car cela fait que les eſprits animaux n'y entrant pas avec la meſme diſpoſition & les meſmes tremblemens qu'ils ont receus dans le cerveau par les nerfs auditifs, ou peut-eſtre, parce que ces derniers eſtant incapables de porter dans le cerveau de ſecouſſes ſemblables à celles que la parole de l'homme y excite, les Beſtes où ces diſpoſitions ſe rencontrent ne peuvent prononcer aucune parole.

La proportion & le raport qui eſt entre les nerfs de la voix & le mouvement des eſprits, que cauſent les cris des animaux de même eſpece, fait qu'ils les apprennent tres-facilement lors qu'ils ſont encore petits, de leur pere & de leur mere qui en produiſent ſouvent de ſemblables.

Et comme ils ont apris à pouſſer ces cris dans le tems qu'ils avoient faim, & que leur pere & leur mere leur donnoient à manger, il ne faut pas s'étonner s'ils crient toutes les fois qu'ils ont faim, ou s'ils s'aprochent de ceux qui crient, comme ils s'aprocheroient des alimens qui leur ſont propres & utiles.

Je ne vois rien en cela que de fort clair moyenant qu'on ait toûjours preſent à l'eſprit l'union & la liaiſon des traces qui ſe fait dans cette occaſion.

Si nous faiſons encore reflexion qu'outre cette connexion des nerfs de l'oreille avec ceux qui ſervent à la parole, il pourroit y en avoir une ſemblable entre les nerfs optiques & ceux qui deſcendent vers quelques autres parties du corps, nous comprendrons ſans peine que ſi une pareille diſpoſition ſe rencontroit dans les ſinges elle les rendroit capables de nous imiter dans la plus-part des mouvemens exterieurs que nous excitons à leur preſence : car l'impreſſion que ces mouvemens feroient dans leur cerveau determineroit les eſprits animaux à couler dans des muſcles propres à produire des mouvemens ſemblables aux noſtres, la delicateſſe de leurs fibres, leur facilité à ſe plier en tout ſens, & le cours reglé des eſprits animaux dans leur cerveau contribueroient beaucoup à rendre ces eſprits ſuſceptibles de toutes les determinations qu'on leur donneroit.

On ſera entierement perſuadé de cette conjecture quand on aura pris garde que la meſme choſe ſe rencontre

à peu prés en nous, non ſeulement à l'égard de la parole, mais encore pour toutes les autres actions que nous voyons faire, leſquelles nous ſommes tres-diſpoſez à imiter, & que nous imiterions tres-ſouvent ſi noſtre ame par ſes penſées ne donnoit toûjours quelque cours aux eſprits animaux, qui les empeſche de ſuivre les foibles impreſſions qu'ils reçoivent du dehors, pour exciter des mouvemens ſemblables à ceux que nous avons veus.

On a une experience ſenſible de ce que je dis, car quand quelqu'un bâille en compagnie, tous ceux qui ne ſont pas appliquez à quelque choſe, & qui ne penſent (comme l'on dit) à rien, ne manquent pas de bâiller auſſi: pourquoy donc ne croirons nous pas que ce qui nous arrive à l'égard des mouvemens que l'on fait en bâillant, arrive aux ſinges qui n'ont aucune penſée pour les attacher ailleurs dans toutes les autres actions que nous faiſons en leur preſence.

Cecy ſervira pour expliquer ce que j'ay dit de l'Elephant, dans lequel une diſpoſition ſemblable ſe trouvant, ce qu'il vit faire à ſon maiſtre lors qu'il mit de l'eau dans le chaudron, l'obli-

gea de faire la meſme choſe à la veuë de celle du puits.

Tout ce que l'on a dit juſques icy pour l'explication mechanique des actions des Beſtes ſeroit peut-eſtre ſuffiſant à des eſprits un peu attentifs pour les convaincre, & pour leur donner moyen par les differentes applications qu'on en peut faire de ſe ſatisfaire plainement ſur ce qu'ils remarqueroient de plus merveilleux dans les animaux: car on ne penſe pas qu'il y ait de gens aſſez deraiſonnables pour vouloir m'obliger d'expliquer dans le détail les actions de toutes les beſtes en particulier, d'autant que je ne crois pas que l'application de tous les hommes enſemble y pûſt ſatisfaire, & qu'il faudroit au moins autant de volumes qu'il y a d'animaux dans le monde.

Je ſuis au contraire perſuadé qu'on ſouhaitte ſeulement l'explication de quelques actions en particulier, pour appliquer les principes generaux, par leſquels on puiſſe aprés de ſoy-meſme rendre raiſon des autres actions qu'on remarquera.

L'on penſe avoir ſuffiſamment ſatisfait à cette obligation, & quiconque lira ce traité, pourveu ſeulement qu'il

ne ſoit pas tout-a-fait étranger dans ce qu'on appelle nouvelle Philoſophie, c'eſt à dire dans celle qui ne ſe paye pas des mots, ſera porté à croire ce qu'il contient. Ceux meſme qui traitent cette opinion de viſionaire & d'extravagante, ſeront peut-eſtre ſurpris qu'un ſentiment dont ils avoient des penſées ſi deſavantageuſes, ſe ſoûtienne ſi bien, & ſoit apuyé ſur des raiſons ſi ſolides & ſur des experiences ſi familieres. Que ſi cette conſideration pouvoit les faire rentrer en eux-meſmes, & douter au moins de ce qu'ils avoient crû avec tant de fermeté, ce ne ſeroit pas peu de choſe : car on eſt certain que ce doute les obligeant à examiner avec quelque défiance leurs opinions anciennes, il eſt bien difficile qu'ils n'en reconnûſſent la fauſſeté, tellement que cette découverte les portant à conſiderer les opinions contraires avec moins de prevention, cela feroit qu'ils y trouveroient une clarté que l'eſprit de contradiction qu'ils avoient toûjours aporté en les liſant leur avoit dérobée.

Car il eſt aſſûré qu'une des cauſes principales qui fait que la plus-part des gens ne ſont pas convaincus de ce que

nous avançons, eſt qu'ils tournent toute leur attention du coſté de quelques foibles difficultez qui s'y rencontrent, & qu'ils n'étudient pas cette doctrine pour la comprendre, mais pour la détruire; de là vient qu'ils n'y voyent que ce qu'ils ont envie d'y voir, & qu'ils n'y trouvent que ce qu'ils y cherchent.

CHAPITRE XXVII.

Du grand nombre de choſes auſquelles nous avons attribué legerement de la connoiſſance.

ON ſeroit beaucoup plus facilement perſuadé de la verité de noſtre doctrine, ſi l'on faiſoit reflexion au grand nombre de choſes auſquelles nous avons attribué quelque connoiſſance, & que nous avons fait agir pour une fin. Combien de gens ont fait raiſonner la nature? C'eſt elle qui a crainte & qui a horreur du vuide comme d'un ſchiſme qui doit aneantir ſon autorité; c'eſt elle qui ſe preſcrit de certaines bornes qu'elle ne paſſe ja-

mais, qui prend un ſi grand ſoin de chercher ce qui luy eſt propre, & d'éviter ce qui luy eſt nuiſible, qui dans les maladies ſe prepare à la criſe comme à un combat qu'elle va livrer à l'ennemy qui l'attaque. N'eſt-ce pas la nature du feu qui ſe retranche, & qui ſe fortifie quand elle ſent aprocher le froid, pour eſtre à couvert de ſes inſultes par le moyen de l'antiperiſtaſe? le meſme element ne fait-il pas continuellement effort pour aller dans le concave de la lune, qui eſt ſon lieu propre & naturel? les goutes d'eau ne s'arrondiſſent-elles pas par le deſir qu'elles ont de conſerver la figure de la mer, dont elles ſont des parties? un arc ne ſe débande-t-il pas par l'inclination qu'il a de ſe remettre dans ſon eſtat naturel? quand le temps eſt couvert ne diſons-nous pas, le temps ſe diſpoſe à la pluye, il veut pleuvoir? Il y a une infinité d'autres occaſions où nous faiſons la même choſe, & il eſt aſſûré qu'en nous examinant bien nous trouverons que nous entendons par toutes ces façons de parler quelque eſpece de connoiſſance & de volonté, fort confuſément neanmoins & ſans ſçavoir bien preciſement ce que

nous voulons dire. Ce qui eſt une preuve bien grande du penchant que nous avons d'attribuer de la penſée à toutes choſes, tantôt plus, tantôt moins, ſuivant le plus ou le moins de rapport qu'elles ont avec ce que nous faiſons. Et n'eſt-ce pas cette habitude pernicieuſe qui a obligé quelques Philoſophes * à donner du ſentiment à toutes choſes pour s'éloigner de tout ce qui pouvoit les détruire & pour s'approcher de ce qui leur eſtoit propre.

Il eſt important que nous meditions un peu ſur cela, pour achever de nous convaincre que la principale raiſon qui nous fait donner une ame aux Bêtes, ne vient que de ce qu'elles font de certaines actions qui ſont bien ſouvent dans nous unies à quelque penſée; mais cette raiſon ceſſera, & nôtre préoccupation auſſi, d'abord que nous aurons pris garde à bien démêler ce qui eſt de l'ame d'avec ce qui eſt du corps.

Ainſi n'eſt-il pas trés-veritable, que ſi nous n'avions jamais eu de nourriture, & que par conſequent le ſenti-

* Campanella &c. *de ſenſu rerum.*

ment de faim, ou de ſoif ne nous euſſent jamais porté à chercher des alimens, premierement nous n'aurions jamais eu aucune penſée de gouſt, ſecondement on ne ſe fût jamais aviſé de dire que les Bêtes avoient de penſées à l'occaſion des impreſſions que font ſur elles les alimens dont elles ſe nourriſſent?

Si lors qu'on nous pique nous étions ſimplement excitez à jetter quelque cry ſans en reſſentir aucune douleur, comme il arrive aux orgues quand on en abaiſſe les touches, n'eſt-il pas conſtant que les cris que les Bêtes pouſſent quand on les bleſſe ne nous auroient jamais porté à croire qu'elles connoiſſent, non plus que les mouvemens differens de deux aimans, ſuivant la ſituation qu'on leur donne?

Que l'on conſidere donc, aprés avoir penſé ſerieuſement à cecy que les penſées de faim, de ſoif, de douleur, &c. ne ſont pas la cauſe des mouvemens que nous faiſons quand nous les reſſentons mais, que c'eſt l'impreſſion du cerveau qui nous donne ces penſées, laquelle nous diſpoſe toute ſeule à ces mouvemens, & nous ſerons entierement convaincus.

L'on finiroit icy ſi dans les affaires de la raiſon tout le monde écoutoit la raiſon, mais comme il eſt certains aveugles que la ſeule autorité conduit; il faut encore tâcher de les convaincre, en leur faiſant voir que noſtre ſentiment eſt celuy de Saint Auguſtin, que Saint Thomas l'a ſuppoſé pour expliquer l'induſtrie des Beſtes, & qu'il eſt formel dans la Sainte Eſcriture.

CHAPITRE XXVIII.

Quelques autoritez qui favoriſent cette doctrine.

SAint Auguſtin dans le vingt-troiſiéme chapitre du Livre de l'eſprit & de l'ame, dit, * *J'appelle eſprit cor-*

* *Spiritum corporeum voco aërem vel potiùs ignem, qui pro ſui ſubtilitate videri non poteſt, & corpora interiùs vegetando vivificat, quædam autem vivificat tantùm & non ſenſificat, ſicut arbores & herbas & univerſa in terra germinantia, quædam autem ſenſificat & vegetat, ſicut omnia bruta animalia.*

porel, de l'air ou du feu que ſa ſubtilité dérobe à nôtre veuë, & qui donne la vie aux corps par la chaleur interieure qu'il leur communique : or il en eſt quelques-uns à qui il ne donne ſimplement que la vie, tels que ſont les arbres & les plantes, & il y en a quelques autres qu'il fait vivre & ſentir tout enſemble, comme ſont tous les animaux. Il n'eſt rien qui explique mieux ce que nous avons appellé eſprits animaux que ce que dit Saint Auguſtin; car ce ſont les eſprits animaux qui donnent la vie aux Bêtes, puiſque c'eſt par leur moyen qu'elles ſe nourriſſent, & que toutes leurs parties ſe conſervent dans un mouvement inſenſible, qui eſt ce qu'il deſigne par ces termes : *interiùs vegetando vivificat.* Il ſeroit même facile de montrer quelque choſe d'analogique dans les plantes, mais ce n'eſt pas icy le lieu de traitter cette matiere. Ce feu ſans lumiere qui eſt dans le cœur & qui fait échauffer le ſang, n'eſt autre choſe que l'air ou l'*ignis* de ce Saint Docteur. Cette tenſion que les filets des nerfs reçoivent par les eſprits animaux, qui les rend capables de tranſmettre juſques au cerveau les actions des objets exterieurs, n'eſt-ce pas ce qui rend les bru-

tes capables des premiers degrez de ſentiment, que nous leur avons accordé? ſi bien que pour definir les eſprits animaux je n'employerois pas d'autres termes que ceux de Saint Auguſtin.

Il dit encore dans le quatriéme Chapitre de la connoiſſance de la veritable vie : * *La vie des Bêtes depend des eſprits qui ne ſont faits que d'air & du ſang de l'animal, ces petits corps ne laiſſent pas d'eſtre capables de ſentiment & de memoire, mais nullement de penſée, ſi bien que la mort du corps les diſſipe & les fait évanoüir en l'air.*

On ne peut pas mieux definir les eſprits animaux, car dans le ſentiment commun ce ne ſont que la plus pure & la plus ſubtile partie du ſang avec lequel quelques parties d'air ſe mélent quand nous reſpirons. On vient de montrer en quel ſens les eſprits animaux eſtoient ſenſibles, & pour eſtre convaincus que Saint Auguſtin ne leur attribuë que le pre-

* *Vita brutorum eſt ſpiritus vitalis conſtans de aëre & ſanguine animalis, ſed ſenſibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evaneſcens.*

mier & le ſecond degré de ſentiment, on n'a qu'à voir dans le trente-huitiéme Chapitre du même livre, où diſtinguant comme nous la faculté de ſentir de l'ame, de celle du corps, il appelle cette derniere *vis ignea*, c'eſt à dire cette mobilité & cette ſubtilité des eſprits. Il eſt évident enfin que les impreſſions des objets eſtant tracées dans le cerveau par les eſprits animaux, & excitées enſuite par les meſmes eſprits, c'eſt avec juſtice qu'il dit, *memoriam habens* c'eſt à dire une memoire corporelle dont les eſprits animaux ſont capables. Ces dernieres paroles, *cum carne moriens, in aëra evaneſcens*, demontrent tout ce qu'on vient d'avancer, car encore que l'ame des Bêtes meure dans le ſentiment contraire, toutesfois elle ne ſe diſſipe pas dans l'air, mais elle ceſſe ſeulement d'eſtre ſans ſortir hors du corps.

Le même S. dit encore dans ſes queſtions ſur le Levitique, queſt. 57.* *Quoi ſi nous aſſürons que l'ame des Bêtes ne conſiſte que dans le ſang, eſt-ce que cela*

* *Numquid ſi animam pecoris ſanguinem dicimus; etiam anima hominis ſanguis putanda eſt? Abſit.*

nous perſuadera que l'ame de l'homme eſt de même ? Dieu nous en preſerve.

Quelques Philoſophes de ce temps ne ſont pas ſi moderez, & leur emportement eſt ſi deraiſonnable, qu'ils ſoûtiennent avec chaleur qu'il y a un ſi grand raport entre nos ames & celles des Bêtes, qu'on n'en ſçauroit priver ces dernieres, qu'on n'en prive en meſme temps les hommes ; ce qui eſt aſſûrement le comble ou de l'ignorance ou de la malice.

Saint Thomas dans la premiere ſeconde, queſtion 13. article 2. en parlant du choix s'objecte, que la prudence convient aux Bêtes. *Elles choiſiſſent*, dit-il, *des moyens tres-propres à leurs fins : car quelle induſtrie ne remarque-t-on point en ce qu'elles font, comme dans les abeilles, dans les araignées ? &c.* Il raporte enſuite l'exemple des chiens de chaſſe qui courant aprés un cerf, & rencontrant trois chemins, en vont flairer deux, & paſſent en ſuite dans le troiſiéme ſans l'examiner. Voicy la réponſe qu'il donne en general à toutes les fineſſes des Bêtes.

* *Le mouvement eſt dans le corps mû*

* *Ad 3. dicendum quod ſicut dicitur*

par le moteur, & ainſi la force de celuy qui meut ſe manifeſte dans le mobile: qu'on remarque bien ces termes. Il pourſuit ainſi : *& c'eſt pour ce ſujet que dans toutes les choſes meuës par quelque étre raiſonnable, on voit reluire l'ordre de la raiſon qui meut, quoy que les choſes qui ſont meuës par un moteur raiſonnable n'ayent en elles aucun principe de raiſon. Car c'eſt ainſi qu'une fleche va au but par la direction de celuy qui l'a décochée, comme ſi elle avoit de la raiſon pour ſe regler dans ſon mouvemen, & la meſme choſe paroit dans les mouvemens des horloges, & en un mot dans tous les ouvrages qui partent de l'induſtrie & de l'artifice des hommes.*

Vous voyez donc que Saint Tho-

in 3. Phyſic. *motus eſt actus mobilis à movente, & ideò virtus moventis apparet in motu mobilis, propter hoc in omnibus quæ moventur à ratione apparet ordo rationis moventis, licèt ipſa quæ ratione moventur rationem non habeant ; ſic enim ſagitta directè tendit ad ſignum ex motione ſagittantis, ac ſi ipſa rationem haberet dirigentem : & idem apparet in motibus horologiorum, & omnium ingeniorum humanorum quæ arte fiunt.*

mas assûre que dans les mouvemens les plus reglez que nous remarquons dans les ouvrages de quelque estre intelligent, nous y devons voir toûjours un ordre & une raison qui nous fassent connoistre que le principe de ces actions, ou l'artisan des corps dans qui elles se rencontrent, est raisonnable. Mais nous ne devons nullement inferer, quelques bien ordonnées que soient ces operations qu'elles partent immediatement d'un principe qui ait la raison: il fait luy-même tout de suite l'aplication de cette comparaison.

* *Et comme nous raportons tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans les ouvrages des hommes à l'industrie de leurs ouvriers, ainsi tout ce que nous voyons de plus surprenant dans les choses naturelles doit estre raporté à l'artifice insi-*

* *Sicut autem comparantur artificialia ad artem humanam, ita comparantur omnia naturalia ad artem divinam, & ex hoc contingit quod ex operibus brutorum animalium apparent quadam sagacitates in brutis, in quantùm habent inclinationem naturalem ad quosdam ordinatissimos processus, utpote à summâ arte ordinatos.*

ni de leur divin artiſan ; & de là il arrive que les actions des Bêtes ſemblent marquer quelque penetration & quelque induſtrie, entant qu'elles ont un certain penchant & une diſpoſition à certaines démarches tres bien ordonnées, tres-juſtes & tres-conformes à leurs fins ; mais cela vient de ce que le divin ouvrier les a reglées & ordonnées de la ſorte.

Il n'eſt pas neceſſaire de rien ajoûter à cette réponſe, elle eſt évidente d'elle meſme, & S. Thomas a aſſez declaré que les machines que font les hommes, un horloge, par exemple, marquoit par la juſteſſe de ſes mouvemens, de l'intelligence & de la raiſon qu'on ne devoit reconnoiſtre que dans l'artiſan, & nullement dans l'ouvrage : de même quand nous remarquons de certaines actions dans les Bêtes qui ſont ſi à propos, & qui ſe ſuivent ſi bien : *ordinatiſſimos proceſſus*, nous voyons qu'il y a de la raiſon en cela : mais c'eſt ſeulement dans l'ouvrier qu'il faut la chercher, *utpote à ſummâ arte ordinatos.* C'eſt ce divin ouvrier qui les a ainſi reglées, & qui a tellement diſpoſé toutes choſes dans les Bêtes, que ces actions doivent s'y rencontrer neceſſairement. S. Tho-

mas acheve ainſi cet article tout de ſuite. * *Et pour ce ſujet quelques animaux ſont appellez fins & ruſez, quoy qu'il n'y ait en eux aucun principe de choix & de diſcernement, ce qui ſe verifie en ce qu'ils agiſſent toûjours uniformement dans les choſes de meſme nature.*

Il eſt évident par ce paſſage que Saint Thomas nie fortement toute ſorte de ſagacité dans les Bêtes, & qu'il croit qu'elles ne font leurs actions les plus merveilleuſes que par un penchant & une impulſion naturelle à laquelle il leur eſt impoſſible de s'oppoſer. Et quand il s'agit d'expliquer quelque action un peu ſurprenante, ce n'eſt pas la fineſſe, ce n'eſt pas le diſcernement, ce n'eſt pas meſme la connoiſſance qu'on employe; au contraire on a recours à l'impulſion & à la diſpoſition naturelle qui les y determine, & comme ce Saint Docteur dit immediatement plus haut, *ſicut ignis movetur ſursùm & non deor-*

* *Et propter hoc etiam quedam animalia dicuntur ſagacia, non quod in eis ſit aliqua ratio vel electio; quod ex hoc apparet quod omnia quæ ſunt unius naturæ ſimiliter operantur.*

sum : or cette disposition naturelle n'est autre chose que l'organisation.

On assûre qu'il ne faut d'autre cause raisonnable de tous ces mouvemens qui paroissent si raisonnables que la raison & l'intelligence de l'ouvrier, qui a voulu nous marquer dans tous ses ouvrages, & dans les animaux principalement, sa sagesse & sa raison souveraine & infinie : de même que dans les ouvrages des hommes on n'admet d'autres connoissances & d'autres raisons que celles qui sont dans l'ouvrier.

Assûrement quiconque pesera ces choses, & considerera que l'ame qu'on attribuë aux Bêtes ne sert presque de rien pour l'explication de ce qu'elles font, il tombera d'accord qu'il n'est rien de si raisonnable & de si conforme à la religion & aux bonnes mœurs, que nostre sentiment.

La Sainte Ecriture est claire sur ce sujet dans le 22. du Deuteronome : *Gardez-vous bien de manger du sang, car le sang des Bêtes leur tient lieu d'ame, c'est pourquoy vous ne mangerez pas leur ame avec leur sang.*

On voit les mesmes paroles dans le 17. du Levitique vers. 11.

* *Parce que l'ame de la chair eſt dans le ſang.* Et au méſme Chapitre verſ. 14. * *Car l'ame de toute chair eſt dans ſon ſang, de là vient que j'ay dit aux fils d'Iſraël, vous ne mangerez le ſang d'aucune chair, parce qu'il contient ſon ame.*

Ces paſſages ſont auſſi formels qu'on en puiſſe trouver, & ſuivant la regle de Saint Auguſtin, puis qu'on les peut expliquer à la lettre ſans aucun inconvenient, je ne vois pas qu'on doive quitter le ſens litteral pour accommoder les ſaintes Lettres à Ariſtote; car on doit au contraire accommoder Ariſtote à l'Ecriture.

* *Quia anima carnis in ſanguine eſt.*

* *Anima enim omnis carnis in ſanguine eſt; unde dixi filiis Iſraël, ſanguinem univerſæ carnis non comedetis, quia anima carnis in ſanguine eſt.*

FIN.

A01 1454307
XXV
A21